| HORS-SÉRIE | COLLECTION "À LA UNE" |

PARIS MATCH

MORTS POUR UNE PHOTO

ILS TÉMOIGNENT EN PREMIÈRE LIGNE

LE MYSTÈRE SEAN FLYNN

INDOCHINE, ALGÉRIE
L'ADIEU AUX COLONIES

AVEC LA LÉGION
Par Jean Lartéguy

HÉROS ET REPORTERS DE GUERRE

AFRIQUE
LA FRANCE FACE AU DJIHAD

AFGHANISTAN
LES FEMMES VICTIMES DES TALIBANS

CONFLITS OUBLIÉS
L'APPEL DE BHL

VIETNAM
LES RESCAPÉS NOUS RACONTENT L'ENFER

M 01066 - 21H - F: 7,50 € - RD

HÉROS ET REPORTERS DE GUERRE
PARIS MATCH HORS-SÉRIE | COLLECTION « À LA UNE » N° 21 |
PARIS MATCH / HORS-SÉRIE / COLLECTION « À LA UNE » N° 21 / octobre - novembre 2021 / France métropolitaine 7,50 €

PHOTO : BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES

NOTRE SÉLECTION

ACHETEZ NOS **HORS-SÉRIES PARIS MATCH** ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »

N°3 Nos étés B.B.

100 pages - 10€

N°5 Elizabeth II, le roman de sa vie

100 pages - 10€

N°6 Au secours de Notre-Dame

100 pages - 10€

N°8 La nostalgie des Kennedy

100 pages - 10€

N°9 Monarchies, les 400 coups

100 pages - 10,50€

N°10 Secrets d'amour

100 pages - 10,50€

N°11 Romy, destin brisé

100 pages - 10,50€

N°12 De Gaulle et nous

100 pages - 10,50€

N°13 La Lune, Mars : les défis de demain

100 pages - 10,50€

N°15 Gainsbourg, pile ou face

100 pages - 10,50€

N°16
La folie Napoléon

100 pages - 10,50€

N°17
Couples de légende

100 pages - 10,50€

N°18
Mitterrand intime

100 pages - 10,50€

N°19 Mireille darc, la charmeuse

100 pages - 10,50€

N°20
Les princesses rebelles

100 pages - 10,50€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.
Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : **01 87 15 54 88** ou **flongeville@lagarderenews.com**

Retrouvez l'intégralité de la collection sur **www.parismatchabo.com**

Commande en ligne (France uniquement)

PARIS MATCH
| HORS-SÉRIE | COLLECTION "À LA UNE" |

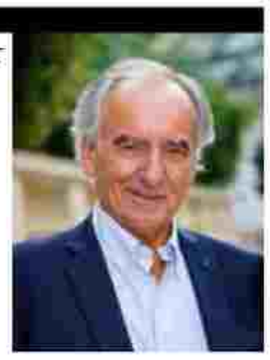
PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION
Hervé Gattegno.
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Olivier Royant. †
DIRECTEURS ADJOINTS DE LA RÉDACTION
Guillaume Clavières (directeur photo), Caroline Mangez.
RÉDACTEUR EN CHEF
Patrick Mahé.
DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maïquez.
CONSEILLER PHOTO
Marc Brincourt.
RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE
Tania Gaster.
COORDINATION ÉDITORIALE
Fabienne Longeville.
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Baron (révision), Régis Le Sommier, Thierry Lepin (SR), Bernard-Henri Lévy, Pascal Meynadier, Ghislain de Violet.
ARCHIVES PHOTO
Françoise Ansart, Pascal Beno, Claude Barthe, Nadine Molino.
DOCUMENTATION
Françoise Perrin-Houdon.
FABRICATION
Philippe Redon, Nicolas Bourel.
VENTES
Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.
Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.
CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design
IMPRESSION Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45).
Achevé d'imprimer en septembre 2021. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/T.
PARIS MATCH est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse.
PRÉSIDENTE
Constance Benqué.
DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.
Numéro de commission paritaire : 0917 C 82071. ISSN 0397-1635.
Dépôt légal : septembre 2021 / © LMN 2021.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.
Présidente : Marie Renoir-Couteau.
Directrice déléguée Pôle Presse : Fabienne Blot.
Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.
Assistante : Aurélie Marreau.
Tél. : 01 87 15 49 20.

ÉDITORIAL

PAR **PATRICK MAHÉ** *RÉDACTEUR EN CHEF*



Reporters en première ligne

Paris Match n° 3772, 19 août 2021.

KABOUL, AOÛT 2021. La double page d'ouverture de Paris Match a de quoi hanter les nuits de Donald Trump et de Joe Biden. Plus que le sauve-qui-peut de la population afghane ou la mort des derniers « boys » américains, elle met en scène, façon Léonard de Vinci (« La Cène »), les lugubres acteurs du retour à l'obscurantisme religieux. Pas de bons apôtres pointant déjà quelques Judas, mais des islamistes surarmés, dopés aux lois de la charia, parés pour la chasse à l'homme et, surtout, à la femme. Cette photo, comme celles de l'aéroport où des désespérés bataillent pour grimper sur l'aile d'un avion, rappelle d'autres capitulations dont les États-Unis ne sauraient s'exonérer.

LA CHUTE DE SAIGON REMONTE À NOS MÉMOIRES. Le 30 avril 1975, les Nord-Vietnamiens conquièrent le Sud. Les pelouses du palais présidentiel sont labourées par les chenilles des chars ; les officiers paradent au balcon. Les bo doi (soldats) posent pour la photo souvenir. Gilles Virgili, de Match, capture ces instants de fièvre, prélude à l'exode des boat people en mer de Chine. Il a préféré attendre l'inéluctable invasion, plutôt que de s'enfuir dans les bagages des Américains. Ses clichés exclusifs lui vaudront deux mois d'incarcération sur ordre de Hanoï. « Les risques du métier », commentait cet ancien assistant de Daniel Camus. Rude école.

DANIEL CAMUS, C'ÉTAIT D'ABORD L'INDOCHINE PUIS CE FUT CUBA. En 1954, il sauta sur Diên Biên Phu avec les paras français, qui tenaient des collines aux noms de filles – Béatrice, Dominique, Anne-Marie, Isabelle… –, condamnés au « grand cimetière sous la lune » quand le Viêt-minh déferla en surnombre jusqu'à les submerger. L'assaut fatal précipita l'adieu aux colonies, sonné en 1962 avec le glas de l'Algérie française. En 1959, Daniel Camus était en voyage de noces à La Havane quand éclata la révolution castriste. Son duel au pistolet entre un insurgé et un policier de Batista fera la une de « Life ».

LES HÉROS DU PHOTOJOURNALISME ONT UN DOGME : « AU PLUS PRÈS ». L'auteur en est Robert Capa, leur maître, tué au Tonkin. Nombreux sont les reporters (*) – texte et photo – à braver la fatalité. Du reportage « en première ligne », la profession n'oubliera jamais Catherine Leroy, blessée, capturée par le Viêt-cong, auteure du cliché iconique d'un marine essayant de ranimer un camarade mort. Elle fut honorée du prix Robert Capa Gold Medal pour ses photos de guerre à Beyrouth. Inoubliable Gilles Caron (« l'œil » de Mai 68), disparu au Cambodge en 1970, tout comme Sean Flynn (fils de l'acteur d'Errol Flynn). De ce mystère, l'écrivain Jean Lartéguy tirera un roman au titre glaçant : « Enquête sur un crucifié ». Plus récemment, Rémi Ochlik reçoit, à 28 ans, le World Press pour sa série « Bataille pour la Libye ». Il tombe en Syrie, en 2012 ; un an plus tard, Camille Lepage, 26 ans, est tuée en Centrafrique.

EN PUBLIANT « REQUIEM », sur les guerres d'Indochine, Horst Faas (Prix Pulitzer) et Tim Page (ami de Sean Flynn) dénombrèrent 135 reporters tués, des deux côtés, de Robert Capa (1954) à Michel Laurent (1975). On en compta 71 en Irak. Et tant d'autres ailleurs, fidèles à leur mission : témoigner. ■

(*) À Paris Match, ils s'appellent Descamps, Le Tac, Potier, Rizzo (Indochine), Lefebvre (Katanga), Pedrazzini (décédé après avoir été blessé à Budapest), Roy (abattu à Suez), Vital (Indochine, Algérie), Biot, Courrière, Jarnoux, Melet, Pagès (Algérie), Sauer (Yémen, Vietnam), Ménager, Virgili (Vietnam), Gysembergh (Nicaragua, Bosnie, Rwanda, Liban), Wis (Irak, Somalie) et Canovas (Koweït, Irak, Afghanistan, Libye, Syrie, Mali).

En couverture. Huê, Vietnam, février 1968. Un marine américain lit Paris Match.

CRÉDITS PHOTO P. 3 : P. Petit. P. 4 : A. Canovas. P. 6 et 7 : R. Vital. P. 8 et 9 : W. Rizzo. P. 10 et 11 : Ullstein Bild/Getty Images, D. Camus/ECPAD, Gamma-Rapho via Getty Images, R. Vital. P. 12 et 13 : DR, H. Cortinat, G. Defives/ECPAD, M. Jarnoux. P. 15 : J. Garofalo. P. 16 et 17 : M. Jarnoux. P. 18 et 19 : F. Pagès, M. Descamps. P. 20 et 21 : D. Camus, R. Vital. P. 23 : M. Jarnoux. P. 24 : M. Jarnoux. P. 26 et 27 : N. Ut/AP/Sipa. P. 28 et 29 : J.-C. Sauer, L. Burrows/Life. P. 30 et 33 : L. Burrows/Life. P. 34 : C. Leroy. P. 36 et 37 : C. Leroy. P. 38 et 39 : Coll. Seymour/Magnum. P. 40 et 41 : J. Peraud/J. De Potier, J. de Potier, DR. P. 42 et 43 : D. Camus, F. Geoss. P. 45 : F. Geoss, D. Camus. P. 46 et 47 : N. Wheeler/Corbis via Getty Images, Sipa. P. 48 et 49 : P. Le Tellier, DR. P. 50 et 51 : R. Ochlik. P. 52 et 53 : D. Camus. P. 54 et 61 : B. Gysembergh. P. 62 et 67 : A. Canovas. P. 68 et 69 : AFP, C. Azoulay, A. Canovas, C. Hondros/Getty Images, B. Gysembergh, B. Wis, DR. P. 70 et 71 : DR. P. 72 et 73 : Dalmas/Sipa, Bettmann Archives/Getty Images. P. 74 et 75 : DR. P. 76 et 77 : P. Jarnoux. P. 78 et 79 : T. Goisque, Sipa, B. Giroudon. P. 80 et 81 : J. Witt/Bestimage, T. Esch, Sipa, P. Wojazer/Reuters, E. Feferberg/AFP. P. 84 et 85 : V. de Viguerie. P. 86 à 90 : A. Boulat. P. 91 : J. Delay. P. 92 et 93 : DR. P. 94 et 95 : F. Foco, M. Roussel. P. 96 : M. Roussel. P. 98 et 99 : DR.

PARIS MATCH

HORS-SÉRIE | COLLECTION « À LA UNE » N° 21 | OCTOBRE - NOVEMBRE 2021

SOMMAIRE

L'ADIEU AUX COLONIES

INDOCHINE : LE GLAS 6

LA LÉGION, UNE ARMÉE DE PRINCES ET DE GUEUX 14
Par Jean Lartéguy

ALGÉRIE : LE CRÈVE-CŒUR 16

LA PETITE JOSETTE : « MÉMÉ, C'EST COMMENT, LA FRANCE ? » 22
Par Dominique Lapierre

VIETNAM, L'« APOCALYPSE » 26

QUAND LES FANTÔMES DU FRONT ERRENT AU MILIEU DES VIVANTS... 34
Par Régis Le Sommier

REQUIEM 38

« TIRE-TOI, ILS VONT T'AVOIR AUSSI ! » 40
Par Jean Roy

JEAN-PIERRE PEDRAZZINI ET JEAN ROY, LE PLAYBOY ET LE BAROUDEUR 44
Par Patrick Mahé

SEAN FLYNN, « MISSING IN ACTION » 48
Par Patrick Mahé

REPORTERS EN PREMIÈRE LIGNE 50

LES TERRORISTES ONT REPÉRÉ LES LÉGIONNAIRES. DANS LEUR LANGAGE, CELA DONNE : « LES CHIENS BLANCS SONT ARRIVÉS » 66
Par Régis Le Sommier

LE LOURD TRIBUT DU TÉMOIGNAGE 68

LES ÉGÉRIES 70

L'HOMMAGE DE LA NATION 76

AFGHANISTAN 84

KHADIDJA : « J'AVAIS 10 ANS QUAND MON PÈRE M'A VENDUE POUR ME MARIER À UN INCONNU » 88
Par Caroline Mangez

LES GUERRES OUBLIÉES 92

AHMAD MASSOUD, « FORS L'HONNEUR » 96
Par Bernard-Henri Lévy

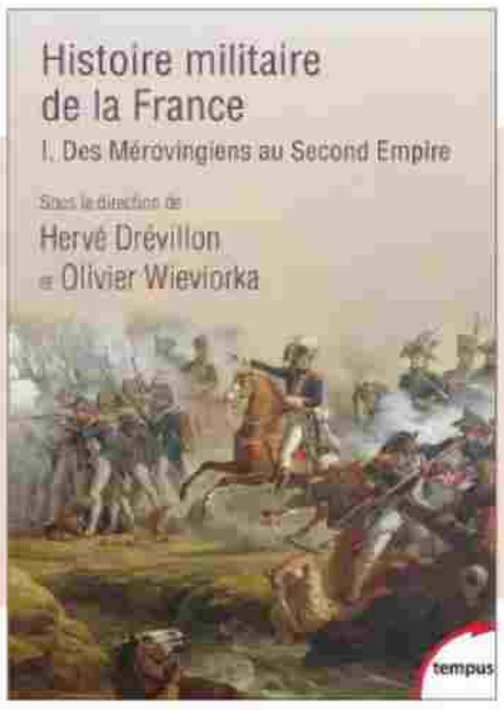
MONUMENT D'HONNEUR 98
Par Patrick Mahé

MISRATA, AVRIL 2011, LIBYE.
Un combattant insurgé tirant avec son arme. Depuis sept semaines, la ville de Misrata est assiégée par les troupes loyales à Mouammar Kadhafi.

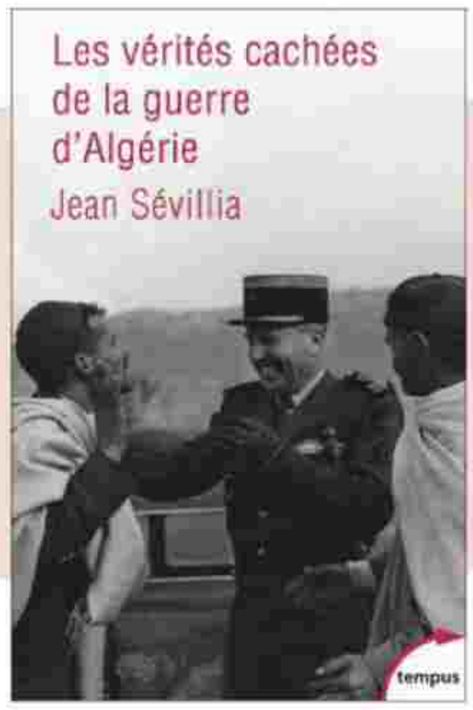
Photo ALVARO CANOVAS

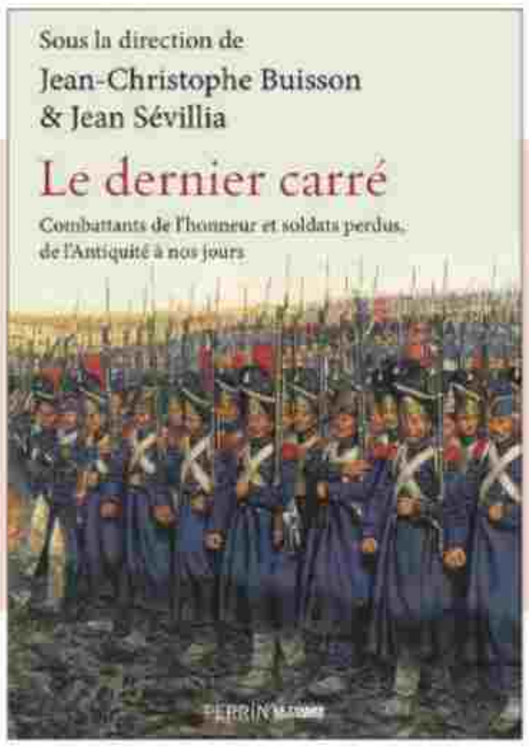
PERRIN

LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE

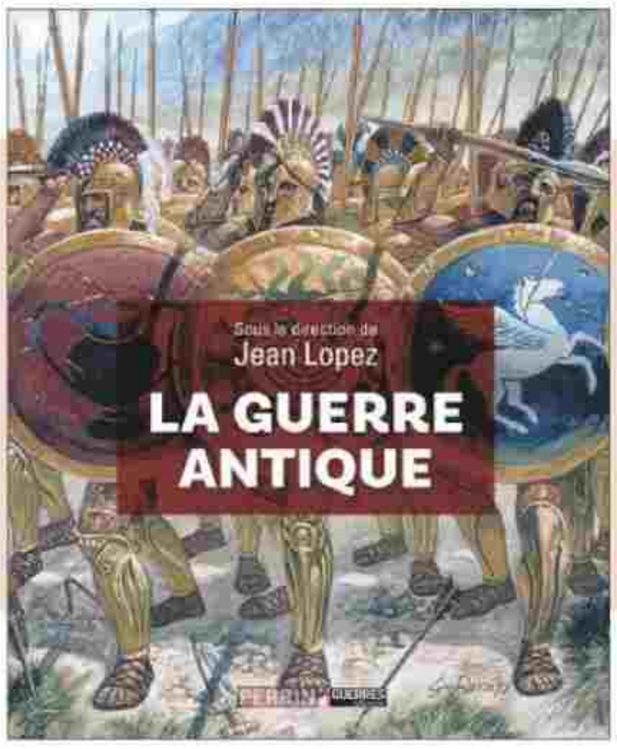


À paraître le 7 octobre



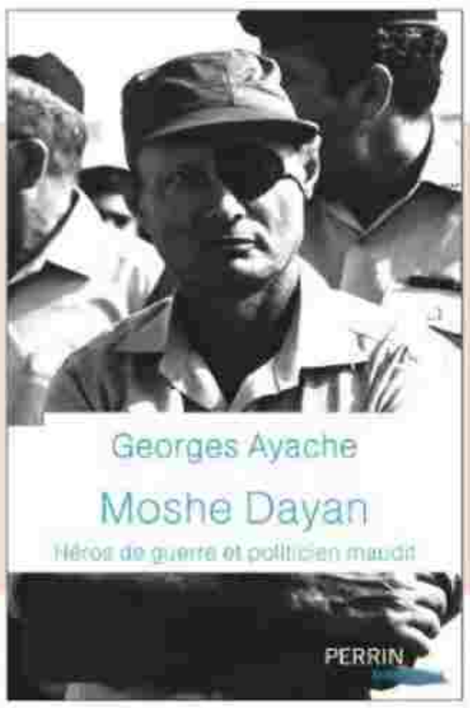


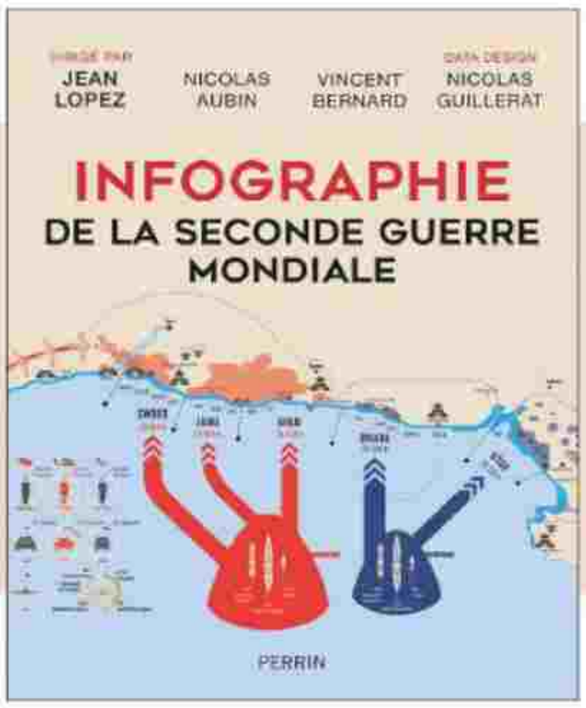
À paraître le 7 octobre



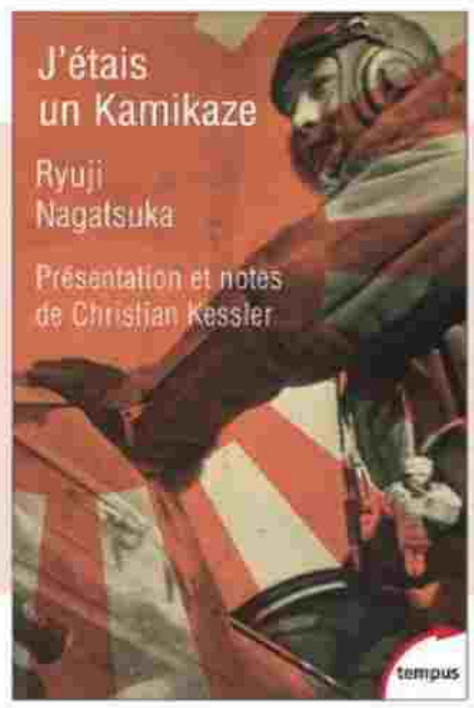
À paraître le 28 octobre

À paraître le 21 octobre





Édition définitive



Retrouvez-nous sur lisez!

L'ADIEU AUX COLONIES

INDOCHINE : LE GLAS

Les années 1950 sonnent la fin de l'Indochine (Vietnam, Laos, Cambodge) et annoncent l'hallali de l'Algérie française. Le coup de force des Japonais en 1945 et la proclamation d'indépendance d'Hô Chi Minh signent le début d'une guerre conduite, côté français, par une armée d'engagés (Légion, parachutistes, régiments d'Afrique, commandos mixtes...). Au prix de combats héroïques, ce corps expéditionnaire laissera 60 000 morts. Après la chute de Diên Bîen Phu, le 7 mai 1954, près de 7 000 prisonniers (sur 10 000) tomberont en chemin. C'était « marche ou crève », selon le mot du cinéaste Pierre Schoendoerffer. Le reportage de guerre y gagna des lettres de noblesse. Daniel Camus et Jean Roy, photographes de Match, sautèrent avec les paras. Jacques de Potier perdit une jambe. Face à l'adieu funeste à l'Indochine qui annonçait le terme des colonies, Jean Lartéguy traduira la nostalgie de l'Asie en un incurable « Mal jaune », titre de l'un de ses romans.

AU TONKIN, LES KÉPIS BLANCS DÉFENDENT LES PITONS

Objectif : protéger Hanoï !
En octobre 1950, sur une colline rocailleuse, aux abords de Tiên Yên, dans l'est du Vietnam, trois légionnaires, torse nu, observent la plaine avec des jumelles depuis un poste de surveillance du 3e régiment étranger.

Photo **RENÉ VITAL**

« SI TU CROIS EN TON DESTIN » CHANTENT LES PARAS

Novembre 1952, les soldats du général de Linares survolent les batteries de DCA ennemies en chantant, avant d'atterrir sur l'aérodrome de Na San. L'avion qui les emmène est un Bristol réquisitionné, qui servait habituellement à transporter les récoltes de caoutchouc ! Chaque jour, 70 appareils, en provenance de Hanoï, se posent ici pour ravitailler les troupes. Un mois plus tard, en décembre, les Français écrasent le Viêt-minh. Une victoire en trompe-l'œil : un an après, l'état-major voulut refaire le coup de Na San. Et ce fut le désastre de Diên Biên Phu…

Photo **WILLY RIZZO**

Largués le 16 mars 1954 pour une mission de la dernière chance, les hommes du 6e BPC (bataillon de parachutistes coloniaux) prennent position sur la piste principale de la base Isabelle. L'offensive du Viêt-minh a commencé trois jours plus tôt.

Les Français sont pris au piège de la cuvette que forme, à cet endroit, la vallée. Contre le déluge d'obus ennemis, la seule chance pour tenir, c'est de s'enterrer. Entre deux rafales, les hommes remontent à la surface pour secourir les blessés.

LE GRAND SAUT DANS L'ENFER DE DIÊN BIÊN PHU

Après une résistance héroïque, le camp retranché tombe le 7 mai 1954. Le cessez-le-feu est annoncé à 18 heures. Les pertes sont lourdes. Sur 15 000 militaires qui ont participé à la défense du camp, plus de 3 300 sont morts ou disparus et 10 300 soldats – dont 4 400 blessés – ont été faits prisonniers. Seuls 3 300 d'entre eux rentreront au pays.

Le 14 juillet 1954, à Sam Son, un petit village de pêcheurs dans le golfe du Tonkin, le président Hô Chi Minh rend 100 prisonniers français contre 100 captifs vietnamiens. Les soldats sont dans un état effroyable, squelettes aux visages faméliques et aux regards brûlants de fièvre.

Béret rouge et regard bleu acier. Jean-Paul Hamel, caporal-chef de commandos parachutistes, fait la couverture de Paris Match, consacré, en octobre 1950, à « ceux qui se battent pour la France en Indochine ». Engagé à 17 ans, le para vannetais y est présent depuis quatre ans et demi. Dix opérations parachutées. Deux blessures.

À Diên Biên Phu, le 24 avril 1954, le médecin-commandant Grauwin, un des dix praticiens présents dans l'hôpital souterrain, soigne un légionnaire blessé à la jambe.

L'INFIRMIÈRE HÉROÏQUE ET LE TOUBIB DE LA DERNIÈRE CHANCE

Engagée à l'âge de 27 ans dans le corps des convoyeuses de l'air, Geneviève de Galard a été rapatriée avec les derniers blessés de Diên Biên Phu. À sa descente d'avion à Luang Prabang, le 24 mai 1954, elle apparaît vêtue d'une combinaison bariolée qu'elle s'était cousue elle-même, dans le camp retranché, avec des aiguilles chirurgicales.

AINSI TOMBA LE FILS DU MARÉCHAL DE LATTRE

Le 30 mai 1951, les soldats du 1er régiment de tirailleurs algériens (RTA) reprennent le rocher de Ninh Binh où le jeune lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny a trouvé la mort, transpercé par des éclats de mortier. Le cliché de Georges Liron fera la couverture de Paris Match n° 118, le 23 juin.

Simone et Jean de Lattre de Tassigny, lors des obsèques de leur fils au cimetière de Mouilleron-en-Pareds, en Vendée.

Simone de Lattre de Tassigny déploie le drapeau de Ninh Binh.

LA LÉGION, UNE ARMÉE DE PRINCES ET DE GUEUX

Par **JEAN LARTÉGUY**

« Legio patria nostra. » Pour sauver le corps expéditionnaire en pleine déconfiture, le général de Lattre, à son arrivée en Indochine, avait réclamé une armée de trognes et de particules. La Légion étrangère lui en avait fourni son lot. Mais nous avions quand même perdu une guerre qui ne pouvait se gagner. Ce 3 octobre 1954, à la suite de la défaite de Diên Biên Phu et des accords de Genève, les Viêt-minh se disposaient à prendre possession de Hanoï.

Un détachement de légionnaires en grande tenue, képis blancs, guêtres blanches, larges épaulettes rouges, précédés de leur fanfare et de leurs fifres, colonel en tête, pour un dernier adieu, faisaient le tour des cimetières où dormaient tant des leurs. Plus nombreux encore étaient ceux qui n'avaient reçu aucune sépulture, promis à devenir des âmes errantes selon la croyance vietnamienne. Tombés à Cao Bang, à Lang Son, à Diên Biên Phu, dans la plaine des Jarres ou la plaine des Joncs, dans les calcaires de la cordillère Annamitique ou dans les postes perdus de la haute région, là où vivent, au-dessus des nuages, les Yaos et les Méos. La Légion avait payé très cher son tribut à la guerre d'Indochine, surtout au Tonkin : 309 officiers, 1 082 sous-officiers, 9 022 hommes, soit près de la moitié de ses effectifs engagés. « Vous autres légionnaires, disait en 1884 déjà le général de Négrier au Tonkin, vous êtes soldats pour mourir et je vous envoie où l'on meurt. »

Avec son sens du spectacle et son art du spectacle, la Légion avait su donner un côté poignant à ce baisser de rideau sur une guerre perdue. Pourtant, elle s'était bien battue, multipliant en cent endroits les combats sans espoir, à la Camerone !

De leur pas lent, les légionnaires avaient défilé devant le carré où s'alignaient de simples croix blanches. Elles portaient de faux noms, sous lesquels étaient morts des gueux et des princes, parfois des bandits repentis, soldats perdus de la Wehrmacht qui, nés dans la guerre, ne connaissaient que le métier des armes, républicains espagnols chassés par Franco, Tchèques, Polonais, Hongrois, Yougoslaves pourchassés par Staline ou Tito, derniers fidèles de Mussolini. Impassibles, raidis dans le garde-à-vous, ils avaient présenté les armes tandis que, déchirant, sonnait un salut aux morts, et qu'à Hanoï, pour la dernière fois, tintaient les cloches. Puis ils avaient disparu dans la brume, laissant les tornades chaudes de la mousson balayer les dalles de pierre des tombes anciennes et renverser les croix de bois que l'on venait de planter. Ils chantaient une chanson où il était question du diable qui marchait avec eux, un air qui convenait au pas lent dont ils avaient hérité du régiment allemand du Hohenlohe parmi lequel furent recrutés les premiers légionnaires. C'était en 1831.

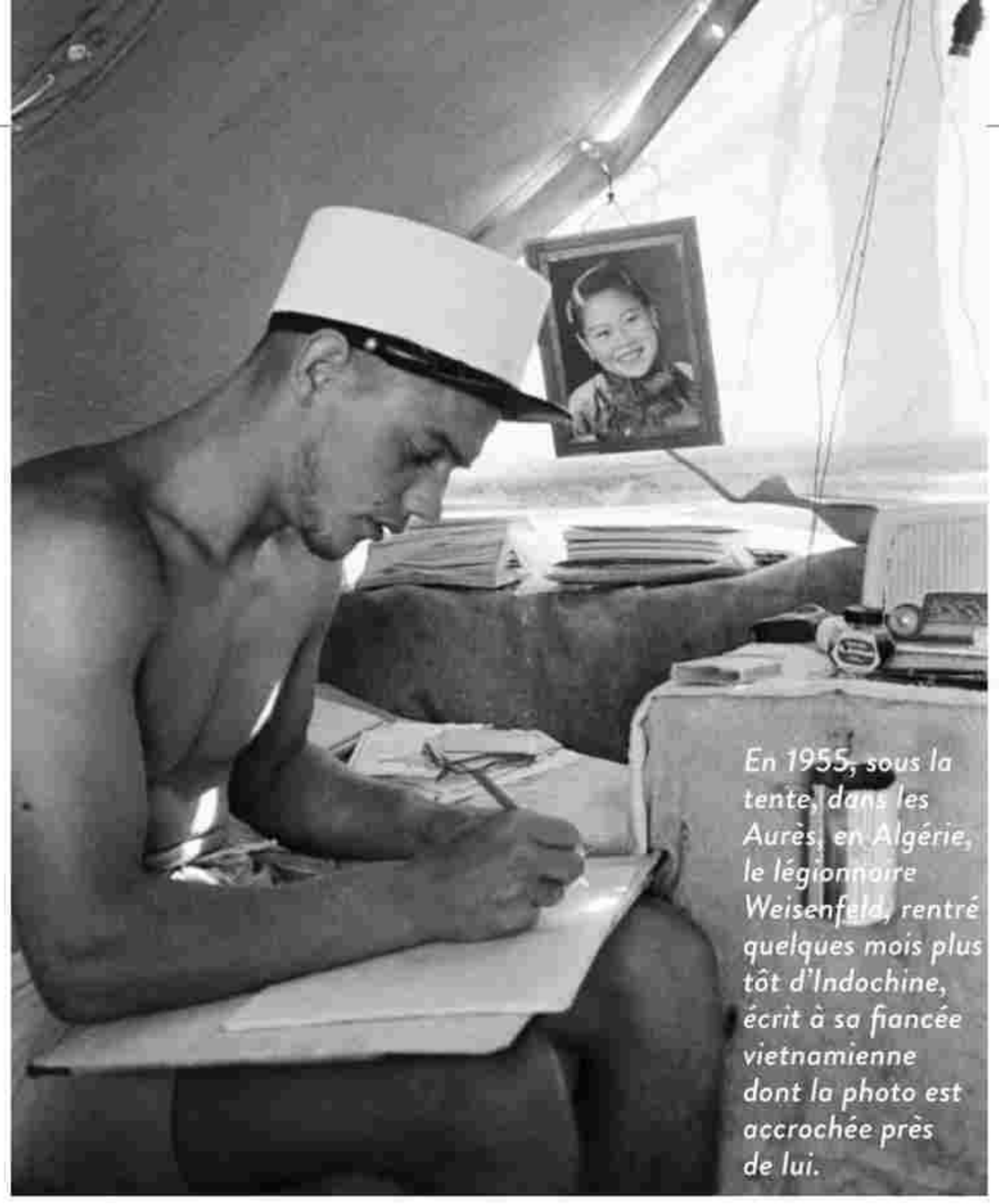
J'avais combattu avec la Légion pendant la campagne de France et, plus tard, en Corée. J'avais accompagné les légionnaires dans de nombreuses opérations en Indochine. J'avais appris qu'ils n'étaient pas des soldats comme les autres, mercenaires venus pour la solde et la gamelle souvent mal remplie, voyous traqués cherchant une planque. Dans la rigueur d'une discipline impitoyable, selon un code d'honneur qui n'appartenait qu'à eux, ils venaient mourir ou renaître. Quelle que fût leur vie par la suite, même devenus clochards – ça arrivait – ils restaient à tout jamais marqués par l'empreinte de la Légion, un esprit de corps poussé à l'extrême, des rites et une devise : « Honneur et fidélité ». Ils furent très peu à transgresser ces règles.

J'avais remarqué dans le cimetière proche de Gia Long une fine silhouette en ao dai de soie, une jeune femme coiffée d'un grand chapeau conique qui dissimulait ses traits. Le détachement disparut dans la brume, la jeune Vietnamienne s'était approchée d'une tombe, timidement, comme si elle avait peur qu'on la chasse. Elle y avait déposé un petit bouquet de fleurs puis, les mains jointes, elle avait salué d'un « laï » profond. J'aurais souhaité connaître son histoire, la romance de la petite congaïe amoureuse du grand légionnaire, mais quand j'allais l'aborder elle avait disparu.

Longtemps encore après l'entrée des bo doi d'Hô Chi Minh et de leurs commissaires politiques suspicieux, les tombes des légionnaires continueront à être fleuries.

Entre la Légion et l'Indochine, plus que dans d'autres unités, s'était nouée une histoire d'amour. Soldats sans nom, soldats perdus, venus oublier une autre patrie et parfois une famille. Si bien que certains prirent femme dans le pays, firent des enfants et, naïvement, crurent qu'ils pourraient y rester. Ils en furent chassés. Ils reviendront à la Légion, découvrant qu'elle restait leur seule patrie : « Legio patria nostra ».

La Légion est née de l'Algérie. De sa perte, elle faillit mourir. Elle fut créée le 10 mars 1831 par un décret du roi Louis-Philippe, au moment de sa conquête, et ouverte seulement aux étrangers. L'armée



En 1955, sous la tente, dans les Aurès, en Algérie, le légionnaire Weisenfeld, rentré quelques mois plus tôt d'Indochine, écrit à sa fiancée vietnamienne dont la photo est accrochée près de lui.

piétinait, exigeait de nouveaux renforts et la guerre devenait impopulaire. Parmi les nombreux volontaires qui se présentèrent, on trouvait le meilleur et le pire : réprouvés de toutes les guerres et soulèvements révolutionnaires de l'époque, individus de sac et de corde, rudes professionnels de la guerre, comme les anciens des régiments allemands dissous ou des Suisses héritiers des lansquenets. Son premier colonel, le Suisse Stoffel, fera régner une discipline de fer dans ses sept bataillons. On n'exige aucun nom, aucun papier. Une seule règle : les Français ne peuvent s'y engager, sauf sous une fausse identité. Fuyards et déserteurs sont impitoyablement sabrés.

Les légionnaires combattront contre Abd el-Kader, ils prendront Arzew, ils défendront Mostaganem. Au ksar de N'Choumèche, quand ils donneront l'assaut, ils auront deux fils de roi à leur tête : le duc d'Aumale et le duc de Montpensier. D'autres fils de roi viendront bientôt les rejoindre, comme Aage de Danemark. À Bir Hakeim, en 1942, face aux troupes italo-allemandes, ils seront commandés par le prince georgien Amilakvari.

La Légion exige de ses officiers qu'ils soient français ou servent à titre étranger, qu'ils aient de la gueule, de l'allure, qu'ils soient bien nés ou se comportent comme tels, qu'ils sachent se tenir au combat encore mieux que dans le lit des dames. En échange, ils ont droit à une fidélité sans faille, à être servis comme des grands d'Espagne et dans les endroits les plus invraisemblables, sur un piton, dans les calcaires de Than Hoa – un poste retiré du delta – ou dans un ksar de Mauritanie.

Ils participeront à tous les engagements de la guerre d'Algérie, ce qui leur vaudra cette magnifique citation : « Sur toutes les pentes insurgées des montagnes kabyles, ils se dresseront invincibles… Il n'est pas de ravin fameux aux rouges flancs de collines où ils n'aient couché leur cadavre, aux plus élancées des cimes qu'ils n'aient atteintes dans leurs bonds invaincus… Et quand la guerre chôma, ils bâtirent des villes, défrichèrent des steppes. »

En reconnaissance, on leur accorda pour fief Sidi Bel Abbès, où ils installèrent leur capitale. Louis-Philippe les vendit à la reine Marie-Christine d'Espagne et ils se battirent contre les carlistes. Après dix-huit mois de misère, sans solde, crevant de faim, sur quatre mille ils revinrent cinq cents, en loques, ramenant avec ceux un certain Martinez – l'amant de la reine – qui allait devenir leur colonel.

Ils se battirent en Crimée, au siège de Sébastopol, en Italie, à Magenta et Solferino. Ils se battirent au Mexique où Napoléon III les envoya soutenir la cause perdue de l'empereur Maximilien d'Autriche. Ils embarquèrent sur un chant romantique, « Adieu donc, belle Eugénie » (Salut à l'impératrice), qui tourna au chant funèbre après le fait d'armes héroïque de Camerone. Là, sous les ordres du capitaine Danjou, contraint par sa main de bois gantée à jouer les officiers d'intendance, réduits à soixante-quatre hommes acculés dans une hacienda délabrée, ils tiendront tête à deux mille cavaliers et réguliers mexicains. Il n'y aura que trois survivants laissés pour morts sur le terrain : « Ce n'étaient pas des hommes, mais des démons », dira le colonel mexicain, en guise d'épitaphe.

Ils s'illustreront encore à Son Tay et à Tuyen Quang au Tonkin. Ils en ramèneront le drapeau des Pavillons noirs qu'ils brûleront à Sidi Bel Abbès, le 24 octobre 1962, au cours d'une veillée funèbre quand, la rage au cœur, ils durent plier bagage et abandonner leur temple aux fellaghas.

La Légion se battra au Dahomey, à Madagascar, dans les tranchées de la Somme en 1916 où, selon une règle légionnaire, elle ne comptera pas alors d'Allemands dans ses rangs. Elle sera au Maroc, elle servira sous l'étendard de la Croix de Lorraine, elle participera aux combats de la Libération. Le 9 mars 1945, à Lang Son, elle résistera aux Japonais. Ses officiers prisonniers seront décapités, les blessés achevés à la baïonnette. Mais, trois bataillons, au prix de pertes énormes, en cinquante-deux jours et combattant sur 800 kilomètres, gagneront la Chine.

Les paras-légionnaires du colonel Jeanpierre (les bérets verts du 1er REP) perdront la guerre, en Algérie, sans avoir connu aucune défaite. Parce que certains de leurs chefs ne pourront l'admettre, tel le commandant Denoix de Saint Marc, des unités – notamment le 1er régiment étranger de parachutistes – participeront au putsch des généraux, sur le forum d'Alger, en mars 1961.

On parla alors de dissoudre la Légion. Heureusement, le ministre des Armées de l'époque, Messmer, se souvenant de son passé légionnaire, sut trouver les mots qui convenaient pour sa défense. Le général de Gaulle ne lui pardonnait pas, en Algérie, d'avoir manqué à ses traditions de non-intervention dans les affaires françaises.

La Légion sautera sur Kolwezi, au Katanga ; elle se battra au Tchad, tiendra le verrou de Djibouti, sur la corne de l'Afrique, au débouché de la mer Rouge ; elle sera au Liban et deviendra le fer de lance de l'opération Daguet, du Koweït en Irak. Elle nous permettra, au cœur du vaste plan baptisé « Desert Storm », de faire bonne figure auprès de nos alliés américains pour qui elle restait un mythe cinématographique au même titre que les conquérants de l'Ouest.

Quel sera l'avenir de la Légion… ? Quel sort l'attend quand nous aurons perdu nos derniers confettis d'empire, où elle monte encore la garde ? Ne restera-t-il d'elle que le souvenir de ses gloires passées et, dans un musée à Aubagne, quelques reliques, la main de bois du capitaine Danjou et des drapeaux mités ? Je ne peux y croire.

Je lui vois un autre avenir : servir de creuset, de modèle, à la force d'intervention européenne et multinationale qu'on nous promet.

Pour que cette force échappe à la malédiction des unités sans âme de techniciens, pour qu'elle conserve son attrait auprès de ceux qui viendront s'engager sous ses drapeaux, à l'image de la Légion, elle devra recruter elle aussi d'authentiques soldats de métier, parmi lesquels se retrouvent toujours des princes et des gueux, des trognes et des particules. Ils lui forgeront leurs traditions, perpétueront l'esprit de tous les grands corps mercenaires, comme les légions romaines constituées de Germains et de Gaulois qui défendirent les limites de l'empire et lui permirent de survivre quatre siècles.

Demain, pour nous garantir contre les mille dangers qui nous menacent, nous aurons grand besoin de nouveaux légionnaires.

Extrait du livre « Légion, la légende du 2e REI », publié aux éditions Lincoln (1991) sous la direction de Patrick Mahé. Jean Lartéguy est l'auteur du best-seller « Les centurions ».

ALGÉRIE : LE CRÈVE-CŒUR

Comme «le mal jaune» pour l'Indochine, les cent trente années de présence française en Algérie, achevées dans la douleur en juillet 1962, inspireront l'expression «nostalgérie». Les centurions parachutistes de Bigeard, jamais battus dans le djebel, s'inclineront devant l'autodétermination voulue par le général de Gaulle. Et ce, malgré le baroud des barricades d'Alger et le putsch avorté des généraux. Par le nombre d'appelés du contingent et de «rappelés» des classes précédentes (2 millions en tout), servant jusqu'à vingt-huit mois et parfois trente, le conflit toucha toutes les familles françaises (27 000 soldats tués, 66 000 blessés). «Des feux mal éteints», titrera Philippe Labro, tandis que, pour Paris Match, Dominique Lapierre accompagnera le retour pathétique des pieds-noirs, une communauté de 1 million d'Européens condamnés à choisir entre «la valise et le cercueil».

POUR UN MILLION DE RAPATRIÉS, C'EST « LA VALISE OU LE CERCUEIL »

Sur le port d'Alger, le 23 mai 1962, c'est une population hébétée qui attend de s'embarquer pour la France. Deux petites filles patientent auprès d'un vieil homme en pleurs. Il n'y a plus d'autre solution pour les pieds-noirs que de tout abandonner.

Photo MAURICE JARNOUX

« APPELÉS » DU CONTINGENT ET « RAPPELÉS » : LA FRANCE ENTRE EN GUERRE

Après une visite mouvementée à Alger en février 1956, le président du Conseil Guy Mollet décide de rappeler les réservistes, portant l'effectif du contingent en Algérie à près de 200 000 soldats.

Photo **FRANÇOIS PAGÈS**

Mai 1956. Largués de piton en piton, dans le djebel Guergour, en Petite Kabylie, les soldats de l'opération Espérance ont pour mission d'« asphyxier les maquis » des rebelles du colonel Amirouche.

Dans ce village entre Sidi Bel Abbès et Tlemcen, habitants arabes et soldats français partagent un thé à la menthe. Quelques jours plus tôt, le 18 mai 1956, l'embuscade de Palestro, en Kabylie, a coûté la vie à une vingtaine de jeunes soldats tout juste débarqués.

LES HOMMES DE MASSU RATISSENT LA CASBAH D'ALGER

Le 7 janvier 1957, le gouvernement de Guy Mollet confie au général Massu les pleins pouvoirs de police sur Alger, pour mettre fin au terrorisme. C'est le début de la bataille d'Alger.

Photo **DANIEL CAMUS**

Ce n'est plus du maintien de l'ordre, c'est la guerre. En novembre 1957, les parachutistes de Bigeard s'élancent à la poursuite des rebelles qui ont attaqué le centre militaire d'Aïn Sefra, dans le Sud oranais, aux confins sahariens.

Devant la Grande Poste de la rue d'Isly, à Alger, la manifestation favorable à l'Algérie française du 26 mars 1962 s'achève dans un bain de sang : 80 civils désarmés ont été abattus par l'armée française.

LA PETITE JOSETTE : « MÉMÉ, C'EST COMMENT, LA FRANCE ? »

Par **DOMINIQUE LAPIERRE**

EN FAISANT ENTENDRE CE GRAND CRI DE DÉTRESSE, PARIS MATCH LE SITUAIT AU PLUS PROFOND DU CŒUR DES HOMMES, LOIN DE LA POLITIQUE. EN CES SEMAINES DU PRINTEMPS 1962, L'ALGÉRIE VIVAIT DES HEURES CRÉPUSCULAIRES. NOTRE REPORTER AVAIT PARTICIPÉ À L'EXODE DES RAPATRIÉS. IL SE BORNA À RAPPORTER CE QU'IL AVAIT ENTENDU.

Derrière les chevaux de frise qui barrent l'entrée de la rue de Figeac, une tête émerge de la marée humaine. Celle d'une toute petite fille coiffée d'un chapeau blanc. Elle est perchée sur les épaules de son papa. Elle s'appelle Nathalie Tisson. Ballottée, tiraillée par les remous, elle pleure. Ils sont des milliers qui, autour d'elle, se ruent vers l'étroit goulet gardé par des CRS. Des milliers qui sont descendus vers le port avant même la fin du couvre-feu dans l'espoir de monter à bord du beau bateau blanc de la Transat dont on aperçoit à 300 mètres la cheminée noire et rouge. Un commandant de CRS répète sans cesse : « Les femmes et les enfants d'abord. » Un homme crie : « J'ai quatre enfants. » « Moi j'en ai six ! » hurle une femme. Puis on l'entend appeler : « René ! René ! Où es-tu ? » Une autre : « On arrive de Tizi Ouzou. On a été mitraillés sur la route. C'est la deuxième fois ! Monsieur, je vous en supplie, laissez-nous passer, on ne peut plus revenir ! »

Sur les épaules de son papa, Nathalie est le visage du désespoir. Courbée dans la cohue, sa maman tire deux énormes valises. Les Tisson étaient instituteurs. Le papa de Nathalie réussit à gagner quelques centimètres. À côté de lui, un vieux monsieur à feutre noir et Légion d'honneur dit : « Jeudi dernier, plus de 2000 personnes n'ont pas pu embarquer. » La remarque allume l'angoisse sur les visages qui ont entendu. Une jeune fille à moitié étranglée par les sangles d'un sac à dos dit alors avec violence : « À Paris, "ils" préfèrent qu'on crève tous ici plutôt que de nous voir arriver. » La foule est aussitôt secouée par de brusques remous. On entend des appels : « Jacqueline ! Jacqueline ! Ne me perds pas de vue ! » Dans le groupe qui vient de passer, il y a les Tisson et le vieux monsieur à Légion d'honneur. À peine ce dernier a-t-il franchi le goulet qu'il se retourne et, le visage inondé d'une joie soudaine, se met à crier, les mains en porte-voix : « Vive de Gaulle ! Enfin, maintenant, je pourrai crier librement "Vive de Gaulle" ! » Écrasée par le malheur et la fatigue, la foule reste sans réaction. C'était le quai de Fort-de-France. C'est aujourd'hui une sorte de parc à bestiaux. Un parc dont les animaux sont des êtres humains qui attendent que les autorités vérifient leurs autorisations de départ. Des centaines de valises jonchent le sol. Des valises en carton bouilli, en bois, grossièrement attachées avec des ficelles ou des courroies. C'est tout ce qu'ont pu emporter les 1 500 candidats au voyage de cette belle journée de printemps 1962.

Assise sur sa valise, une vieille dame à chapeau noir attend qu'un CRS appelle son numéro. Mais les numéros n'ont pas été distribués dans l'ordre et parfois les derniers arrivés passent les premiers. Elle tient par la main une petite fille qui serre dans ses bras une poupée. C'est tout ce qui embarquera ce matin de la famille Guilloud. Les autres sont restés de l'autre côté des barbelés. Les Guilloud étaient à Boufarik depuis 1830, depuis que le premier bateau colonisateur avait débarqué un Guilloud sur la terre d'Algérie. « Mémé, demande la petite Josette, c'est comment, la France ? » Derrière les barrières de bois du parc des 4e classe, on se bouscule. Une femme supplie : « Faites-nous asseoir. » Une femme gifle son petit garçon, parce qu'il joue à la balançoire avec le tendeur d'une tente. Toutes les cinq minutes, un capitaine de vaisseau promu speaker lance dans le micro des paroles apaisantes : « Mesdames, messieurs, ne vous énervez pas. Vous êtes maintenant certains de vous embarquer. Présentez-vous aux différents services de contrôle pour les formalités d'embarquement ! »

Appuyée au bras d'un matelot, la vieille Mme Marceau, veuve de l'ancien gardien chef de la prison d'Alger, cherche à petits pas ses valises. Elle avait juré de ne jamais quitter son Algérie mais sa fille l'a embarquée de force. En France, personne n'attend Mme Marceau. Personne sauf deux morts qui reposent quelque part du côté de Reims : ses deux fils tués à la guerre.

10 h 30. L'enseigne de vaisseau Couillaud regarde sa montre et dit : « Allez-y ! » Lavoine, André, Suznik, de la quatrième équipe de plongeurs démineurs, sautent dans l'eau noire. Pendant vingt minutes, les trois hommes équipés de scaphandres autonomes et de torches électriques vont inspecter centimètre par centimètre la coque du « Ville de Marseille » pour s'assurer qu'aucune charge de plastic n'a été déposée par les saboteurs de l'OAS. Dans l'autocar qui fait la Suite p. 24

Paru dans Paris Match n° 686 du 2 juin 1962

UNE JEUNE FEMME EN LARMES : « TOUT LE MONDE S'ENFUIT »

19 mars 1962, sur le quai de Fort-de-France, à Alger : les accords d'Évian signent la fin de la guerre. Pour cette femme et ses enfants, l'heure de l'exode a sonné.

Photo **MAURICE JARNOUX**

Les époux Tisson, sur le pont du paquebot « Ville de Marseille », avec leur fille de 12 mois et leurs perruches, le 23 mai 1962. Instituteurs venus de métropole, ils regardent s'éloigner leur terre d'adoption.

Photo **MAURICE JARNOUX**

navette entre le quai de Fort-de-France, où continuent les formalités, et l'embarcadère, une femme tricote un pull-over. Juste devant elle, une autre a les doigts crispés sur un mouchoir : « Mes tapis… J'ai laissé tous mes tapis… » se lamente-t-elle. Dans le couloir, un homme en casquette et bras de chemise, accroupi sur une boîte à outils, roule avec précaution une cigarette. C'est Dédé, le mécanicien du garage Majestic de la rue Thiers. Il est parti en emportant son attirail.

Aux entrées du bateau, c'est l'embouteillage. Un père pousse tout à coup un cri : « Martine ! » Mais Jupin, le commandant en second du « Ville de Marseille », s'est précipité. Il a rattrapé in extremis la petite Martine, qui allait tomber à l'eau. Devant la pancarte « 4e classe », une jeune femme aux cheveux blonds essuie ses lunettes noires. Son visage est boursouflé de larmes. Au marin qui l'aide à porter ses deux valises, elle confie : « Entre Orléansville et Alger, c'est la panique. Le train est pris d'assaut. Tout le monde fuit. Il n'y a plus de troupes dans le bled… »

Dans les bras d'une fillette aux yeux bleus, un gros chat miaule lugubrement. Son petit frère pleure : il a coincé son pied dans un rail. Un marin vient le délivrer. Un hélicoptère bourdonne au-dessus du « Ville de Marseille ». À son bord : le capitaine de vaisseau Combe. C'est lui qui est chargé de la sécurité de l'embarquement. Les plongeurs démineurs n'ont rien trouvé, mais un tir de mortier ou de bazooka depuis les hauteurs de la ville est toujours possible. Et là-haut, ces blocs d'immeubles blancs dans les îlots de verdure, c'est Belcourt, une citadelle de l'OAS.

11 h 30. Les Tisson arrivent au bateau. Nathalie est toujours sur les épaules de son père, qui transpire à grosses gouttes. À côté des Tisson, un homme coiffé d'un képi vert attend patiemment son tour en lisant les journaux. C'est le garde forestier de Ghardimaou. Tout à l'heure, il a fait une confidence aux Tisson. Il leur a dit : « Moi, je pars parce que le sous-préfet de Saint-Arnaud a annoncé aux populations qu'elles pourraient installer leurs troupeaux en bordure de "ma" forêt. Je venais de reboiser 50 hectares. Dans un an, ce sera là-bas le désert… »

Soutenue par un CRS et par un marin, Mme Marceau entre dans la cale du navire. Comme tous les passagers, c'est à l'intérieur qu'elle acquittera les 6300 francs de son passage en 4e classe. Derrière Mme Marceau, une femme en cheveux tient en laisse un berger allemand qu'elle appelle Darling. Elle semble désemparée. Au CRS qui contrôle les cartes d'embarquement, elle dit timidement : « Monsieur, je vais au centre anticancéreux de Villejuif, que dois-je faire ? » 1525, 1526… Un quincailler de Cherchell, sa femme et son fils sont les trois derniers passagers du navire de ce matin. Au doigt de M. Mossi, il y a encore une clef : celle de l'Aronde toute neuve que les Mossi ont abandonnée derrière les barbelés de la rue de Figeac. Il est midi. Le bateau est plein. L'embarquement a duré cinq heures. Soudain, un camion militaire bâché débouche en trombe sur le quai. Un civil aux cheveux en brosse saute à terre et parlemente avec les CRS. Ces ultimes passagers n'étaient pas prévus. Ce sont cinq familles de harkis que l'homme en civil, un ancien officier de SAS, est allé chercher dans leur douar de Kabylie pour les soustraire aux vengeances. On remet une coupée. Les yeux hagards, une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants s'engouffrent précipitamment dans les flancs du navire sauveur. Deux coups de sirène. Arraché par deux remorqueurs, le « Ville de Marseille » vire sur lui-même. Sur le quai, le chauffeur à béret rouge du camion qui a amené les harkis démarre lentement et tout à coup son klaxon se met à scander furieusement : ti ti ti ta ta. Sur l'un des remorqueurs, deux marins répondent en déployant un drapeau tricolore marqué des trois lettres OAS. De la poupe à la proue, côté bâbord, la foule s'est massée en rangs serrés pour regarder une dernière fois Alger. Chaude et lumineuse, éclatante de blancheur, c'est une des plus belles cartes postales du monde qui défile lentement devant nos yeux. Par instants, le soleil étincelle sur le pare-brise d'une voiture qui file sur la route moutonnière. Accrochée à la rambarde sur laquelle tant de soldats ont gravé « La quille », une femme sanglote. « Marcel, Marcel… » crie-t-elle, désemparée. Marcel, c'est son mari. Un modeste fonctionnaire de ce GG (gouvernement général) qui dresse, là, juste en face, son triangle de verre et de béton, tel un navire de haut bord ancré au cœur de la ville. Le mari de cette femme a disparu depuis trois jours. Enlevé par l'OAS ou le FLN, elle ne sait pas. Hier, la fatma est venue lui dire qu'elle avait reçu l'ordre d'égorger ses trois enfants. Alors la pauvre femme s'est affolée. Elle a rempli le petit logement de provisions pour le retour de Marcel et elle s'est enfuie avec les enfants. Ses cris sont déchirants : « Marcel, mon pauvre Marcel ! »

À la pointe extrême du navire, sous le pavillon tricolore qui bat mollement, un gamin, lui aussi, pleure. Il a peut-être 15 ans, mais les larmes qui coulent sur son visage ravagé lui ont tout à coup donné un air de vieillard. Il regarde à travers ses larmes la casbah et son enchevêtrement de maisons et de ruelles à flanc de colline. À droite, il reconnaît au milieu des arbres les murs ocre de son lycée, le lycée Bugeaud, où il n'y a plus d'élèves ni de professeurs.

Derrière, au bout de la rue Mizon, ce grand immeuble un peu de guingois, c'était sa maison. Et à droite, presque au bord de l'eau, juste à côté de l'enceinte de l'hôpital Maillot, sous une dalle blanche parmi d'autres dalles blanches du cimetière de Saint-Eugène, il y a son papa et sa maman. Ils sont morts tous les deux dans un attentat, voici quatre ans.

Une fillette s'est approchée du gamin qui pleure. Dans un geste maternel, elle pose sa main sur son épaule. Le papa de la fillette était comptable dans un commerce de grains et sa maman standardiste à l'hôtel Aletti. Ils sont à bord avec leurs six enfants. Mais personne en France n'attend la famille Simonneau. Debout sur la cale avant, les Tisson regardent les coupoles de Notre-Dame-d'Afrique qui s'éloignent dans une lueur rose. Derrière eux, affalée sur des cordages, le visage dissimulé dans un mouchoir blanc, Mme Guilloud sanglote. Sur sa passerelle, le commandant Latil hoche la tête : « Pauvres gens », murmure-t-il. Puis il ajoute : « C'est l'"Exodus" que je commande aujourd'hui. » C'était pourtant hier encore qu'on dansait sur le « Ville de Marseille », qu'on s'entassait dans le grand salon de première pour jouer aux courses de petits chevaux. Le bateau de France, c'était pour l'Algérie le premier jour des vacances… Ce soir, il n'y aura ni course de chevaux, ni cinéma, ni bal sur le pont. Les musiciens ont été décommandés. Sur tous les ponts, dans toutes les coursives, ce n'est qu'une immense détresse.

Je retrouve à bord un jeune avocat avec lequel j'ai fait le voyage aller. Il a pu courir jusqu'au palais de justice d'Alger, où il avait à plaider. Au palais de justice d'Alger, il n'y a plus ni greffier ni rôle. Quand le juge a appelé son affaire, le jeune avocat a entendu quelqu'un annoncer que son client avait été assassiné la veille. Il est alors revenu au bateau et a pu remonter à bord. Il est bouleversé. Dans le lointain, Alger n'est plus maintenant qu'une tache blanchâtre sur le bleu de la mer. Assommé par les heures qui viennent de s'écouler, chacun s'est fait une place, tant bien que mal, dans le fatras des valises, des paquets, des ballots. Des enfants jouent à cache-cache dans les coursives. Une musulmane allaite son bébé. Un vieux monsieur allume son transistor. Une voix rauque emplit alors l'entrepont B : c'est de Gaulle qui parle à Figeac. Le vieux monsieur tourne le bouton.

Dans l'après-midi, la mer se creuse et le beau soleil d'Alger fait place à une brume grisâtre. Dans l'entrepont A, une femme s'évanouit pour la deuxième fois depuis le matin. Elle est cardiaque. Dans l'entrepont A, tout le monde la connaît. Elle était épicière à Bab el-Oued et, depuis le départ, elle n'a pas cessé de raconter sa vie et ses malheurs à ses voisins. Ils savent que son mari a disparu. Quand elle s'est affalée contre le hublot, un petit homme à moustache s'est précipité : « Je suis médecin, dit-il, laissez-moi faire. »

Le Dr Lauta, le médecin du bord, arrive avec une seringue. Il est partout, le Dr Lauta, distribuant des cachets de Nautamine, faisant des piqûres, soulageant les multiples détresses de cette pitoyable cargaison humaine. Au voyage précédent, il a accouché une femme. Les deux médecins transportent sur le pont la grosse Mme Marti et lui font une injection de solucamphre.

Le soir, je les retrouve en tête à tête devant une bière au bar des premières. Le médecin d'Algérie regarde son verre. D'une voix monocorde, il dit à son collègue de la métropole : « Je suis parti en un quart d'heure. C'était hier… oui, hier seulement. Un musulman est venu me prévenir : "Ne sors pas de chez toi, m'a-t-il dit, ils te préparent un mauvais coup." J'ai barricadé la porte et j'ai dit à ma femme : "Fais vite une valise, on part." Nous sommes sortis par derrière et nous avons quitté le village en trombe. À un tournant, une bande de musulmans armés de serpes, de couteaux, de haches, nous ont arrêtés. Nous avons cru qu'ils allaient nous tuer. J'ai reconnu un ancien malade. Il a dit : "C'est le toubib, laissez-le passer." Les plus jeunes ont proféré des menaces et nous sommes repartis. J'avais envie de pleurer. »

Le lendemain matin, les yeux lourds de fatigue, les passagers du « Ville de Marseille » rassemblent leurs bagages et montent sur le pont. Un gosse demande : « Papa, à quelle heure finit le couvre-feu ? » À la vue des côtes de France, une sourde inquiétude a, sur beaucoup de visages, remplacé l'angoisse d'hier. Le gamin du lycée Bugeaud a séché ses larmes, mais son regard reste grave. Debout sur le pont avant, les Tisson, les Rossi, les Simonneau et tant d'autres se demandent à cet instant quel sort les attend. Appuyée sur la rambarde bâbord du pont A, la vieille Mme Guilloud regarde Marseille venir vers elle. Elle hoche doucement la tête et dit : « Je retournerai. »

Dominique Lapierre

LA PHOTO QUI DIT « STOP ! » ET BOULEVERSE LE MONDE

Le 8 juin 1972, le village de Trang Bang est bombardé au napalm par des B52 américains. Le supplice de Kim Phuc Phan Thi, 9 ans, est immortalisé par un photographe de l'agence Associated Press. Ce dernier transporte la petite fille à l'hôpital de Saigon, où elle sera sauvée. Nick Ut remporte le prix Pulitzer en 1973 pour cette image.

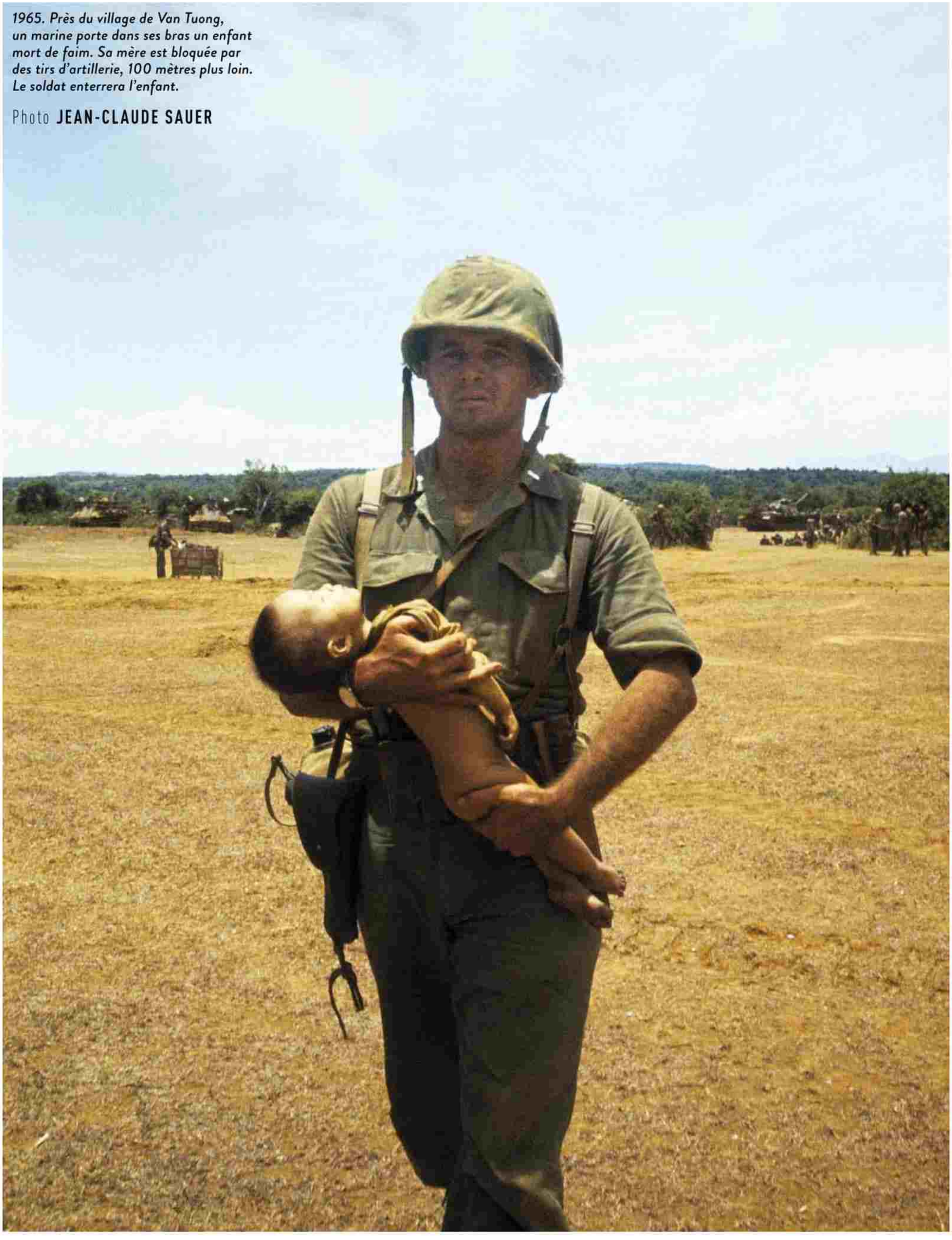
Photo **NICK UT**

VIETNAM L'«APOCALYPSE»

«Apocalypse Now» (Palme d'or à Cannes en 1979, deux Oscars) surgit en tête des réminiscences de la guerre américaine au Vietnam. La réalité est plus cruelle que cette fiction. Plonger au cœur des ténèbres de ce conflit (1955-1975), c'est rappeler le découpage du pays en deux zones, dont le Nord communiste acharné à conquérir le Sud. Il a fait plus de 58 000 morts américains, sans compter les «missing in action» (MIA). La population civile y paya un terrible tribut (plus de 500 000 morts). Les photojournalistes – dont des femmes d'un inoxydable courage, telle Catherine Leroy – en ont rapporté d'insoutenables «chefs-d'œuvre», de nature à interpeller les consciences: la petite fille «napalmée» de Nick Ut en est un exemple. En 2005, Paris Match retrouvera aux États-Unis les survivants de la bataille de la colline 881.

1965. Près du village de Van Tuong, un marine porte dans ses bras un enfant mort de faim. Sa mère est bloquée par des tirs d'artillerie, 100 mètres plus loin. Le soldat enterrera l'enfant.

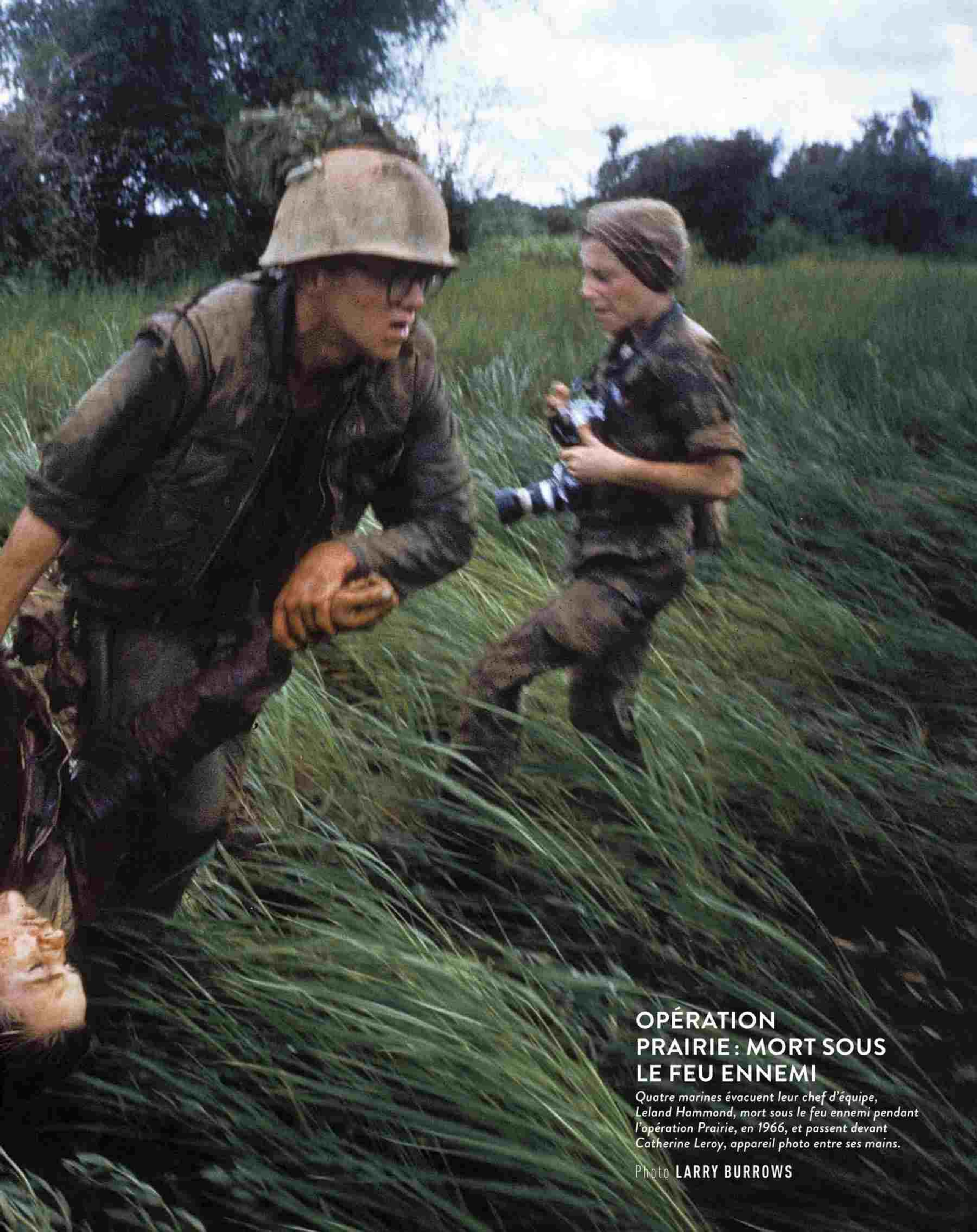
Photo **JEAN-CLAUDE SAUER**



DRAME À BORD DE L'HÉLICO « YANKEE PAPA 13 »

1965. Une image qui dit le choc du chef d'équipage James C. Farley. Alors que son hélicoptère est pris sous le feu de l'ennemi, le lieutenant Magel, copilote de « Yankee Papa 13 », gît blessé à ses pieds. Il meurt quelques minutes plus tard. Ce cliché fait de la couverture de « Life » en avril 1965.

Photo **LARRY BURROWS**



OPÉRATION PRAIRIE : MORT SOUS LE FEU ENNEMI

Quatre marines évacuent leur chef d'équipe, Leland Hammond, mort sous le feu ennemi pendant l'opération Prairie, en 1966, et passent devant Catherine Leroy, appareil photo entre ses mains.

Photo **LARRY BURROWS**

BLESSÉ, LE SERGENT FONCE AU SECOURS DE SON CAMARADE MOURANT

Le 5 octobre 1966, le sergent artilleur des marines Jeremiah Purdie se précipite vers un camarade, blessé comme lui lors des combats de la colline 484 (au sud de la zone démilitarisée). Une photo qui montre l'horreur, mais qui raconte aussi la fraternité au beau milieu de l'apocalypse. Elle trônera toujours dans le salon de Jeremiah Purdie.

Photo **LARRY BURROWS**

AVEC LA PHOTOGRAPHE CATHERINE LEROY, PARIS MATCH RETROUVE LES REVENANTS DU MALHEUR

QUAND LES FANTÔMES DU FRONT ERRENT AU MILIEU DES VIVANTS...

Par **RÉGIS LE SOMMIER**

JEREMIAH PURDIE

« Mon capitaine a été tué sous mes yeux. Son radio a même été coupé en deux. Je n'ai jamais pu oublier »

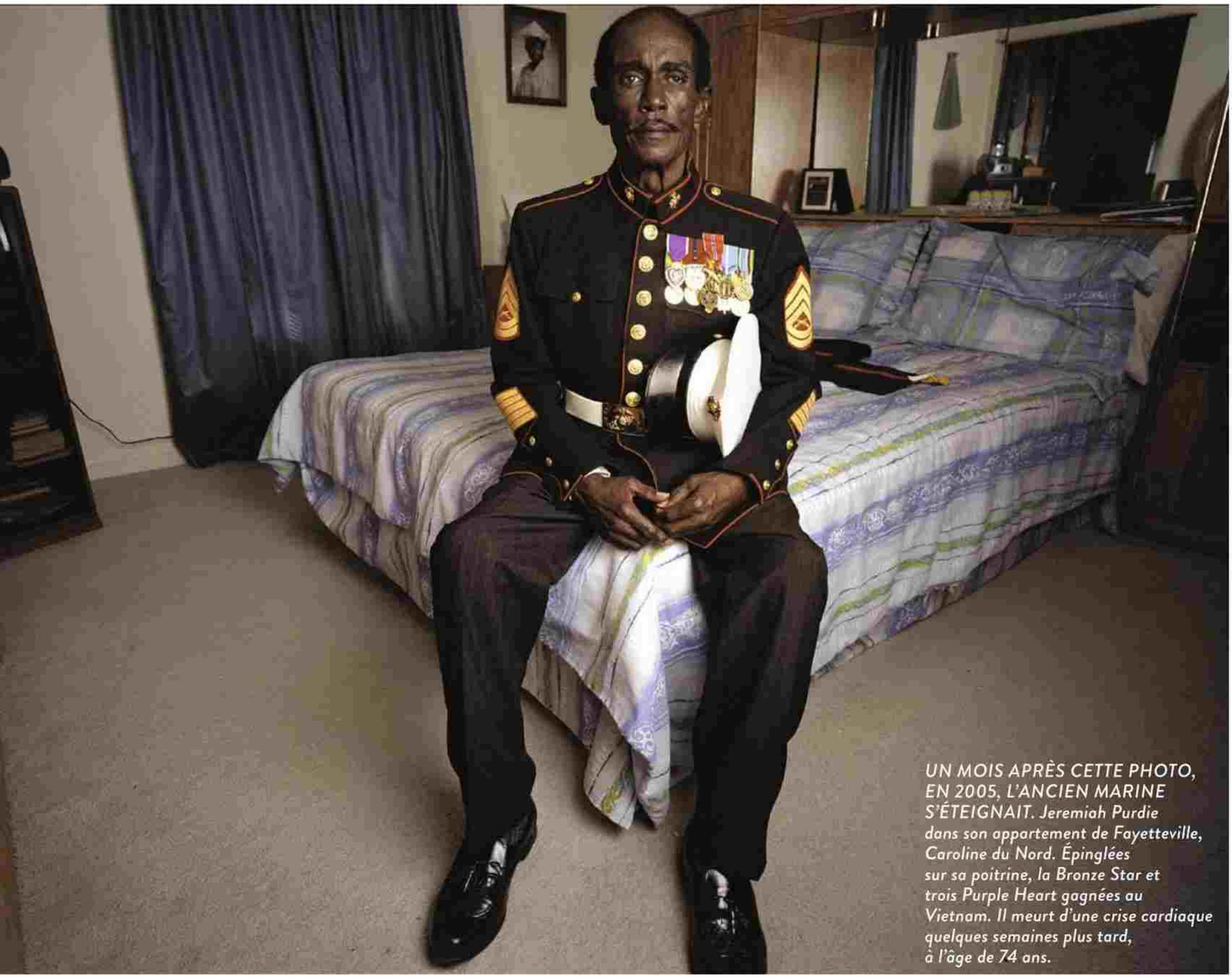
La photo est encadrée au mur du salon, telle qu'elle a été publiée la première fois, en double page dans le magazine « Life ». Titre : « Autour de moi, les hommes tombaient ». Lieu : colline 484. Date : 5 octobre 1966. De ses doigts fragiles, Jeremiah Purdie désigne le coin en bas à droite. Glissé entre le verre et l'image, un sachet de plastique contenant une pierre minuscule. Un éclat d'obus. « Il est resté incrusté dans mon crâne pendant vingt-six ans avant de lâcher prise », dit-il en souriant. L'éclat est parti mais, dans la tête du marine de 74 ans, tout est resté, comme au premier jour, le dernier au combat pour le sergent artilleur Jeremiah Purdie, le 5 octobre 1966. Il y a trois ans seulement que Jeremiah accepte d'en parler, depuis qu'il a rencontré le docteur Hill, un des rares spécialistes à savoir traiter le SSPT, le syndrome de stress post-traumatique, le fléau qui consume les consciences des vétérans du Vietnam. Auparavant, même à sa femme Angel, avec qui il est marié depuis trente-cinq ans, il n'avait rien dit.

« Au moment où Larry Burrows m'a photographié, explique-t-il, je venais de passer trois jours au combat. Notre mission était de lutter contre les infiltrations ennemies au cœur de la zone démilitarisée qui séparait le Sud du Nord-Vietnam. » Jeremiah se perd ensuite en détails sur ces trois jours, les orages d'acier, la boue, les palmiers tronçonnés par les bombes au napalm et les « Viêt », invisibles mais si proches. Quand il en parle du bout des lèvres, ses yeux s'assombrissent. Son visage ressemble alors à celui d'un pharaon nubien. Son corps est raide comme une momie. Je saurai plus tard que ce ne sont pas les souvenirs qui le paralysent, mais une grave maladie du cœur qui lentement le pétrifie. « Ce jour-là, nous avons conquis la colline en une seule charge, poursuit-il. Nous sommes parvenus à faire croire à l'ennemi que nous étions des centaines. Ils m'ont donné la Bronze Star pour ça. Ils ont dit que j'avais fait un carton. »

Autour de nous, aux murs de la maison, des plaques en bronze gravées de croix rappellent au visiteur que Jeremiah est homme d'Église. Ses crimes en service commandé empoisonnent visiblement le dialogue avec Dieu de celui qui, depuis le Vietnam, a trouvé, dans une foi ardente, un sens à sa vie. Il tente de s'expliquer. « J'ai vu leurs corps qui pendaient dans les arbres. Peut-être était-ce moi, peut-être pas. Je n'aime pas l'idée qu'on me reconnaisse du mérite. »

Jeremiah Purdie s'est engagé en 1953. « Si j'ai choisi les marines, c'est parce que le sergent recruteur était noir. » À l'époque, c'était rare, une armée qui accepte les Noirs. « Je voulais ce qu'il y a de plus difficile. » Dans les marines, Jeremiah va être servi. En guise de bizutage, on l'envoie en Corée. « Pas une égratignure. La guerre de Corée et le Vietnam, c'était le jour et la nuit. En Corée, il y avait un front. Au Vietnam, tu ne savais pas qui était qui. » Là-bas, la plupart de ceux qui servent ont dix ans de moins que lui. Il se sent responsable du sort de ces gamins évadés de l'adolescence. Blessé, il ne pourra se résoudre à les laisser tomber. Il désigne à nouveau l'image sur le mur. « Ce que vous devinez, au loin, c'est le Nord-Vietnam. À ce moment, j'étais le plus gradé sur le champ de bataille », dit-il, songeur. Dans ce bout de jungle où les blessés ont été réunis près des hélicoptères, le commandement américain a été décapité. Sur la colline 484, il n'y a plus un seul officier en vie. On se croirait dans « Apocalypse Now » quand le héros, le capitaine Willard, demande au soldat d'un poste avancé : « Où est votre capitaine ? » et que l'homme lui répond : « Mais... c'est vous, mon capitaine. » Le jour de la photo, Jeremiah s'est retrouvé capitaine. Avec ses galons ensanglantés, il ne sait pas trop quoi faire. Il déambule sur le champ de bataille quand, enfin, un infirmier vient à son secours. « Mon capitaine, J.J. Carrol, a été tué sous mes yeux. Le radio qui était avec lui a même été coupé en deux par l'obus. Je n'ai jamais pu oublier. J'ai cru longtemps m'en sortir tout seul. Mais avec les années, les rêves sont revenus. Ces morts m'obsédaient. Je regardais mon capitaine et je regardais le radio. Je restais des heures prostré sur ma chaise ou dans le lit dans le noir. »

Paru dans Paris Match n° 2918 du 20 avril 2005



UN MOIS APRÈS CETTE PHOTO, EN 2005, L'ANCIEN MARINE S'ÉTEIGNAIT. Jeremiah Purdie dans son appartement de Fayetteville, Caroline du Nord. Épinglées sur sa poitrine, la Bronze Star et trois Purple Heart gagnées au Vietnam. Il meurt d'une crise cardiaque quelques semaines plus tard, à l'âge de 74 ans.

Depuis qu'il s'est mis à raconter ses rêves, Jeremiah a de plus en plus de mal à parler. En le voyant sangloter, Angel, sa femme, vole à son aide. « J'avais très peur, dit-elle. Je redoutais qu'il ne me prenne pour un "Viêt" caché dans son lit. Il a essayé plusieurs spécialistes. Rien n'y a fait. C'est grâce au docteur Hill qu'il a pu enfin se libérer. Ce médecin a réussi à le persuader qu'il n'avait pas abandonné ses hommes. En un sens, la photo aussi l'a aidé. Grâce à elle, il est resté connecté à ceux qu'il a laissés au Vietnam. » La photo. Les yeux de Jeremiah y retournent comme par réflexe. Je lui demande alors qui était ce marine blessé gisant dans la boue et vers qui il tend les bras. « Il était arrivé le matin en renfort. Je ne connaissais pas son nom. Je n'allais pas le laisser dans cet état. Je voulais être sûr qu'il serait évacué avec moi. »

Ni Jeremiah ni personne n'a jamais su l'identité du marine dans la boue. La photo est peut-être la plus célèbre du Vietnam, mais elle reste un mystère.

Jeremiah interrompt son récit et se lève. Il enfile un trench-coat bleu marine. Un autre devoir l'attend, un devoir de vétéran. Depuis huit ans qu'il habite Fayetteville, en Caroline du Nord, une ville proche de Fort Bragg, la plus grande base militaire des États-Unis, Jeremiah accompagne les sergents recruteurs des marines pour parler aux jeunes Noirs sur les parkings des supermarchés. Côté recrutement, les marines ont du mal. L'Irak, comme autrefois le Vietnam, n'attire pas les foules. Les hommes l'écoutent pourtant leur parler d'honneur, de valeurs, d'un sens à leur vie. Dans sa tête, ce n'est pas pour la guerre qu'il recrute, ni pour envoyer des paumés se faire tuer ou mutiler en Irak, c'est pour les marines, l'élite, la fraternité multicolore qui, un jour, lui a ouvert les portes du monde. Il sait les séduire de ses larges éclats de rire. Alors qu'il bavarde avec un groupe de jeunes attablés devant un hamburger, Jeremiah esquisse une grimace. Il doit s'asseoir. Angel lui commande une soupe. Il l'avale lentement. Il ne dit plus rien, ne regarde plus personne. À cet instant, on le sent très seul, prisonnier de l'épaisse muraille de ses songes. Le soir, c'est un autre Jeremiah que nous retrouvons dans une église baptiste de Fayetteville. Heureux au milieu des siens, il s'abandonne aux cantiques. Après, on lui a demandé de dire la prière. Jeremiah serre les mains de ceux qui l'entourent. « Seigneur, dit-il, merci de m'avoir mis sur terre au milieu de gens qui m'aiment. »

VERNON WIKE

« Sur mon bras gauche, j'ai fait tatouer les noms de mes camarades morts au Vietnam »

Elle est posée sur ses genoux. Il l'a regardée des centaines, des milliers de fois peut-être. Assis dans son fauteuil, dans un coin de la pièce minuscule où il vit, à Prescott, dans l'Arizona, Vernon Wike s'attarde encore devant la photo, sa photo. Elle fait partie d'une série de clichés de la colline 881. En lui rendant visite, la photographe Catherine Leroy lui en a apporté de grands tirages. Hier soir, lorsqu'il a revu Catherine, il l'a serrée dans ses bras. Elle a été surprise de voir qu'il a beaucoup de mal à marcher. « Je souffre d'une dégénérescence des os, a-t-il expliqué. À 58 ans, j'ai le squelette d'un vieillard de 80 ans. » Vernon est apparu les bras couverts de tatouages guerriers. Lors de leur précédente rencontre, il y a dix ans, il n'en portait aucun. « J'en ai dix-neuf en tout, a-t-il dit en remontant ses manches. Là, sur mon bras gauche, au-dessous du caducée, il y a les noms de mes camarades morts au Vietnam. » Lorsqu'il enlève sa chemise pour les montrer, on dirait un fantôme décoré de guirlandes. Chez lui, c'est si petit qu'il y a juste assez de place pour un lit, un fauteuil, une table en contreplaqué et une énorme boîte de médicaments. L'air empeste le chewing-gum à la cannelle. En fait, ce n'est que du provisoire, une piaule à 325 dollars par mois qu'il a dénichée en urgence quand sa vraie maison a brûlé le 23 décembre 2004. Ce n'était pas un palace, sa maison. Elle était perdue au fond des bois et il aimait ça. La campagne autour était jolie. Ici, Vernon n'ouvre jamais la fenêtre. Il ne va que du lit au fauteuil. Il est si fatigué de bouger. Vernon n'a jamais aimé recevoir. Sur la porte de sa maison du fond des bois, il accrochait souvent un écriteau « Ne pas déranger ».

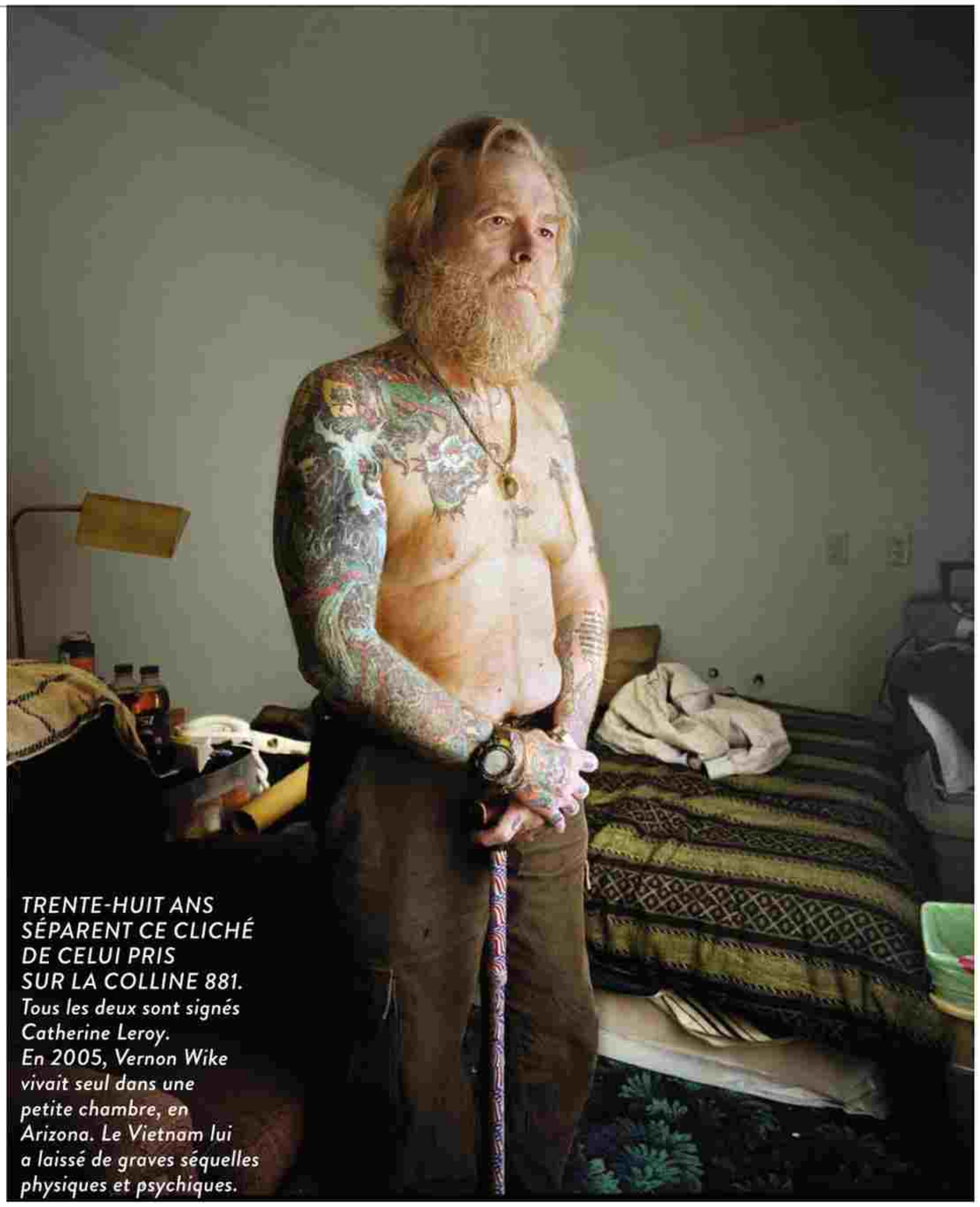
En décembre dernier, même l'écriteau a brûlé. Il vit désormais avec son seul animal rescapé des flammes, une chatte rousse qu'il appelle Joey et à qui il parle pendant des heures. Elle est l'unique présence féminine qu'il lui reste. Les autres sont parties. Quatre mariages évaporés depuis le Vietnam. Il a bien une sœur, une mère, des bouts de famille éparpillés, mais les visites sont rares. Il a aussi deux fils. L'aîné est en Irak, le cadet en prison. Ils ne se parlent plus. « Le SSPT n'est pas une maladie, c'est quelque chose qui ne part jamais », dit-il. Dès son retour, en février 1968, Vernon a eu des flash-back jusqu'à deux ou trois fois par nuit. « Au début, je me réveillais en hurlant.

L'INFIRMIER N'A JAMAIS PU OUBLIER L'AGONIE DE ROCK, SON AMI. 30 avril 1967. Lors de l'assaut de la colline 881, les marines perdent 150 hommes. Dans les bras de l'infirmier Vernon Wike, le regard perdu, son ami Rock agonise. Il tentera de le ranimer, en vain.

Je me faisais mes peintures de guerre, je mettais mon bandana, mon treillis et je tournais en rond dans la maison.» Chaque fois, le Vietnam tue le mariage : avec Diane, ça dure deux ans, ensuite il y a Peggy, puis une autre Diane, puis Vicky. Avec Vicky, les choses manquent de tourner au tragique. En 1986, le jour de la fête des Mères, Vernon va au supermarché acheter des gésiers de poulet. Mais il n'en trouve pas. Frustré, il pousse la porte d'un bar et avale une douzaine de bières avant de rentrer chez lui en voiture. «J'ai attrapé Vicky par le bras et je lui ai dit de prendre son fils, qu'elle avait eu d'un autre mariage, et de partir parce que je n'allais pas bien.» Une fois seul, Vernon sort ses armes du placard. «À l'époque, j'en avais trente-cinq, de tous les calibres. Je m'assois au milieu du salon. Je les dispose autour de moi. À travers la vitre, je vois Vicky dehors discuter avec un type. Elle a prétendu par la suite que je lui avais tiré dessus. Mais ce n'est pas vrai, parce que, à cette distance, si je lui avais tiré dessus, elle serait morte.» La police cerne la maison. Elle fait évacuer le voisinage. La nuit tombe. Le shérif prend contact avec Vernon par téléphone. «Vous avez deux snipers dehors, lui répond-il. C'est la pleine lune et je les ai repérés. Si vous ne les retirez pas, je les descends.» Les snipers battent en retraite. Vers 11 heures, Vernon décide de se rendre. Le siège a duré six heures. On le conduit, menotté, à l'hôpital.

La photo est toujours sur ses genoux. Ça y est, il en parle enfin. «J'entends un coup de feu, puis c'est le silence. Je lève la tête et je vois Rock qui grimpe la colline. Je suis comme dans un tunnel de silence. Je le vois s'écrouler. Je me précipite vers lui.» Tout le traumatisme de Vernon est concentré dans la séquence de la photo de Catherine Leroy, le 30 avril 1967 sur la colline 881. «Catherine est sur ma gauche, poursuit-il, avec son appareil planté entre deux branches d'arbre. Je me penche sur Rock et je l'entends mourir. C'est le seul bruit que j'entends, les battements de son cœur qui, peu à peu, disparaissent. La balle est entrée dans la poitrine. Je cherche le trou par lequel elle a dû ressortir. Je ne trouve pas. Je prends le M16 de Rock, je le recharge. Mon camarade Bob me crie : "Doc, n'y va pas, on a besoin de toi." Puis une autre voix : "Jay a été blessé, Jay a besoin de toi."» Le récit devient alors confus. Catherine Leroy assure qu'il s'est lancé à l'assaut de la colline en hurlant. «Tu es sûre ? Moi je ne m'en souviens pas, dit-il. – Absolument, répond-elle. Mais, à cet instant, mon ami, je n'avais aucune intention de t'accompagner dans ce voyage.» La mémoire prend des détours avec le temps. Vernon pense qu'il n'a pas gravi la colline, mais qu'il est retourné soigner Jay. Il parle d'une grenade dégoupillée qui explose. Il ressasse des dialogues où il soigne les hommes. Je l'interromps. Est-il en train de décrire son rêve ou la réalité ? «Les deux, dit-il. – Mais y a-t-il une différence ? – Non, aucune. J'ai fait ce rêve tellement de fois. Ce qui s'est passé ce jour-là, au Vietnam, est entré dans ma tête pour toujours. Je ne sais pas pourquoi. Je n'étais sans doute pas très équilibré au départ, avant de m'engager.» Vernon n'a pas été blessé au Vietnam. «C'est venu plus tard. En 2003, je me suis tiré une balle, dit-il en éclatant de rire. Non, ce n'est pas ce que vous pensez. J'ai, par accident, appuyé sur la gâchette du pistolet qui était dans ma poche en m'asseyant dans la voiture.» On rit. C'est pathétique. Il baisse les yeux et regarde de nouveau la photo. Dire que, depuis trente ans, c'est à cause d'elle qu'il ne dort pas. Elle a peut-être changé le cours de l'Histoire. La photo de guerre s'est retrouvée au service de la paix. Elle a nourri le camp de ceux qui disaient non à la guerre. Lui, Vernon Wike, elle a dévoré sa vie. Il est devenu une icône de la guerre, mais il ne s'en est jamais remis. Lui qui vit au soleil de l'Arizona, on dirait qu'il sort d'une cellule d'isolement. Sur la route qui mène jusqu'à lui, il y a les plus beaux paysages de la terre mais, au bout, on trouve un homme qui vit dans un terrier. Deux jours après notre passage, le 3 mars, Vernon Wike a fait une phlébite. Il a été évacué à l'hôpital de Phoenix, la capitale de l'État. Toute la partie gauche de son corps s'est retrouvée paralysée et il a perdu la vue. ■

Régis Le Sommier



TRENTE-HUIT ANS SÉPARENT CE CLICHÉ DE CELUI PRIS SUR LA COLLINE 881. Tous les deux sont signés Catherine Leroy. En 2005, Vernon Wike vivait seul dans une petite chambre, en Arizona. Le Vietnam lui a laissé de graves séquelles physiques et psychiques.

Paru dans Paris Match n° 2918 du 20 avril 2005

REQUIEM

L'ADIEU À JEAN ROY ET À DAVID SEYMOUR, ABATTUS À SUEZ

Novembre 1956, Port-Fouad, Égypte. En présence d'un prêtre et d'un rabbin, les troupes françaises commandées par le général André Beaufre rendent les derniers honneurs à Jean Roy et à David Seymour (cercueils recouverts des drapeaux français et américain). Ils sont tombés sous les balles égyptiennes alors qu'ils couvraient la crise de Suez, respectivement pour Paris Match et pour l'agence Magnum.

Henri Huet, Larry Burrows, Keizaburo Shimamoto et Kent Potter, photoreporters, perdront la vie lors de la guerre du Vietnam : crash en hélico. Sean Flynn y disparaîtra à jamais, à la frontière du Cambodge, peu après Gilles Caron, «l'œil» de Mai 68. Michel Laurent, premier Français honoré du prix Pulitzer, tombera trois jours avant la chute de Saïgon, à l'image de Robert Capa, le pionnier et maître, fauché, lui, à la fin de la guerre d'Indochine française, en accompagnant la Légion au Tonkin. Il avait fait son credo de témoigner au plus près, toujours au plus près.

LES RISQUES DU MÉTIER. DE NOMBREUX PHOTOJOURNALISTES ET REPORTERS ONT JOUÉ LEUR VIE POUR ÉCLAIRER LA NÔTRE. « LES RISQUES DU MÉTIER », C'EST LA BLESSURE, LA BALLE PERDUE, L'ENLÈVEMENT, LA CAPTIVITÉ. C'EST AUSSI LA MORT. EN AMONT DE NOTRE ÉVOCATION DES VICTIMES DU DEVOIR PROFESSIONNEL, NOUS AVONS RETROUVÉ LE TÉMOIGNAGE SAISISSANT DE JEAN ROY. EN 1953, COUVRANT LA GUERRE D'INDOCHINE POUR PARIS MATCH, IL RELATE LA BLESSURE REÇUE PAR SON COÉQUIPIER JACQUES DE POTIER, QUI VIENT DE TRANSMETTRE LES PHOTOS DE LA NUIT DE NOËL DES LÉGIONNAIRES PARACHUTISTES DU 2e BEP. JEAN ROY TOMBERA TROIS ANS PLUS TARD À SUEZ. SON RÉCIT VÉRITÉ, SANS APPRÊT, RESTE PRÉCIEUX

INDOCHINE : NOS PHOTOGRAPHES SOUS LA MITRAILLE

« Tire-toi, ils vont t'avoir aussi ! »

PAR **JEAN ROY**

27 décembre 1952. Le Haut Commandement déclenche une opération parachutiste autour de Na San. J'ai sauté avec les paras de l'avion 28, celui du colonel de La Bollardière. Le terrain était épouvantable, couvert d'herbes à éléphant et truffé de trous. Sur 800 « paras », 65 sont blessés en atterrissant, 37 gravement […]. Le second soir, nous arrivions en vue du poste brûlé de Co Noi. Nous passons la nuit, couchés dans l'herbe, cernés par les Viêts, dans un froid glacial. Jacques de Potier, photographe de Paris Match, me rejoignit en jeep depuis Na San. J'étais épuisé et souffrais d'une grosse foulure, car, comme tant d'autres, je m'étais tordu la cheville. Il me conseilla de rentrer me faire soigner à Na San. Nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain afin d'y expédier nos photos au journal.

En attendant, Jean Péraud, photographe de l'armée (coéquipier du cinéaste Pierre Schoendoerffer) et Jacques se lancèrent dans le sillage de la 6e compagnie du 2e REP, pour une opération de nettoyage et de renseignements. Vers midi et demi, alors qu'ils montaient vers un piton, les éclaireurs signalèrent des « trous de Viêts », c'est-à-dire de petites tranchées individuelles où ils peuvent disparaître, complètement cachés par un couvercle de branches, au milieu d'herbes à éléphant de 1 m à 1,50 m. Ces trous sont très souvent le signe précurseur d'une embuscade. Le lieutenant Paoli, commandant cette section de reconnaissance, donna l'ordre de continuer la progression en desserrant les colonnes et en marchant pas à pas. Le terrain était rêvé pour une embuscade.

Jacques de Potier et Jean Péraud étaient en tête, suivant trois légionnaires. Soudain, des coups de feu et des grenades partirent de tous les côtés. La patrouille était prise dans un cercle de feux croisés. Potier et Péraud s'aplatirent sur le sol. Le lieutenant Paoli était à quelques mètres d'eux. Après avoir signalé l'embuscade par radio, il commença à ouvrir le feu à la carabine sur certains Viêts repérés dans les arbres. Il en descendit deux et fut atteint par un troisième. Potier et Péraud, rampant dans les herbes, profitèrent d'un trou pour prendre des photos.

Soudain, devant eux, ils aperçurent trois légionnaires en sang. Deux d'entre eux semblaient encore en vie. Ils décident alors d'essayer de les traîner à l'abri. Profitant d'une accalmie, ils arrivent près du premier d'entre eux. Potier lui soulève la tête. Il se relève un peu. À 6 mètres de là, Péraud aperçoit un buisson dont les feuilles bougent et le reflet d'un canon. « Couche-toi ! » hurle-t-il, mais trop tard. La rafale est partie. Le légionnaire est tué. Potier prend deux balles dans la cuisse. Péraud le tire vers un petit monticule. Le sang sortait à gros bouillon de sa jambe disloquée. Avec son poignard, Péraud lui déchire le pantalon et, toujours sous les balles (l'une d'elles lui traverse la manche), fait un garrot sommaire avec sa ceinture et des lambeaux de pantalon […]. Traînant, poussant, roulant Potier, il commença sa descente du piton. Pendant ces opérations, Jacques avait toute sa conscience et encourageait Péraud, tout en s'excusant. Celui-ci lui dira : « Tire-toi, va, ils vont t'avoir aussi… »

Enfin, après plus d'une demi-heure de bataille contre la jungle et un corps inerte, Péraud fut rejoint par Schoendoerffer, leur camarade cinéaste des armées. À eux deux, ils réussirent à le descendre au pied du piton. Là, le docteur Escudier, lieutenant du 2e BEP, consolida le garrot. C'est alors que commença le long transfert par coolies jusqu'au PC du bataillon. Puis de là, en brancard, jusqu'au poste de Co Noi, dans le pays thai noir. Ensuite, un hélicoptère déposa Jacques de Potier à Na San où il fut évacué par Dakota sur Hanoï.

Grâce à Péraud, Potier était sauvé. ■

NDLA : Jacques de Potier, Croix de guerre avec palme (ainsi que Jean Péraud), passera toute sa carrière au service photo de Paris Match, responsable, entre autres, des expositions jusqu'à l'an 2000. Pierre Schoendoerffer gardera en mémoire le fantôme de son camarade Jean Péraud. En mai 1954, pour échapper à la captivité, celui-ci se lança à corps perdu dans la jungle… Il n'en reviendra jamais.

Paru dans Paris Match n° 200 du 10 janvier 1953

30 décembre 1952, sur le front de Na San, en Indochine. Jacques de Potier, gravement touché à la jambe, s'apprête à recevoir les premiers soins. C'est Jean Péraud, son ange gardien pendant l'embuscade, qui immortalise la scène.

Janvier 1953. Sur son lit d'hôpital, à Hanoï, Jacques de Potier reçoit la croix de guerre TOE (théâtres d'opérations extérieurs) des mains du général Salan, commandant en chef des forces françaises en Indochine.

Le héros décoré en compagnie de son ami et confrère de Paris Match, Jean Roy, qui s'était foulé la cheville en sautant sur Na San avec les paras.

JEAN ROY ET JEAN NOLI AU SECOURS D'UN ENFANT

Novembre 1956. Pendant la crise du canal de Suez, la population est prise entre deux feux, celui du corps expéditionnaire franco-britannique et celui de l'armée égyptienne. Ici, Jean Roy (à g.) et le reporter Jean Noli transportent un enfant blessé dans les rues de Port-Saïd, tous trois photographiés par Daniel Camus, vétéran de « l'Indo », pour Paris Match.

Photo **DANIEL CAMUS**

BUDAPEST : LA DERNIÈRE PHOTO DE JEAN-PIERRE PEDRAZZINI

Photographe des célébrités, « Pedra » n'était pas insensible à l'odeur de la poudre (il avait fait son service militaire chez les paras). En octobre 1956, le voilà donc envoyé spécial de Paris Match lors de l'insurrection de Budapest. L'appareil au poing, sur les toits, les barricades ou les palissades. Cette image d'un confrère autrichien, Franz Goess, prise au cœur de l'émeute, à Magyarovar, est la dernière où on le voit à l'œuvre. Le lendemain, il sera fauché sous la mitraille d'un char russe camouflé aux couleurs de la Hongrie libre, lors de l'attaque de la centrale communiste par les métallos de l'usine Ikarus. Rapatrié en France, il décédera quelques jours plus tard.

Photo **FRANZ GOESS**

JEAN-PIERRE PEDRAZZINI ET JEAN ROY

Le playboy et le baroudeur

Par **PATRICK MAHÉ**

Quand il pose ses valises au pied de l'American Legion, rue Pierre-Charron, à l'aube même des années 1950, où Paris Match, nouveau-né de la presse magazine d'après guerre, tient ses quartiers, Jean-Pierre Pedrazzini entre dans la galerie des reporters qui font de la dolce vita une arme de séduction. Ils s'appellent Walter Carone, Jack Garofalo, Willy Rizzo, Daniel Filipacchi. Des noms qui sonnent Riviera et Côte d'Azur. La petite bande à Leica et Rolleiflex roule alors en Ferrari, Aston Martin, Porsche et Triumph… « Je les veux jeunes, riches et beaux », ordonne Jean Prouvost, le patron, en supervisant le casting des photographes. Ils sont tous dans leurs 20 ans.

Dès le premier été, Paris Match titre à la une : « Golfe-Juan, ici l'amour fait escale. » Roger Vadim, l'assistant du cinéaste Marc Allégret, crevant de faim et d'amour, s'apprête à les rejoindre… Bientôt, une toute jeune Brigitte à corsage rayé, moue gourmande et sourire ingénu, partagera leurs parties de poker, rue Pierre-Charron, à perte de nuits blanches. Et Dieu… créa B.B.

De cette première vague de reporters dorés, Pedrazzini – qui rêvait d'abord de devenir coureur automobile – dégage une prestance héritée des dynasties foisonnantes de la bella Italia mâtinée d'élégances apprises à l'aune des meilleures écoles de Suisse, pays d'adoption de son père. Magistrats, médecins, politiciens enrichissent son aura familiale. L'odyssée d'un grand-père, parti faire fortune dans les mines d'or et d'argent du Mexique, brosse une sorte de légende autour de lui. « Pedra », playboy malgré lui, est fait pour ce qu'on n'appelait pas encore « le people », la galerie des célébrités, « Les gens » de Paris Match. À lui, Édith Piaf, dont « La vie en rose » tourne au noir délire quand son « Hymne à l'amour » avec le boxeur Marcel Cerdan, tué en avion en allant la rejoindre, est tragiquement abrégé. À lui, l'abdication du roi Farouk en Égypte, les séances de pose sur rendez-vous avec Sophia Loren, Marlene Dietrich et, forcément, Brigitte Bardot, tendre copine. Il est aussi du couronnement de la reine d'Angleterre, retransmis dans la pompe et le faste du premier direct télévisé, en 1953. La Reine porte la couronne ornée du rubis du Prince noir. Le duc d'Édimbourg est en uniforme chamarré d'amiral. Dans le sillage de Cecil Beaton, maître du portrait de cour, il contribue au reportage étincelant qui court sur trente-six pages en couleur.

En quatre ans d'existence, Match bondit à un 1,5 million d'exemplaires. Il frôlera les 2 millions, trois ans plus tard, avec le mariage de Grace Kelly et du prince Rainier. L'enfance de Pedra à Monte-Carlo et la carte de visite d'une mère monégasque ne sont pas étrangères à ce qu'il fut le témoin privilégié de la rencontre de l'actrice américaine, auréolée de l'Oscar à Hollywood, avec le prince de Monaco. Aussi, quand le 19 avril 1956, Paris Match, qui les a présentés l'un à l'autre, fait de leurs noces couronnées une affaire quasiment privée, Jean-Pierre Pedrazzini est au pied de l'autel. À peine l'« Ite missa est » fait-il carillonner la principauté de bonheur que Pedra embarque sur le « Deo Juvante II », le yacht princier qui emporte le jeune couple pour une croisière à travers la Méditerranée… À lui, les photos exclusives du voyage de noces. Un succès sur bristol à savourer entre copains, champagne à la main, à la terrasse de La Belle Ferronnière, rue Pierre-Charron. La bande à Prouvost y célèbre ses heureux scoops.

Il lui reste alors six mois à vivre.

« PEDRA » EST FAIT POUR CE QU'ON N'APPELAIT PAS ENCORE « LE PEOPLE », LA GALERIE DES CÉLÉBRITÉS

Match, magazine à la fois glamour et baroud. Telle est la recette du temps. Ici, les caves de Saint-Germain-des-Prés, la trompette de Boris Vian, les plages de Saint-Tropez, la dolce vita et les soirées festives « pour ceux qui aiment le jazz »… Là, l'Indochine aux rizières sanglantes et le glas de Diên Biên Phu où tombent des cohortes de légionnaires et de paras sur des pitons crénelés portant des noms de filles : Anne-Marie, Béatrice, Dominique, Éliane, Gabrielle, Isabelle…

À chacun sa prédestination. En « Indo », on ne croise ni Carone, ni Pedra, ni Garofalo… mais Daniel Camus, Joël Le Tac ou Michel Descamps et, bientôt, Pierre Schoendoerffer, cinéaste à l'âme de guerrier. Ici pas de Bardot dans le viseur, pas d'Aston Martin crissant sur les Champs-Elysées, mais des Jeep et command cars enlisés avec, pour seule figure de proue, à l'horizon du malheur, une infirmière en battle-dress qui apaise les blessés et ferme les yeux des mourants. Les soldats surnomment Geneviève de Galard « l'Ange de Diên Biên Phu ». Elle fera trois couvertures et sera médaillée à New York par le président Eisenhower.

Souriant au serment des noces princières de Monaco, il n'a pas de mal à prendre « notre sainte mère l'Église » au mot. En 1944, en effet, dans les fracas du Débarquement, en Normandie, Jean Roy a sauté en parachute sur Sainte-Mère-Église, la bien nommée, une des premières communes libérées de la Manche. C'est là que l'Américain John Steele est resté suspendu au clocher, à l'aube

Paru dans Paris Match Décennies n° 1 du 29 mars 2018

L'ultime cliché du baroudeur au grand cœur. Jean Roy, 35 ans, tombe sous les balles de l'armée égyptienne le 10 novembre 1956, alors que le cessez-le-feu avait été proclamé. Il laisse une femme et trois enfants.

Sur un lit de l'hôpital où il a été opéré, Jean-Pierre Pedrazzini réclame les tirages de ce qui sera son ultime reportage. Blessé le 30 octobre 1956 dans Budapest insurgé, il résistera huit jours, jusqu'au 7 novembre, avant de succomber. Il avait 29 ans.

du 6 juin. Roy, démobilisé un an plus tard, n'aura qu'une adresse à donner sur son formulaire militaire : « Hollywood, Californie. » Ce cynique à la belle gueule carrée gagna dans l'aventure du D. Day un surnom céleste, lui aussi : « l'Ange au béret rouge ».

Il rejoint Paris Match dès le numéro un, en mars 1949, avec, à son bras de jeune marié, la fille du consul général d'Espagne, Lucita, égérie à mambo, grandie dans l'ombre de la sensuelle Maria Montez, figure du Tout-Hollywood. Avec Pedrazzini, le mano a mano entre amateurs de scoops et de célébrités est lancé. Même sans se défier.

Pedra n'est pas en reste, soudain, quand on parle baroud. Aussi, quand les tanks russes font pleuvoir le fer et le feu sur les insurgés de Budapest, luttant à main nue contre l'opacité d'un rideau de fer incarcérant la moitié de l'Europe sous le joug soviétique, il se porte volontaire pour la Hongrie. À son bagage, déjà, un impressionnant reportage en compagnie de l'écrivain Dominique Lapierre, à travers les routes de Russie et d'Ukraine, de la frontière polonaise jusqu'aux montagnes du Caucase, en passant par la mer Noire et Yalta. Une odyssée de 15 000 kilomètres dans ces pays cadenassés. Tout s'est bouclé en trois mois et quatorze jours. Il en sort à peine que, déjà, Budapest l'appelle…

Aussi, en cette même semaine de la Toussaint 1956, quand les paras alliés sautent sur Suez pour libérer le canal nationalisé par Nasser, le raïs égyptien, Jean Roy veut en découdre, appareil au poing. Il rêve d'embarquer avec les troupes aéroportées du colonel Chateau-Jobert. Refus de sa rédaction. Rue Pierre-Charron, on n'oublie pas comment Daniel Camus, sautant sur Diên Biên Phu dix-huit mois plus tôt, a failli ne jamais revenir des camps du Viêt-minh ! Roy ne se retrouve pas moins au QG des correspondants de guerre à Port-Fouad, en béret rouge, « à l'ancienne » !

JEAN ROY GAGNA DANS L'AVENTURE DU D. DAY UN SURNOM CÉLESTE : « L'ANGE AU BÉRET ROUGE »

À Budapest, Jean-Pierre Pedrazzini, sanglé dans son trench-coat, slalome parmi les arbres au milieu de gosses désarmés et des métallos de la grande usine de poids lourds Ikarus, luttant à poings nus ou avec de pauvres fusils. Face à eux, camouflés par des drapeaux hongrois, les blindés russes crachent le feu. Partout les balles explosives fauchent, à l'aveugle, gamins et ouvriers. Soudain l'un d'entre eux dirige sa tourelle vers le grand théâtre que Pedra, alors juché sur le toit, venait de quitter pour descendre se mêler à l'action, « au plus près ». Une rafale le coupe en deux. Non loin de là, Tim Foote, de « Life », est blessé à son tour. On les évacue à l'hôpital surpeuplé où gît déjà Noel Barber, du « Daily Mail », une balle logée dans la tête, qui survivra.

À Match, le bouclage du journal est déjà bien engagé : Suez ou Budapest ? Budapest ou Suez ? Qui fera la une ? La priorité est aux « héros de Budapest ». Jutka et Gyuri, couple emblématique au nom de la révolte et du sacrifice, feront la première page. Car le sort du canal est scellé. La guerre éclair signe la victoire des troupes franco-britanniques. Dès lors, il y a un reporter de trop en Égypte. Qui doit rentrer ? « Pas moi ! » se disputent Roy et Camus, en mal de sensations fortes. On tire au sort et c'est Camus qui fait son paquetage…

Il n'est pas arrivé à Paris que Pedrazzini s'y éteint au matin du 7 novembre, à la clinique Maillot. Une chaîne de solidarité avait tenté de l'arracher à ce qui était déjà un « mouroir » à Budapest… C'est à l'escale d'Athènes, la mine en berne, que le commandant d'Air France annonce le drame à Camus.

Il est alors loin d'imaginer qu'au volant d'une Jeep couleur sable abandonnée par l'armée égyptienne, Jean Roy va forcer sa propre fureur de vivre. Il veut rejoindre El Kantara où l'on signale encore de vagues escarmouches dans les soubresauts du cessez-le-feu. Embarquant David Seymour, le fameux « Chim » de l'agence Magnum, compagnon de route de Robert Capa depuis les années 1930 et devenu son successeur depuis la mort de celui-ci en Indochine, il se rit des barrages des paras légionnaires français du 1er REP, puis défie les Royal Commandos avant de foncer au-delà des lignes égyptiennes qu'il entend contourner, pied au plancher. Mais un arbre abattu fait barrage sur le canal d'Ismaïalia. La Jeep s'enlise au creux d'un cratère provoqué par une explosion. Tout autour des bosquets d'où surgissent aussitôt des soldats égyptiens. Une rafale est tirée sans sommation : Seymour est tué de 23 balles, Roy blessé au bras.

« I'm a journalist ! » clame-t-il pour seule défense. Un lieutenant le met en joue, mais la douleur empêche Jean Roy de tenir les bras en l'air. Alors le lieutenant fait cracher sa mitraillette : en tout, 97 balles ! Dans la poche de Jean Roy, on retrouvera sa carte de presse et son carnet d'abonnement aux autobus parisiens. Daniel Camus produit sa dernière photo : cigarette aux lèvres, en tenue camouflée, rangers et béret rouge, il pose devant la Jeep, le regard énigmatique. Sur le pare-chocs, il a peint un drapeau tricolore et un numéro de téléphone : BAL 00 24. Celui de Paris Match. ■

SEAN FLYNN, DE HOLLYWOOD À L'ULTIME MAQUIS CAMBODGIEN

Il ne leur restera que quelques semaines à vivre. Dana Stone (à g.) et Sean Flynn étaient inséparables. À Phnom Penh, ils aimaient circuler à moto. Ils partiront ensemble dans la jungle pour une mission dont ils ne reviendront pas.

Photo **NIK WHEELER**

DIX-HUIT ANS APRÈS SA DISPARITION, PARIS MATCH DÉCOUVRE SON APPARTEMENT PARISIEN.
Des trophées de chasse, des souvenirs de Bali, des photos de Che Guevara, de Jimi Hendrix et d'Hô Chi Minh, des images du Vietnam et de la guerre des Six-Jours, une lettre de sa petite amie… La mère de Sean, l'actrice française Lili Damita, garda intact l'appartement de son fils disparu, dans l'espoir fou qu'il réapparaîtrait un jour. En 1988, elle en ouvrit les portes à Paris Match.

SEAN FLYNN
« Missing in action »

Par **PATRICK MAHÉ**

Combien de soldats ont inscrit leur nom au fronton de la nécropole virtuelle des combattants sans retour ? Un millier, selon l'association Viva (Voices in Vital America), portés disparus au Vietnam ou au Cambodge : « missing in action ».

Sean Flynn n'était pas un béret vert des Special Forces, même à la John Wayne, interprète et coréalisateur du film « Les bérets verts ». S'il aimait suivre les pas de l'armée américaine, ramenant son poids de souvenirs brûlants de sang et de sueur, de peur et de courage, il était d'abord un photoreporter habité par l'instinct d'aventure.

Il avait hérité du tempérament de feu de son père, le grand acteur Errol Flynn, qui fit vaciller bien des cœurs depuis « Gentleman Jim » jusqu'à l'enfer de Macao. De sa mère, la Française Lili Damita, qui creva l'écran et le cœur d'Errol dans les années 1930, il avait le panache. À 20 ans, devenu comédien à son tour, il avait pris la relève paternelle. Mais ce n'était encore que du cinéma…

Lui rêvait de véritable action, comme en Indochine où, parti de Phnom Penh, l'appareil photo en bandoulière, il allait au-devant des Viêt-cong dont la présence était officiellement niée au Cambodge depuis la chute du prince Sihanouk, en 1970. Tous les chasseurs de scoop étaient à l'affût.

« Qui tient le Mékong, tient l'Asie. » Bien avant la première guerre d'Indochine, l'adage a fait la fortune des stratèges militaires. Convaincus, les reporters ne se lassent pas de deviner le nombre de généraux d'état-major qui ont planché sur cette croyance chevillée au corps du Vietnamien Giap, le tombeur des paras français et de la Légion dans la cuvette de Diên Biên Phu, en 1954.

Seize ans plus tard, tandis que les Américains bataillent pour tenir Saigon, le Viêt-cong est donc, discrètement, et même

secrètement, aux portes du Cambodge, suite à la destitution de Sihanouk. Une incursion prévisible, mais non reconnue par Hanoï, qui fait de la capitale khmère un objectif.

L'hôtel Le Royal à Phnom Penh, vestige de l'Indochine française, est le QG des reporters de guerre. Gilles Caron, de Gamma, Jean Durieux et Daniel Camus, de Paris Match, y posent leur sac parmi le gratin de la presse internationale.

Lourde ambiance, ce soir du 4 avril 1970. La chasse au scoop a des relents de fatalité. Au bar de la piscine, on se racle la gorge au cognac sans âge, commentant avec gravité l'odyssée tragique de confrères disparus, quelque temps plus tôt, au terme d'une équipée balisée par les autorités. Le bus officiel et son chauffeur aux poches pourtant garnies de laissez-passer n'est jamais rentré au port. Missing in action !

Comme pour donner le change, Sean Flynn, bellâtre hollywoodien réputé pour les plus intrépides défis, multiplie les figures aériennes en se jetant du plongeoir devant ses pairs. Figurantes de la vie d'hôtel, de belles Asiatiques, aux ondulations d'Apsaras, admirent le géant blond aux muscles dorés. Les vrais cinéphiles, même amateurs de films de série B, ont déjà vu Sean Flynn rouler des épaules dans « Le fils du capitaine Blood » (« j'étais fauché », s'excusait-il pour expliquer d'avoir cédé à la tentation de ce semi-navet), dégainer son revolver dans « Les sept colts du tonnerre », chevaucher un pur-sang dans « Le signe de Zorro », jouer l'« Agent spécial à Venise », s'incliner devant « Le temple de l'éléphant blanc » ou s'embarquer avec « Cinq gars pour Singapour ».

Applaudissements amusés autour de la piscine, petite lampée réflexe d'alcool ambré – « la dernière pour la route ! » – entre confrères pour mieux oublier que, le lendemain, ils se lancent à l'assaut du scoop. Le carré de reporters se disloque en se lançant de virils « good luck ! ». Ils ne le savent pas encore, mais le lendemain, en effet, est un jour qui restera dans l'Histoire.

Finies pour Sean et Dana Stone, son copain de la télé (chaîne CBS), les équipées sauvages à la Marlon Brando sur de vieilles motos pétaradant dans les faubourgs de Phnom Penh. Terry Koo, cameraman pour la chaîne américaine ABC, avait immortalisé les deux « cavaliers du petit matin » posant sur leurs Honda rutilantes. Porter des Ray-Ban à larges montures sous le chapeau de brousse, faire mouliner son appareil photo – le mythique Leica autour du cou – nourrissait pour les copains quelques séquences de frime. Maintenant, seul le destin commande.

Les journalistes se dispersent. À chacun son tuyau, son informateur, son rendez-vous, sa piste sans fin… Durieux, Camus, Caron ont les leurs : « vers le nord », guide-t-on les reporters de Match, accompagnés d'un envoyé spécial de l'AFP et d'un radio reporter de l'ORTF. « Vers l'est », pour le photographe de Gamma.

La suite, racontée plus tard par Durieux*, c'est la capture du quatuor – Caron n'est déjà plus avec eux – par les rebelles khmers, dans un paysage de rizières et de palmiers à sucre, au milieu d'une gerbe de fusils-mitrailleurs. Ces Khmers rouges sont assujettis au Viêt-cong.

Un gradé vietnamien à casque vert, sanglé dans un treillis de bonne facture, surgit, commande, malmène et conduit l'interrogatoire sur un ton sec mais lancinant : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Pour quoi faire ? » Il en est ainsi des heures durant, la nuit, le jour, jusqu'à l'improbable mais providentielle libération.

On ne saura jamais, en revanche, dans quelle embuscade fatale Caron est tombé pour disparaître à jamais. Et moins encore celle dont Sean Flynn et Dana Stone ne reviendront pas, même si l'ami de toujours, Tim Page, alors blessé, rapatrié du Vietnam et donc absent de l'odyssée funeste, a pu reconstituer des années plus tard le calvaire de ses « frères » cheminant entre les campements de prisonniers, pieds nus, par 40 °C, sur le goudron fondant. Près de dix mois passent entre leur enlèvement, le 5 avril 1970, par une section du 40e bataillon de reconnaissance nord-vietnamien, et leur probable exécution, à coups de bêche, autour de la mi-juin.

Enfant gâté de Hollywood par son père, de Palm Springs, de la baie de San Francisco et des nuits parisiennes ou de Saint-Tropez par sa mère, Sean Flynn, en rupture avec la société occidentale, n'est pas qu'un fondu d'aventures. Il est plutôt une sorte de reporter mystique.

Dans la ronde des utopies de 1968, qui ont fait d'une jeunesse en mouvement une révolte universelle, il s'est imprégné de spiritualités orientales, dont la philosophie zen contredit sa fascination pour l'action.

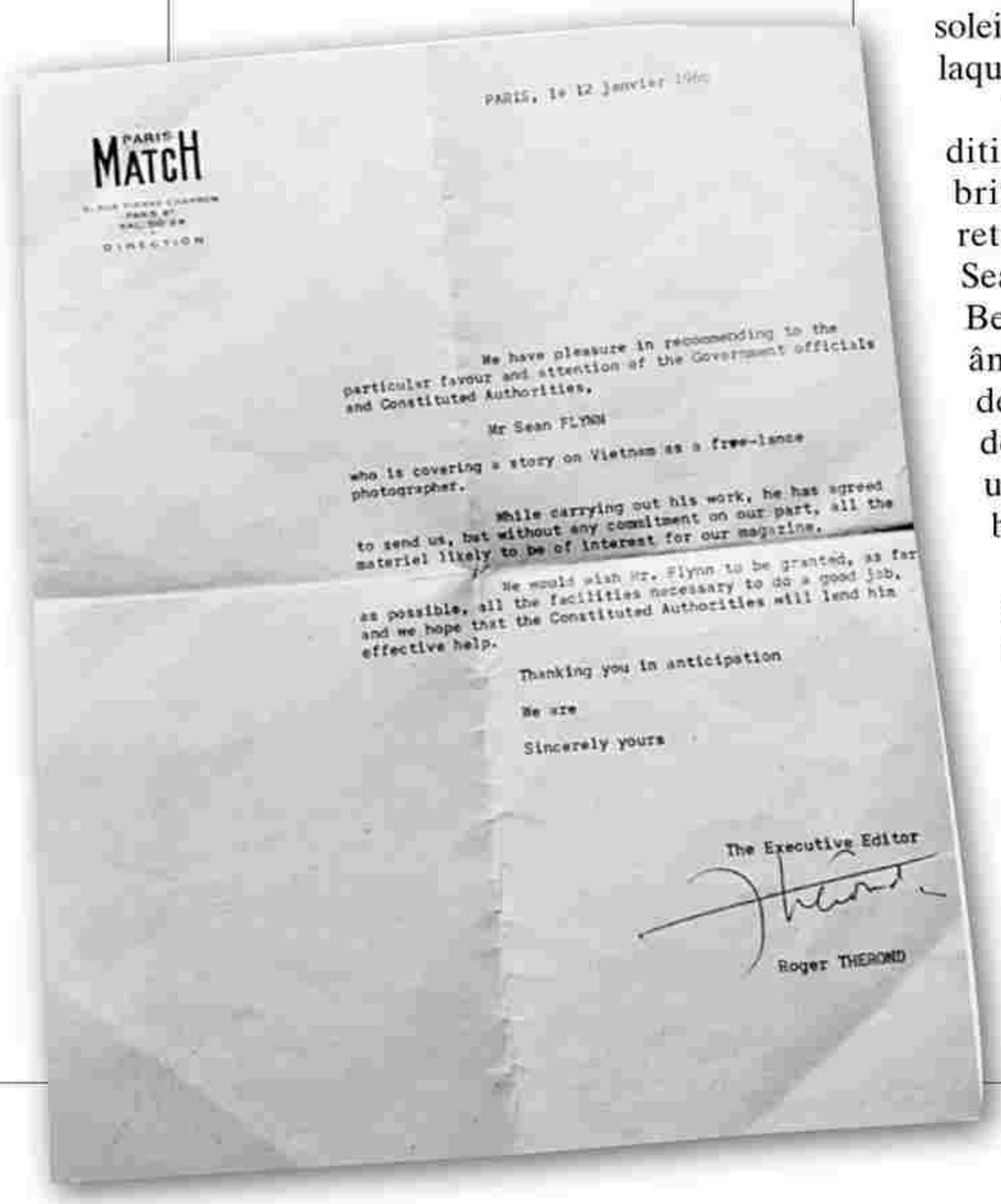
Entre chansons de Jim Morrison et solos de Jimi Hendrix à la guitare, il arrivait à l'ancien batteur amateur des boîtes de blues de La Nouvelle-Orléans de trouver l'extase dans un riff des meilleurs guitaristes, tout en s'amusant négligemment avec son talisman. Il portait au cou une balle de mitrailleuse de calibre 51 avec ces mots gravés : « La guerre a une vie / Dans le combat / Si le tireur suit sa vérité / Il y a meurtre sans péché ».

Quelle chimère chevauchait Sean Flynn ? Comment le fringant cavalier motorisé, enfourchant sa Honda et décrivant dans les éclats de rire d'amples arabesques au milieu des halos de poussière, a-t-il été se jeter dans la gueule du loup ?

Le site de son destin brisé s'appelle le Bec de Perroquet, aux abords du lieu-dit Chi Phu, à la frontière vietnamienne. Y patrouillaient, en tous sens, les chemises noires du Viêt-cong. Bien des journalistes faisaient demi-tour à portée de tir des barrages. À la vue d'une vieille Mercedes aux pneus crevés, flairant le danger imminent, Dana Stone aurait eu la tentation de s'en retourner, au risque de se fâcher avec Sean. Flynn n'était pas seulement une belle gueule, il était aussi une forte tête. Pariant sur de probables missions secrètes de l'aviation américaine à découvrir, il sentait le scoop à portée de Leica. Pas question d'abandonner ! La suite n'est plus qu'un chant funèbre…

On s'interroge : quel dialogue, ne serait-ce que pour sa survie, Sean Flynn, silhouette flamboyante et captif fragile, comme tous les otages, a-t-il pu nourrir avec ses geôliers ? Durieux a raconté l'interrogatoire mécanique subi devant des villageois rassemblés par grappes sous la menace de kalachnikovs tournoyant dans les airs comme des toupies, tandis que le grondement sourd des bombardiers B52 ajoutait à l'atmosphère morbide. Quelles pensées, dès lors, assaillirent le géant blond ciblé au bout du pistolet-mitrailleur ?

S'accroche-t-il aux souvenirs sacrés des temples d'Angkor, puisant dans la spiritualité bouddhiste des forces aussi vaines que désespérées ? Essaie-t-il de briser le mur de la dialectique glacée d'une impénétrable soldatesque passée à la moulinette du lavage de cerveau ? Quelles visions Sean a-t-il de cette Asie envoûtante, qui l'a conduit à témoigner du sort des minorités birmanes, du Laos et du Yunnan ? Pourquoi cette implacable cruauté ?


PARIS MATCH

PARIS, le 12 janvier 1966

DIRECTION

We have pleasure in recommending to the particular favour and attention of the Government officials and Constituted Authorities,

Mr Sean FLYNN

who is covering a story on Vietnam as a free-lance photographer.

While carrying out his work, he has agreed to send us, but without any commitment on our part, all the materiel likely to be of interest for our magazine.

We would wish Mr. Flynn to be granted, as far as possible, all the facilities necessary to do a good job, and we hope that the Constituted Authorities will lend him effective help.

Thanking you in anticipation

We are

Sincerely yours

The Executive Editor

Roger THEROND

Lettre d'accréditation de Paris Match, permettant à Sean Flynn de réaliser son premier reportage au Vietnam.

Errol Flynn, mort en 1959, échappa aux affres des questions sans réponse. Pas Lili Damita. Jamais elle n'abdiquera dans sa quête pour retrouver son fils, vaincue seulement au couchant de sa vie, en 1994, par la maladie. Elle alla jusqu'à garder intact son appartement parisien, transformé en sanctuaire, avec peaux de tigres et trophées de chasse. Elle n'en ouvrira les portes que pour Paris Match, dont le patron, Roger Thérond, avait signé le premier ordre de mission de Sean, le 12 janvier 1966.

De Sean Flynn, il nous reste ses films et surtout ses photos. Et, bien sûr, la belle et grave évocation de l'écrivain Jean Lartéguy dans son roman « Enquête sur un crucifié », qui célèbre le correspondant de guerre porté disparu.

On le retrouve encore sous les traits de Dennis Hopper, le chasseur d'images du film « Apocalypse Now », puis dans une chanson des Clash, dans la pure tradition du « rebel rock ».

Tim Page s'est retiré avec son chagrin dans un bush d'Australie. Il rêvait de poser son sac à Bali, dans une maison de plage qu'ils auraient construite avec des copains, sous le feulement des guitares de Jimi Hendrix et devant ces couchers de soleil qui ressemblent à des tableaux de laque rouge.

En 1990, conduisant une expédition de la chaîne de télévision britannique Granada, Tim a cru retrouver le lieu de l'exécution de Sean et Dana, derrière le village de Bei Met, au Cambodge. Pour leurs âmes errantes, celles des défunts dépourvus de sépulture et privés des derniers rites, il a fait planter un arbre sacré, remis par les bonzes bouddhistes de Phnom Penh.

Mais le mystère reste entier : Sean Flynn et Dana Stone sont toujours « missing in action ». ■

** Pour en savoir plus :*
« Les héros du photojournalisme », texte de Patrick Mahé, iconographie de Didier Rapaud (éd. du Chêne, 2014).
« Sean Flynn, l'instinct de l'aventure », de Philippe Lombard (éd. du Rocher, 2011).
« Enquête sur un crucifié », de Jean Lartéguy (éd. Flammarion, 1973).

LIBYE, 2011
REVOLVER SUR LA TEMPE, UN AFRICAIN EST SOUPÇONNÉ D'ÊTRE MERCENAIRE POUR KADHAFI

Jeudi 25 août 2011, à Abou Salim, aux abords immédiats de Tripoli, un homme est pris à partie par les rebelles du Conseil national de transition (CNT). Des centaines de mercenaires originaires d'Afrique noire ont été faits prisonniers.

Photo **RÉMI OCHLIK**

REPORTERS EN PREMIÈRE LIGNE

Dans son livre « La photo en première ligne », Benoit Gysembergh revient avec pudeur et gravité sur la mission d'informer, de témoigner, parfois au prix de sa vie. On l'a vu, Paris Match a perdu de grands anciens dans les rizières d'Indochine, mais aussi à Suez ou à Budapest. Certains ont saisi l'instant fatidique qui fait basculer deux mondes, en Afrique, en Amérique latine, en Asie, au Moyen-Orient – lors du printemps arabe –, dans les Balkans. Ainsi en fut-il de Daniel Camus photographiant la révolution castriste... lors de son voyage de noces à Cuba ! D'aucuns, parmi nos collègues, ont connu l'infortune de la blessure, voire de l'enlèvement.

CUBA, 1959
DUEL AU PISTOLET ENTRE UN RÉVOLUTIONNAIRE CASTRISTE ET UN POLICIER DE BATISTA

Les « barbudos » entrent dans La Havane le 1er janvier 1959. Le dictateur cubain Fulgencio Batista est en fuite. En voyage de noces sur l'île, nos journalistes Marie-Hélène Viviès et Daniel Camus assistent à la marche triomphale du « libertador » Fidel Castro. Dans la capitale en proie aux exactions, le photographe de Paris Match saisit ce duel au pistolet.

Photo **DANIEL CAMUS**

NICARAGUA ET SALVADOR, 1979 ET 1980
DANS LA FIÈVRE DES GUERRES CIVILES

Un gamin, coiffé de la barrette de son curé récupérée dans l'église voisine, monte la garde sur les barricades, à León. Premier reporter à entrer dans la deuxième ville du Nicaragua après sa libération, Benoit Gysembergh suit les guérilleros sandinistes dans leur progression jusqu'à la chute du dictateur Anastasio Somoza. Ce dernier meurt le 17 septembre 1980 à Asuncion, au Paraguay, dans l'explosion de sa voiture détruite au lance-roquettes par un commando.

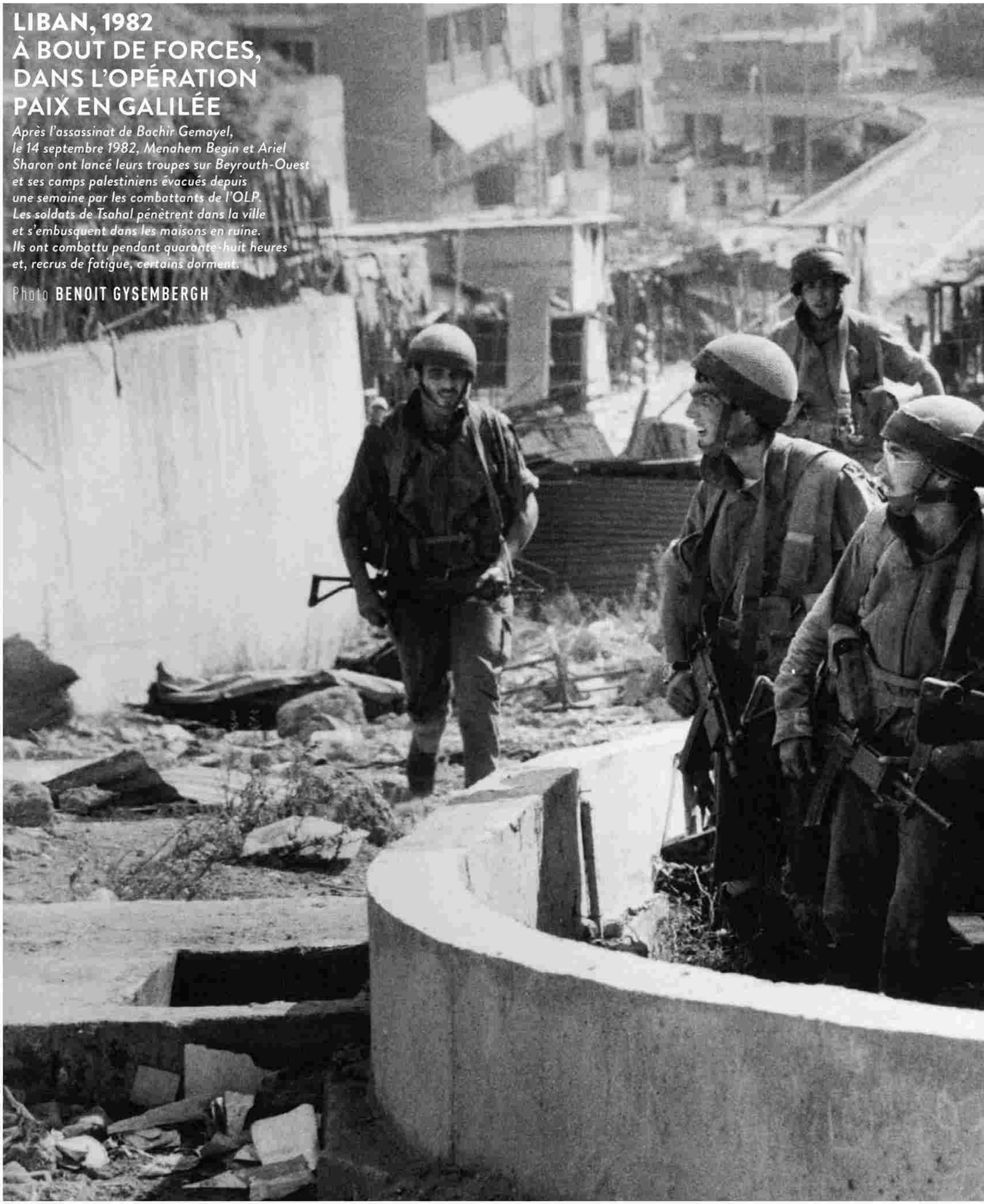
Photos **BENOIT GYSEMBERGH**

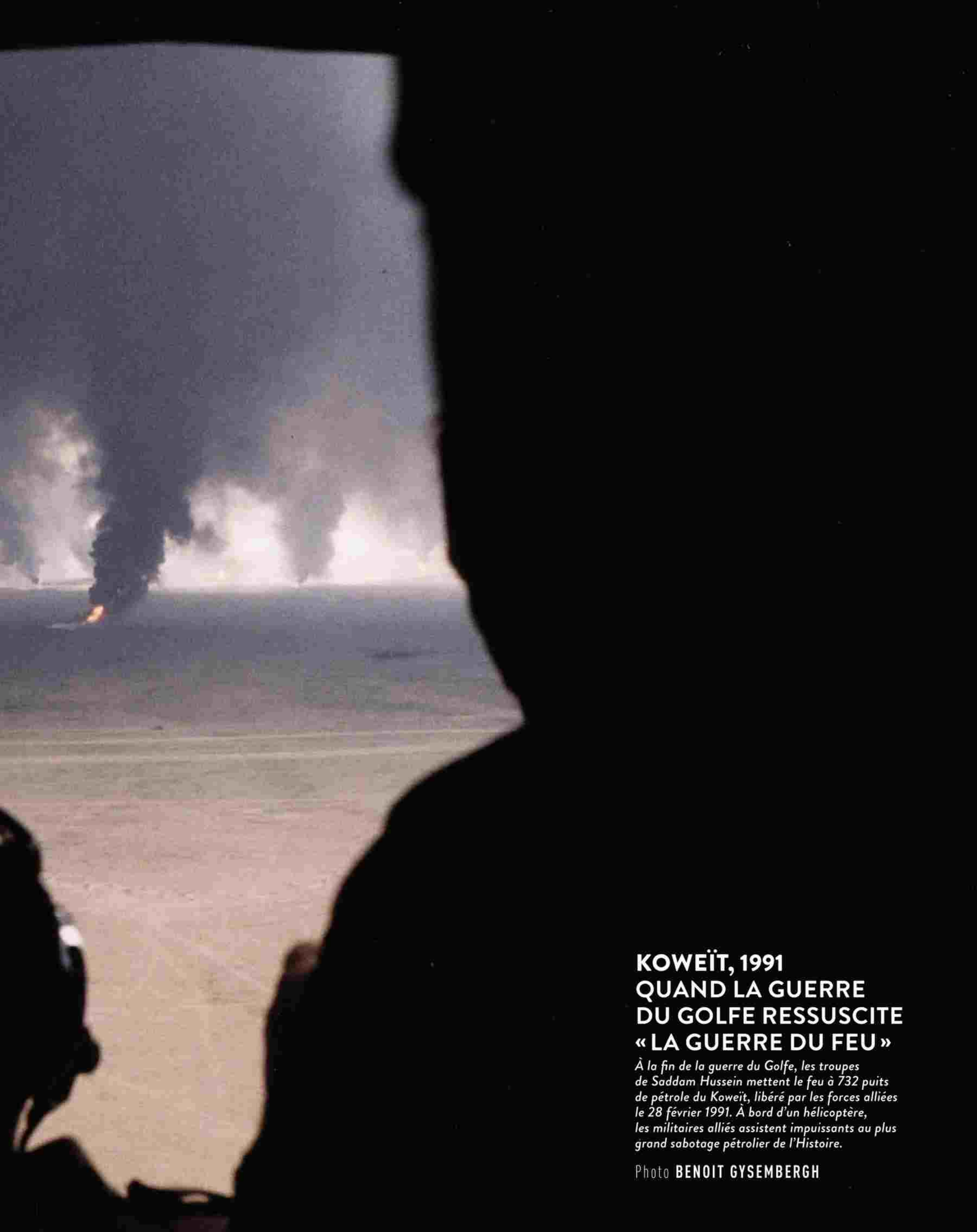
Cet homme, pistolet à la main, en train de courir sur le parvis de la cathédrale de San Salvador, capitale du Salvador, réplique aux tirs d'inconnus qui mitraillent la foule de 350 000 personnes venues assister aux obsèques de Mgr Oscar Romero. L'archevêque, grand défenseur des pauvres, dénonçait les exactions commises par l'armée et les escadrons de la mort. Il a été abattu six jours plus tôt, le 24 mars 1980, en pleine messe. Le prélat sera canonisé par le pape François le 14 octobre 2018.

LIBAN, 1982
À BOUT DE FORCES, DANS L'OPÉRATION PAIX EN GALILÉE

Après l'assassinat de Bachir Gemayel, le 14 septembre 1982, Menahem Begin et Ariel Sharon ont lancé leurs troupes sur Beyrouth-Ouest et ses camps palestiniens évacués depuis une semaine par les combattants de l'OLP. Les soldats de Tsahal pénètrent dans la ville et s'embusquent dans les maisons en ruine. Ils ont combattu pendant quarante-huit heures et, recrus de fatigue, certains dorment.

Photo **BENOIT GYSEMBERGH**





KOWEÏT, 1991
QUAND LA GUERRE DU GOLFE RESSUSCITE « LA GUERRE DU FEU »

À la fin de la guerre du Golfe, les troupes de Saddam Hussein mettent le feu à 732 puits de pétrole du Koweït, libéré par les forces alliées le 28 février 1991. À bord d'un hélicoptère, les militaires alliés assistent impuissants au plus grand sabotage pétrolier de l'Histoire.

Photo **BENOIT GYSEMBERGH**

ZAÏRE, 1996
LE RETOUR CAUCHEMARDESQUE DES HUTUS AU RWANDA

Suite aux attaques de rebelles tutsis congolais contre les camps de réfugiés autour de Goma, dans le Nord-Kivu, 600 000 Hutus rwandais sont contraints de repartir dans leur pays. Affaiblis par le choléra, ils emportent le peu de biens qu'il leur reste.

Photo **BENOIT GYSEMBERGH**

SYRIE, 2015

UN MISSILE INCENDIAIRE EMBRASE LES DÉCOMBRES

L'artillerie au cœur de la ville. Située dans l'est de la capitale, Jobar est une enclave rebelle depuis février 2013. Des civils y vivent toujours. Le 25 octobre 2015, l'armée, fidèle à Bachar El-Assad, lance un missile sol-air sur des immeubles déjà en ruine. Deux cents mètres seulement séparent les loyalistes des islamistes du Front Al-Nosra.

Photo ALVARO CANOVAS

LIBYE, 2013
EN ALERTE, FACE AUX DJIHADISTES DU SAHEL

Dans le sud-ouest de la Libye, les Touaregs sont les gardiens des sables les plus mouvants d'Afrique. Deux militaires de la katiba Tenere, la « brigade du Sahara », contrôlent les frontières devant l'arche de Forzhaga, dans le massif de l'Akakus, pour parer à d'éventuelles infiltrations d'islamistes venus du Mali.

Photo **ALVARO CANOVAS**

OPÉRATION BARKHANE, LA LÉGION PASSE À L'ATTAQUE

Les terroristes ont repéré les légionnaires. Dans leur langage, cela donne : « Les chiens blancs sont arrivés »

De notre envoyé spécial au Sahel **RÉGIS LE SOMMIER**

Depuis deux heures, j'observe, devant moi, la nuque rasée du lieutenant Arthur. Elle devient rouge écarlate à mesure que le soleil monte. Je suis installé à l'arrière du VBL (véhicule blindé léger) de ce polytechnicien de 25 ans, dont six mois à peine à la Légion. Il dirige le PRI, le peloton de recherche et d'investigation. Un peu plus tôt, il m'a confié avoir hésité entre un travail d'ingénieur et la Légion… « Je me voyais mal rester dans un bureau. » Il est midi environ et, après avoir traversé la terre craquelée d'un oued, nous longeons une crête sableuse. Hormis quelques ânes et des dromadaires, nous n'avons pas rencontré âme qui vive dans cette lande herbue qui, par endroits, ressemble à des champs de blé mûr balayés par un vent léger. Alvaro Canovas, notre photographe, nous alerte : embarqué dans le VBL qui précède le nôtre, il est le premier à les avoir vus. Deux hommes, à moto. La moto approche, puis coupe la route aux militaires. Le passager arrière leur adresse un signe amical de la main. S'il espère ainsi échapper à leur vigilance… pas de chance : « Allez me les contrôler », ordonne le lieutenant.

Le VBL de tête ouvre alors en chasse. Les deux hommes, aussitôt, accélèrent. Mais, en traversant une langue de sable, leur moto dérape et s'enlise. Dans la panique, ils l'abandonnent pour fuir à pied. Tir de sommation d'un sous-officier. Ils saisissent alors les fusils AK-47 qu'ils avaient dissimulés sous leurs habits. Et ouvrent le feu sur nos véhicules. Le lieutenant Arthur décide de leur couper la retraite. Je suis projeté en arrière par l'accélération brutale. Avant d'être légionnaire, notre chauffeur, un Brésilien, était pilote de course. Dans sa folle chevauchée, le VBL plane au-dessus des dunes pour s'écraser par moments sur des monticules en terre plus dure. Le lieutenant Arthur a saisi sa mitrailleuse 7,62 « Mag » et met en joue les fuyards, qui se retournent pour faire feu. « Incident de tir ! » La 7,62 s'est enrayée. Arthur s'empare de son Famas. Les balles crépitent dans tous les sens. Nous sommes à 50 mètres des deux hommes. Je peux distinguer leurs vestes de treillis et leurs chaussures de combat, la parfaite tenue du djihadiste. L'un d'eux jette sa kalachnikov, mais continue sa course. Il lui suffirait de mettre les mains en l'air pour rester en vie… Le second, en revanche, rafale toujours vers notre blindé. Arthur ajuste son tir. L'un après l'autre, les deux hommes s'écroulent. Puis le lieutenant rend compte : « Noir 10, je viens de descendre deux personnels dont l'un a jeté son arme après avoir fait feu sur nous. » Nous progressons derrière le lieutenant en direction des corps. À celui qui bouge, Arthur hurle : « Mets ta main en l'air ! » Mais au lieu d'obtempérer, peut-être parce que sa blessure l'en empêche, l'homme glisse son bras sous ses habits. « Il a une grenade ! » hurle alors un légionnaire posté sur une dune. Une flaque de sang se répand autour du premier djihadiste. Le second est mort presque sur le coup. « Les cadavres sont peut-être piégés. Il ne faut pas s'en approcher ! » lance un homme. Il faut attendre l'équipe du génie. C'est à elle que revient de vérifier la présence de grenades ou de ceintures explosives. « Négatif. »

C'étaient deux gamins de l'ethnie peule, nourris à la misère et au ressentiment. Comme des milliers d'autres ici, ils ont ingurgité le poison islamiste et troqué leurs cannes de bergers pour un AK-47. À cet instant, leur innocence fauchée ferait presque oublier les récents massacres commis par leurs frères sur les garnisons maliennes ou, à Inates, sur des soldats nigériens. Mais place au médecin : la capitaine Chloé, officier de Légion. Elle pose l'oreille sur la poitrine du plus jeune. Le matin même, elle me racontait qu'elle est souvent le seul médecin référent pour des légionnaires qui ont parfois quitté leur pays d'origine. Chloé se souvenait d'un ancien gardien de prison moldave qui s'est confié à elle. Il a traversé l'Europe à pied, empruntant les mêmes itinéraires que les migrants, pour rejoindre Aubagne et s'engager. Sa solde, il l'envoie chaque mois au pays pour que ses sœurs puissent étudier. Cette fois, on demande à Chloé de sauver des djihadistes. Peu importe, pour elle, ce sont des hommes avant tout. De toute façon, il est trop tard. Les Forces armées maliennes qui nous accompagnent vont placer leurs corps sur des civières. Après l'autopsie, ils seront enveloppés dans des linceuls, puis inhumés sur le flanc d'une dune. Paumes tournées vers Allah le Miséricordieux. Les soldats maliens prieront pour qu'Il accueille dans l'au-delà leurs frères ennemis.

14 heures. Le convoi a repris sa route. Les deux hommes abattus étaient sans doute des éclaireurs venus s'informer du déploiement des légionnaires. L'absence de téléphone portable sur eux

Paru dans Paris Match n° 3699 du 26 mars 2020

Mali, 4 mars 2020. Lors d'une opération conduite par le lieutenant Arthur, les légionnaires engagent le combat contre deux jeunes djihadistes. Ces derniers fuient à pied après avoir abandonné leur moto.

s'explique par le recours à ces « messagers » chez les groupes djihadistes qui cherchent désormais à échapper à la détection. Au briefing de 17 heures, le colonel Meunier avance une autre hypothèse. Une source affirme qu'un chef local, lié à l'État islamique dans le Grand Sahara (EIGS), est venu rendre visite à sa femme dans le secteur. C'est pourquoi le colonel décide de monter un raid nocturne. Cheveu gris en brosse, cet élégant officier de cavalerie ressemble un peu à l'acteur Daniel Craig. Il n'élève jamais la voix pour donner ses ordres. On lui annonce que les groupes armés terroristes (Gat) ont repéré les légionnaires : « Mon colonel, ils ont dit : "Les chiens blancs sont arrivés." » « Très bien, fait le chef de corps avec un sourire. Ils savent qu'on est venus chasser. » D'ailleurs, lui appelle affectueusement ses éclaireurs « mes chiens de chasse ». Détail qui a son importance : dans le civil, le colonel est grand chasseur.

Lever à minuit, après avoir dormi quatre heures. J'embarque à bord d'un des VBL chargés d'assurer, tous feux éteints, l'encerclement du village. Au bout d'une heure de manœuvres, c'est l'attente au sommet d'une colline. Elle va durer jusqu'au matin. Impossible de fermer l'œil plus d'une minute. L'habitacle dans lequel je me recroqueville est fait de plaques de fer affûtées et de boulons saillants qui, en position allongée, vous labourent le dos. Il est illusoire d'espérer y étendre ses jambes. Ce maudit véhicule est le plus pur exemple de la « rusticité » chère aux légionnaires. Je repense aux deux djihadistes, à leur sang séché en plein midi. Je veux chasser ces images de mon esprit. Les étoiles brillent devant moi, bien plus encore vers 4 heures quand la lune se dérobe : « l'hôtel mille étoiles », disent les Maliens. Je m'imagine alors que chacune d'elles symbolise quelque chose de bien dans ma vie. Ainsi, la plus lumineuse porte le souvenir amer de mon plus bel amour... J'aperçois l'étoile du Berger, première à apparaître au crépuscule, dernière à disparaître à l'aube. Je me demandais tout à l'heure pourquoi, dans leurs lectures, les officiers de Légion étaient tellement friands des mystiques, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila. Avec l'un d'eux, on avait même parlé de Simone Weil. L'explication tient autant à une éducation catholique – même si toutes les religions existent au sein de la Légion – qu'à ce cadre magistral, propice au cheminement des âmes vers Dieu. Quelques minutes avant le lever du soleil, le crachotement de la radio me tire de mes pensées. L'infiltration dans le village a débuté. Hélas, l'individu n'est pas chez lui. On montre sa photo aux habitants avec qui on partage le lait de chamelle frais. Beaucoup détournent le regard. « Mujao ! » murmure un vieil homme. Le nom d'un des plus anciens groupes djihadistes du Sahel le fait trembler. Le patriarche place sa main en travers de son cou, comme pour montrer ce qu'il adviendrait s'il en disait davantage.

À In Foukaretene, à In Araban, les villages sont désertés ou occupés momentanément par des nomades venus abreuver leurs troupeaux, bœufs à longues cornes, ânes et dromadaires. Les habitants ont fui, certains pour se réfugier au Niger. Même les mosquées sont fermées. La stratégie de harcèlement des groupes armés a porté ses fruits. Il ne s'agit plus, pour eux, d'établir des califats, mais de créer des zones où l'activité est réduite à néant et d'où seront lancées les razzias à moto – la monture de prédilection – vers d'autres zones prospères. Ils savent qu'ils ont l'avantage dans la durée : les hommes de Barkhane ne resteront pas longtemps ici. La Légion en est consciente, bien entendu. Alors, son objectif est de les pousser à la faute, de les obliger à se découvrir « pour les offrir aux drones et aux Mirage 2000 », comme dit le colonel.

Le travail de fourmi se poursuit sous une intense chaleur. Les cavaliers du 1er REC ratissent le Liptako. Parfois, la découverte d'une planque tient à un détail, un pantalon de treillis abandonné, une paire de rangers jetée dans un arbre, la mise au jour d'un simple bidon en plastique de même facture que ceux où boivent les animaux mais qui, lorsqu'on le soulève, révèle une dizaine de talkies-walkies flambant neufs. Ailleurs, ce sera une moto neuve, un panneau solaire, des lampes torches, toute la panoplie… « Voulez-vous un thé ? » me demande le lieutenant après la fouille d'un village. « Volontiers. » Il sort de son sac militaire une boîte de chez Mariage Frères. En sifflotant du Freddie Mercury, il découpe une bouteille en plastique pour y plonger un infuseur. Pas le temps de faire du feu, ni de laisser infuser suffisamment. Nous le boirons froid. Il faut repartir. La radio crépite. Une nouvelle cache a été découverte. Avec des munitions, cette fois. The show must go on… ■

L'appareil photo taché de sang de Molhem Barakat, 18 ans, photojournaliste syrien tué le 20 décembre 2013 à Alep, en Syrie.

LE LOURD TRIBUT DU TÉMOIGNAGE

DES JOURNALISTES FAUCHÉS AU COURS DE LEUR MISSION, ROBERT CAPA, MORT EN INDOCHINE EN MAI 1954, RESTE LA FIGURE EMBLÉMATIQUE. ON LUI ASSOCIE GERDA TARO, ÉCRASÉE PAR UN CHAR PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE, MAIS AUSSI LARRY BURROWS, KENT POTTER, HENRI HUET, KEIZABURO SHIMAMOTO – TOUS QUATRE TUÉS AU LAOS –, GILLES CARON, L'EMBLÉMATIQUE « ŒIL » DE MAI 68, DISPARU DANS LE SILLAGE DE SEAN FLYNN AU CAMBODGE, ET ENCORE MICHEL LAURENT, LE DERNIER DES 71 JOURNALISTES FAUCHÉS AU VIETNAM, À DEUX JOURS DE LA FIN DE LA GUERRE. SANS OUBLIER RÉMI OCHLIK, ABATTU EN SYRIE AVEC L'AMÉRICAINE MARIE COLVIN (ET LA FRANÇAISE ÉDITH BOUVIER, GRIÈVEMENT BLESSÉE AUX JAMBES), CHRIS HONDROS ET TIM HETHERINGTON, TUÉS LORS DU PRINTEMPS ARABE EN LIBYE. ET TANT D'AUTRES… QUANT AU TRIBUT PAYÉ PAR LES REPORTERS DE PARIS MATCH, EN VOICI UN SAISISSANT TABLEAU.

JEAN-CLAUDE SAUER, INDE, 1965

Entré à Match en 1956, année de la mort de Jean-Pierre Pedrazzini et de Jean Roy, il a photographié la guerre d'Algérie, les émeutes gréco-turques à Chypre, la révolte des Kurdes, les bidonvilles en feu à Rio, le Yémen, le Vietnam à l'époque de la guerre américaine. En escale à Bombay, en septembre 1965, il est pris à partie par la foule indienne qui, sous l'imprécation de quelques extrémistes, voit en lui « un espion pakistanais ». De ce début de lynchage, Jean-Claude Sauer se tirera avec quelques fractures.

PIERRE HUREL, CHINE, 1989

Couvrant la terrible répression de la place Tian'anmen, où l'on relèvera 1 500 victimes ciblées par les durs du régime communiste, les équipages de chars et autres blindés, notre envoyé spécial est touché au dos et à la hanche sous le tir d'un fusil d'assaut.

PATRICK FORESTIER ET BERNARD WIS, SOMALIE, 1992

Les Américains viennent de débarquer sur les plages de Mogadiscio et délivrent un show militaire grandiose en mondovision baptisé « Restore Hope » (restaurer l'espoir). Le 4x4 surmonté d'une mitrailleuse dans lequel ils ont embarqué avec des gardes du corps dérape sur une plaque de sable et fait plusieurs tonneaux. Expulsé du véhicule, le photographe Bernard Wis est blessé au visage et souffre de la colonne vertébrale. On l'évacue jusqu'à Mogadiscio. De là, un hélicoptère le transporte à bord d'un porte-avions américain où les médecins ne décèlent pas qu'il est en train de perdre un œil. Quand il arrive au Val-de-Grâce, c'est trop tard…

JACQUES-MARIE BOURGET, ISRAËL, 2000

À la sortie de Ramallah, quatre blocs de béton peints en jaune et gris marquent la « frontière » entre le territoire autonome palestinien et la Cisjordanie sous administration israélienne, théâtre d'affrontements sporadiques. Samedi 21 octobre, Jacques-Marie Bourget et le photographe Thierry Esch s'abritent le long du mur d'enceinte d'une villa, dans l'alignement de la ligne de défense israélienne. Soudain, Bourget s'effondre : une balle en plein poumon. Il est transporté à l'hôpital de Ramallah, où des médecins palestiniens le transfusent : quatre litres de sang ! On suture sa veine sous-clavière. Le président Chirac doit intervenir pour le faire transporter en France, à l'hôpital Beaujon. Qui est l'auteur du coup de feu ? Et pourquoi ? L'enquête démontre que la balle a été tirée dans la direction des journalistes, dont faisait partie Patrick Baz de l'Agence France presse. Après des mois de soins et d'opérations, Bourget reste handicapé à 42 %.

MICHEL PEYRARD, AFGHANISTAN, 2001

Il entre à Match en 1982 et couvre les conflits en Colombie, au Zaïre, en Angola ou encore l'atroce guerre tribale au Rwanda. Avec un confrère pakistanais, le voilà en Afghanistan alors que le pays est tenu par les redoutables talibans. Peyrard a masqué son visage sous une opaque burka. Mais son confrère est reconnu par la police secrète des talibans. Arrêté, Peyrard est menacé de mort, notamment pour « avoir insulté l'image de la femme islamique ». Reporters sans frontières et la presse internationale (dont la BBC) se mobilisent. Pour Paris Match, Olivier Royant, alors directeur adjoint,

négocie à Islamabad, capitale du Pakistan voisin. L'ambassade française paye : vingt-six jours après son arrestation, tandis que les bombardements redoublent sur Kaboul, Peyrard est relâché. Sain et sauf.

ALVARO CANOVAS, LIBYE, 2011

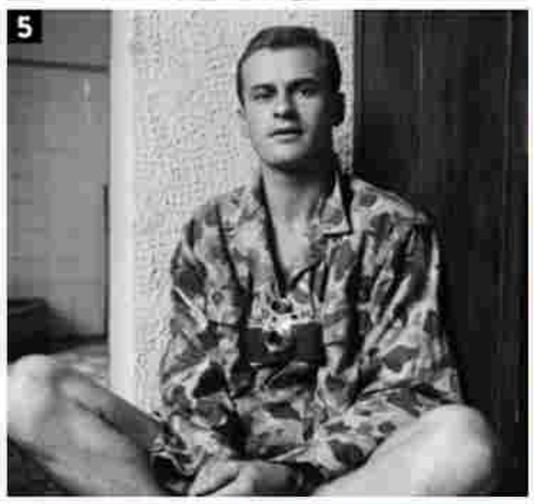
Photographe tout-terrain, « sociétal » et même « people », Alvaro Canovas a vécu directement la mort du photographe américain Chris Hondros et du Britannique Tim Hetherington. Le printemps arabe les avait réunis en Libye, sous la mitraille des snipers de Kadhafi. Ils étaient côte à côte à bord du pick-up tragique qui sera pris pour cible dans Tripoli Street, à Misrata. Une balle de kalachnikov lui traversera la cuisse au moment de l'entrée des rebelles dans le QG de Kadhafi. Après cette expérience cruelle, Canovas a dressé un mur entre sa vie privée et sa vie professionnelle, avec toujours, sous une élégante distinction, un petit sourire maîtrisé qui cache le poids des destins brisés.

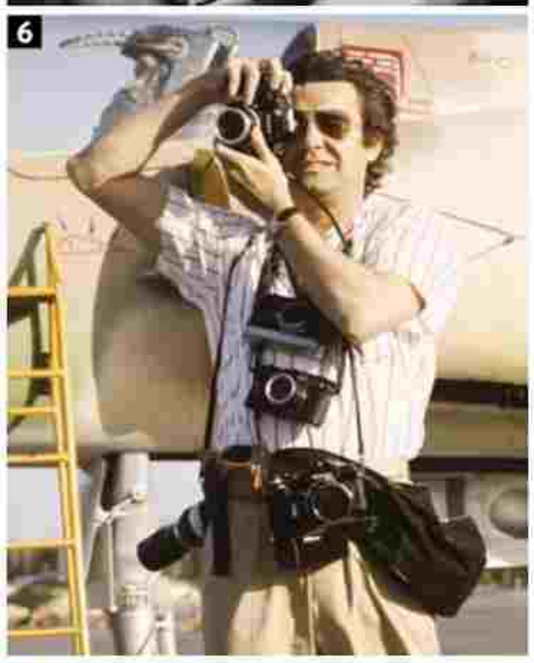
1

2

3

4

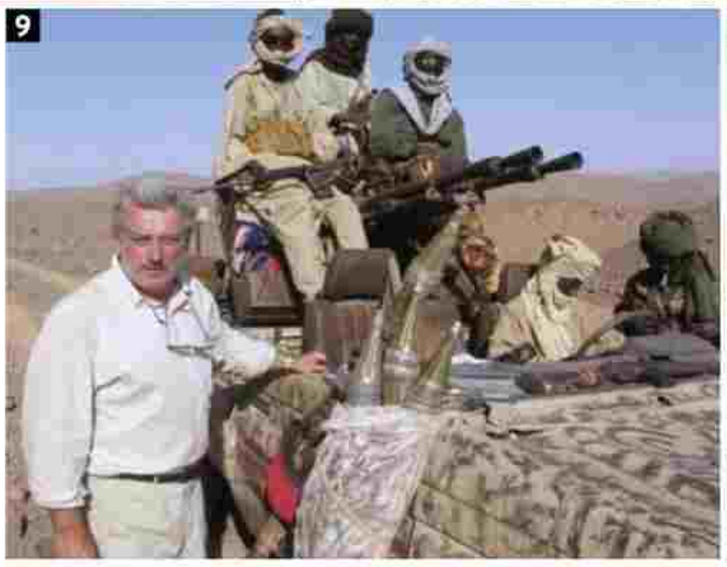

5


6

7

8

1. *Benoit Gysembergh au Tchad, en 1990.* **2.** *À Ramallah, en 2000, Jacques-Marie Bourget, grièvement blessé, est évacué par des secouristes.* **3.** *Michel Peyrard à Kaboul, avec Abdul Salam Zaeef, porte-parole des talibans, en 2006.* **4.** *François Pagès dans les rizières indochinoises, en 1954.* **5.** *René Vital en Indochine, en 1954.* **6.** *Claude Azoulay en 1970, en Israël.* **7.** *Bernard Wis à la frontière entre l'Arabie saoudite et l'Irak, en 1991.* **8.** *Caroline Mangez en Irak, en 2003.* **9.** *Patrick Forestier au Tchad, en 2004.* **10.** *À Bagdad, Régis Le Sommier avec le général Petraeus, en 2007.* **11.** *Alfred de Montesquiou à Tripoli, en Libye, en 2011.* **12.** *Alvaro Canovas, blessé, soutenu par Alfred de Montesquiou (casqué), près du quartier général de Kadhafi, en Libye, en 2011.*


9

10

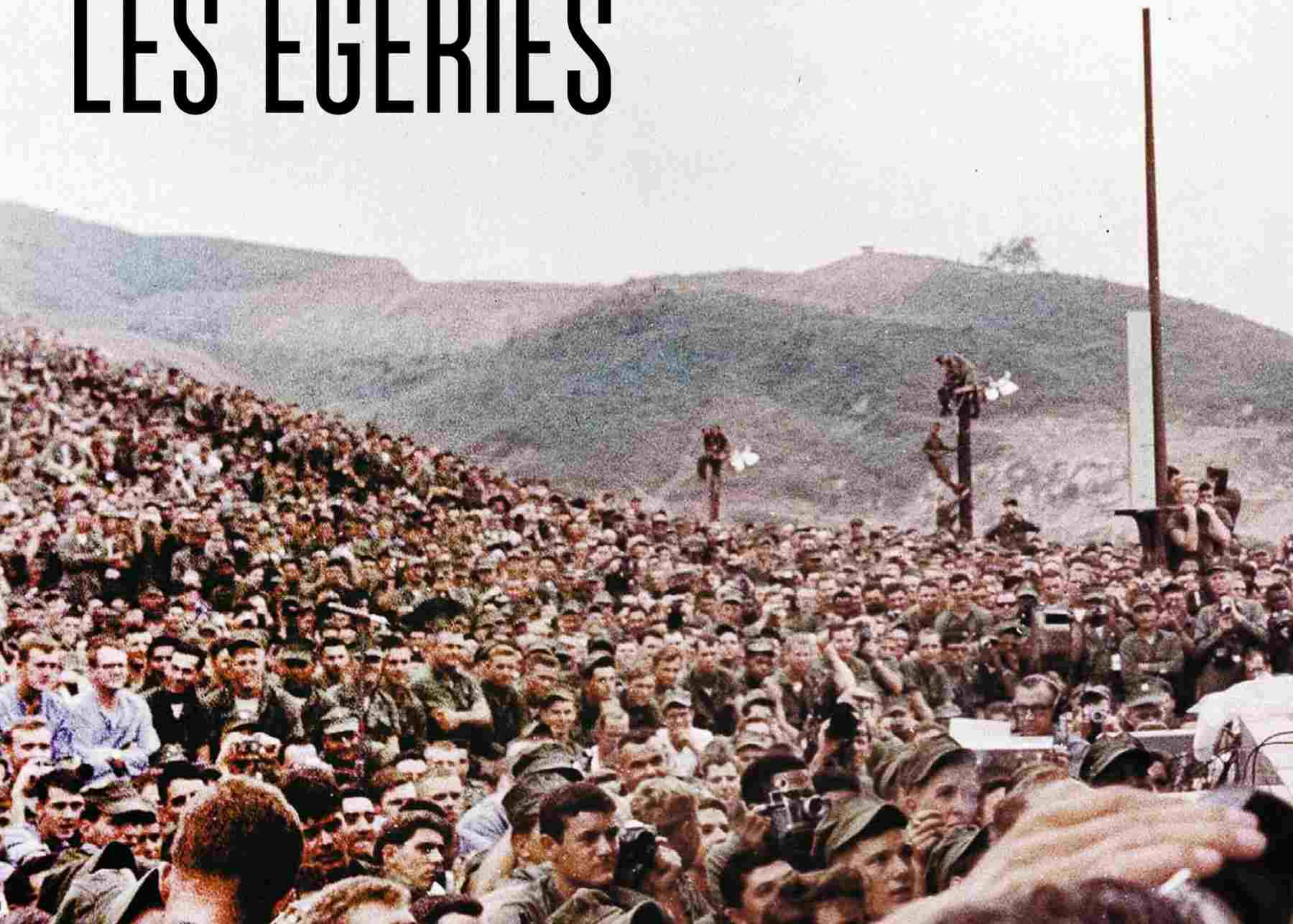
11

12

Pour en savoir plus : « Les héros du photojournalisme », de Patrick Mahé et Didier Rapaud (éd. du Chêne, 2014).

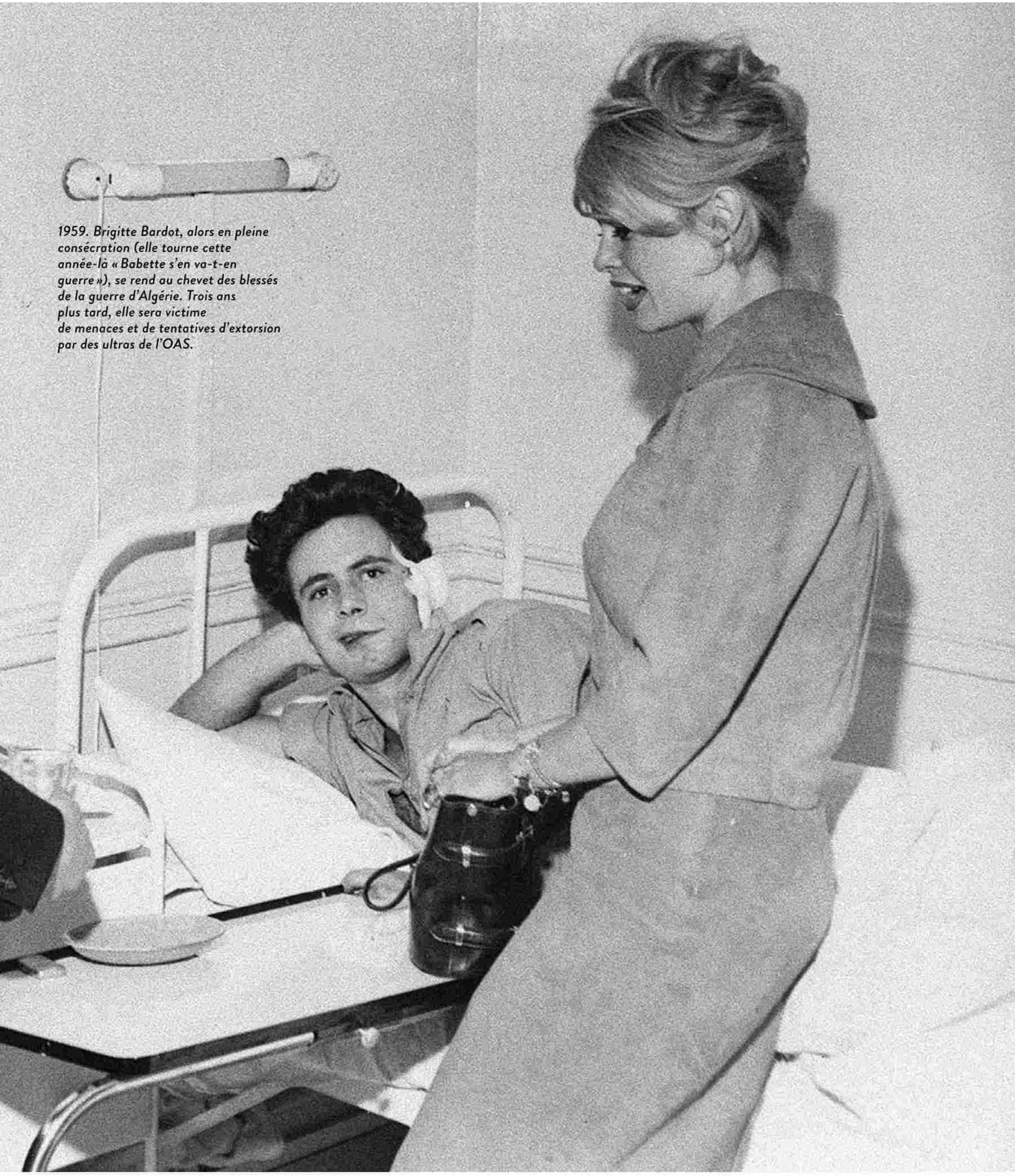
À la fin de la guerre 1939-1945, quand les bombardiers américains larguaient leur mitraille sur les villes allemandes, les carlingues étaient peintes à l'effigie de pin-up emblématiques : Liberty Belle, Texas Raiders, Wildcat... En 1954, l'incandescente Marilyn Monroe débarque d'un hélicoptère en Corée. Elle troque vite le blouson de cuir militaire pour une robe mauve en satin. Lèvres brûlantes, chevelure blond platine au vent, elle ouvre un ballet de contorsions suggestives sur le front des troupes. Elle a 27 ans, est mariée avec Joe DiMaggio, idole du base-ball. L'armée fait de l'actrice son égérie, tandis que fléchit le moral des soldats. Jayne Mansfield l'imite bientôt, puis Raquel Welch. En France, Brigitte Bardot se portera au chevet des blessés de la guerre d'Algérie. Les opposants à la guerre américaine du Vietnam – Jane Fonda, Joan Baez... – multiplieront les manifestations et les chansons protestataires.

LES ÉGÉRIES



APRÈS MARILYN EN CORÉE, RAQUEL WELCH CHANTE POUR LES GI AU VIETNAM

Décembre 1967, Saigon, Vietnam. L'incendiaire Raquel Welch met le feu à la base militaire de Long Binh. Vingt-cinq mille « boys » sont venus admirer l'actrice et chanteuse américaine, qui se produit à l'occasion du traditionnel spectacle de Noël de l'humoriste Bob Hope.



1959. Brigitte Bardot, alors en pleine consécration (elle tourne cette année-là « Babette s'en va-t-en guerre »), se rend au chevet des blessés de la guerre d'Algérie. Trois ans plus tard, elle sera victime de menaces et de tentatives d'extorsion par des ultras de l'OAS.

B.B. AU CHEVET DES BLESSÉS D'ALGÉRIE, MARILYN EN GRANDE PIONNIÈRE

Janvier 1954. Marilyn Monroe chante pour les troupes américaines stationnées en Corée, six mois après la fin de la guerre. Malgré le vent glacial, elle refuse de se couvrir et assure dix shows pendant quatre jours. La star de « Niagara » en sera quitte pour une bonne pneumonie.

JANE FONDA ET JOAN BAEZ MILITENT POUR LA PAIX AU VIETNAM

Juillet 1972. En visite au Nord-Vietnam, Jane Fonda dénonce l'intervention militaire américaine dans une dizaine d'émissions de radio. Une initiative qui scandalise l'Amérique patriote et lui vaut le surnom, peu flatteur, de « Hanoi Jane », en plus d'appels au boycott de ses films.

Décembre 1972. Habituée des concerts contre la guerre, Joan Baez est en première ligne à Hanoï quand la capitale du Nord-Vietnam est bombardée neuf jours d'affilée par l'US Air Force. La chanteuse folk en profite pour acheminer du courrier aux prisonniers de guerre américains.

ATTENTAT DU DRAKKAR : SUR CHACUN DES 58 CERCUEILS, FRANÇOIS MITTERRAND ACCROCHE LA LÉGION D'HONNEUR

2 novembre 1983. Dans la cour d'honneur des Invalides, François Mitterrand décore les cercueils de chacun des 58 parachutistes français tombés lors de l'attentat contre le poste Drakkar, leur cantonnement à Beyrouth. À Jacques Attali, le président confiera à la fin de sa vie : « Ce fut l'un des pires moments de mes deux septennats. »

Photo **PATRICK JARNOUX**

L'HOMMAGE DE LA NATION

Ils portent le képi blanc de la Légion, le béret rouge des paras, le béret vert des commandos de marine, la « tarte » des chasseurs alpins... D'un pas lent pour les uns, martelé sur le pavé pour les autres, accéléré pour les troisièmes, ils portent les cercueils de leurs camarades tombés au front ; qui en Afghanistan, qui au Liban, qui en Afrique... Signe de temps sans fin, aucun président de la République n'a pu échapper au devoir de présider les poignantes cérémonies d'adieu aux soldats tombés au feu. La cour des Invalides, à Paris, résonne « in perpetuum » sous le pas des compagnies dépêchées à l'heure de l'hommage d'une nation, alors unanimement recueillie.

2006. Le caporal-chef Damien Buil, du 8e RPIMa de Castres, et sa femme, Aurore, dans la maison charentaise de ses parents. Il meurt le jour de ses 31 ans dans l'embuscade d'Uzbin, en Afghanistan, en août 2008. Paris Match rendit hommage aux militaires tombés en publiant cette photo du couple en couverture.

SUR TOUS LES FRONTS, UN INTERMINABLE CORTÈGE DE DOULEUR

17 octobre 2010, base avancée de Tora, Afghanistan. Huit cents soldats marchent au pas derrière le cercueil de leur camarade. Trois jours plus tôt, l'infirmier Thibault Miloche, 39 ans, a été frappé par un tir de roquette dans le nord de la vallée d'Uzbin. Il est le cinquantième militaire français à mourir en Afghanistan.

Photo **THOMAS GOISQUE**

20 mai 2011. Le caporal-chef Kevin Emeneya a été gravement blessé à la tête lors d'une mission en Afghanistan, un an plus tôt. Il est devenu tétraplégique à 21 ans. Ici avec ses compagnons d'armes de la Légion étrangère, lors d'un pèlerinage militaire à Lourdes.

2 décembre 2019, hôtel des Invalides. L'adieu de la nation aux treize soldats morts pour la France lors de la collision de deux hélicoptères au Mali : sept militaires du 5e RHC (régiment d'hélicoptères de combat) et six des commandos de montagne.

21 août 2008. Les dix héros de l'embuscade d'Uzbin, portés par les camarades de leurs régiments respectifs : le 8e RPIMa (régiment de parachutistes d'infanterie de marine), le 2e REP (régiment étranger de parachutistes) et le RMT (régiment de marche du Tchad).

LA COUR DES INVALIDES RÉSONNE AU PAS DES COMPAGNONS D'ARMES

14 juin 2012. Hommage national pour quatre soldats français tués cinq jours plus tôt lors d'un attentat-suicide dans la province de Kapisa, en Afghanistan. Des militaires issus du 40e régiment d'artillerie de Suippes (Marne) et du 1er groupement interarmées des actions civilo-militaires.

14 mai 2019. Cérémonie pour Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello. Les deux membres du commando de marine Hubert ont trouvé la mort lors d'une opération de libération d'otages français au Burkina Faso. Pour des raisons de sécurité, leurs frères d'armes sont masqués.

LA LÉGION ACCOMPAGNE LE DERNIER POILU. IL AVAIT 110 ANS

Lazare Ponticelli avait accepté des obsèques nationales mais « sans tapage ni grand défilé ». Le 17 mars 2008, le cercueil du dernier poilu de la Grande Guerre, mort à 110 ans, est finalement porté aux Invalides par onze légionnaires encadrés de quatre pionniers barbus. Des hommes du 3e régiment étranger d'infanterie, héritier du régiment de la Légion dans lequel avait servi le soldat.

Photo **ÉRIC FEFERBERG**

CE TERRORISTE ISLAMISTE PORTE L'UNIFORME D'UN SOLDAT FRANÇAIS TUÉ ET DÉPOUILLÉ

1er septembre 2008, province de Laghman. Treize jours après l'embuscade d'Uzbin, nos reporters retrouvent les talibans qui ont participé au combat. Famas, casques, gilets pare-balles, les insurgés arborent fièrement leurs prises de guerre : des équipements arrachés à quelques-uns des dix soldats français tombés dans cette vallée, à 50 kilomètres à l'est de Kaboul. Cette photo provoque une onde de choc en France.

Photo **VÉRONIQUE DE VIGUERIE**

AFGHANISTAN

Russes et Américains s'y sont enlisés à jamais, la débâcle des États-Unis a provoqué la chute du dernier gouvernement aux illusions perdues, 90 soldats français y perdirent la vie... L'Afghanistan n'en finit plus de livrer son cortège de douleur, d'exils forcés et d'exactions, sous une impitoyable « loi islamique ». Femmes et enfants livrés au joug des talibans en sont les premières victimes. Depuis des décennies, les images semblent se répéter, tel un long film d'actualité tristement renouvelée. Le fiasco américain aura accéléré le retour des fondamentalistes islamistes, redevenus maîtres du pays. Reste le Panchir, inextricable bastion du commandant Massoud, que les nouveaux maîtres de Kaboul s'acharnent à soumettre. Paris Match était avec lui lorsqu'il fut victime d'un attentat, provoqué par Al-Qaida, deux jours avant l'attaque des Twin Towers le 11 septembre 2001. Son fils exhorte aujourd'hui à l'ultime résistance. Héroïque.

AU PAYS DES FEMMES ESCLAVES, SHAQEBA, 17 ANS, VICTIME D'UN ATTENTAT

Octobre 2004. Avec ou sans talibans, il ne fait pas bon naître femme sous le ciel d'Afghanistan. Shaqeba, qui montre ici ses cicatrices à sa mère et à sa cousine, peut en témoigner. L'adolescente de 17 ans travaillait dans un groupe de filles chargées de délivrer des cartes d'électeur pour le premier scrutin présidentiel démocratique du pays. Une bombe a explosé dans leur minibus.

Photo **ALEXANDRA BOULAT**

LES FEMMES IMMOLÉES DE HERAT. DÉJÀ, EN 2004, NOS REPORTERS, ALEXANDRA BOULAT (PHOTOS) ET CAROLINE MANGEZ (TEXTE), DÉNONÇAIENT L'ENFER QUE SUBISSAIENT LES FEMMES AFGHANES. DIX-SEPT ANS PLUS TARD, APRÈS LA CHUTE DE KABOUL ET LE RETOUR DES TALIBANS, LE CAUCHEMAR DEVIENT LA RÈGLE

KHADIDJA «J'avais 10 ans quand mon père m'a vendue pour me marier à un inconnu»

Par **CAROLINE MANGEZ**

Herat, située dans le nord-ouest de l'Afghanistan, au carrefour de routes menant vers l'Iran et le Turkménistan, était jadis considérée comme une des sociétés les plus ouvertes et lettrées du pays, telle la Perse voisine autrefois. Aujourd'hui, elle est réputée pour être parmi les plus archaïques envers les femmes. Les mariages forcés y sont monnaie courante et plus de 40 cas d'immolation de femmes, qui préféraient la mort à cette vie, ont été rapportés les huit premiers mois de 2004. La plupart des filles que nous avons rencontrées avaient connu un exil en Iran et sont issues des milieux les plus pauvres. Selon l'ONG Wassa, cette année-là, 28 femmes ont été renvoyées en Afghanistan par les autorités iraniennes.

Considérés par Téhéran comme des citoyens de seconde zone ou des délinquants notoires, accusés d'être à l'origine du trafic d'opium et d'héroïne passible de peine de mort, mais aussi de traite d'êtres humains, les Afghans qui, depuis plus de vingt ans, fuient leurs terres pour l'Iran, sont réduits, dans cet exil, au mieux à une sale réputation, au pire aux basses œuvres ou à la rue. Depuis la chute des talibans, les Iraniens les incitent au retour. Ils étaient 2 350 000 réfugiés en 2001, ils sont à peine plus de 1 million aujourd'hui, si l'on exclut les sans-papiers non recensés. Ceux-là sont, selon la loi iranienne, passibles d'expulsion. Chaque année, entre 50 000 et 60 000 Afghans en situation irrégulière sont ramenés à la frontière. Au départ des communistes en 1992, un gouvernement de la République islamique d'Afghanistan fut instauré à Kaboul. Et un décret promulgué demandant aux femmes de se couvrir la tête d'un hidjab, ainsi que les bras et les jambes. Ce n'est qu'alors que les femmes afghanes ont remis les burqas de leurs grands-mères. Herat fut une des premières villes à appliquer cette mesure, et elle est une des dernières où l'on ne croise dans les rues que des femmes voilées de bleu, les plus à la mode la troquant pour l'abbaya, presque aussi austère, des Iraniennes.

Cheveux noirs sans voile, regard bandé, pieds et poings liés, la femme agenouillée est représentée vêtue d'une simple nuisette jaune. En haut du dessin punaisé juste au-dessus de la porte d'une des chambres, dans une bulle, comme une légende, deux yeux grands ouverts dont s'échappent des larmes. «C'est moi, j'ai été cette femme-là», dit Sheqina, 15 ans. Des dessins comme celui-là, il y en a plein les murs, ainsi qu'une femme en pleurs crucifiée, crayonnée au stylo à bille dans son journal intime. Avant qu'elle n'échoue, il y a un mois, entre les quatre hauts murs blancs et clos du refuge Wassa, là, au milieu du désert, aux confins de la ville de Herat, Sheqina vivait en semi-liberté parmi les siens, citoyens de seconde zone réfugiés depuis plus de vingt ans en Iran, où elle est née. Un long chemin l'a ramenée vers la terre de ses ancêtres, comme beaucoup des dix-huit autres qui partagent avec elle dix chambres dans cet abri forcé. «Déportée», comme elle dit, par les autorités iraniennes, reconduite à la frontière, parce qu'une femme ayant fui son foyer est, en vertu de la loi islamique s'appliquant dans les deux pays, coupable d'un crime jusqu'à preuve du contraire, parce qu'une fille marchant seule dans la nuit sans «Mahram», un homme de sa famille, est suspecte de vice et de déviance.

LA POLICE RETROUVE DEUX GAMINES EN CAVALE SUR LES ROUTES...

Pour Sheqina et Maryam, sa petite sœur de 12 ans, le voyage commence début septembre dernier. Sans bagages, sinon une sale histoire. Tout a commencé à Qom, ville sainte iranienne. «Mon père, opiomane et bon à rien, m'a mariée, disons Suite p. 90

Paru dans Paris Match n° 2893 du 28 octobre 2004

BRADÉES, RÉPUDIÉES, SACRIFIÉES : LE CALVAIRE DES FILLES IMMOLÉES

Une protection contre les mouches qui pourrait être un linceul. Shahima, 25 ans, trois enfants, parvient à s'endormir malgré les plaies qui la tourmentent. Le pronostic des médecins est réservé : plus de trois semaines après son immolation, elle présente un début de septicémie.

Photo **ALEXANDRA BOULAT**

Jamais sans mon tuteur masculin… Shafika, 60 ans et quinze enfants, se tord de douleur sous sa burqa. Pour soigner ses maux de ventre, elle doit se rendre à Kaboul accompagnée de l'un de ses fils.

Dans le service des grands brûlés de l'hôpital de Herat, il n'y a qu'une seule infirmière pour changer les pansements de Shahima et des autres malades.

plutôt vendue, pour 260 000 tomans [231 euros] à un Afghan qui avait 28 ans, deux fois mon âge, et que je n'aimais pas… J'ai essayé de résister à ce mari, je me suis tant débattue qu'il a fini par m'attacher. Le lendemain, j'ai fui. Je suis allée frapper à la porte de mon père pour l'implorer. Il me l'a claquée au nez. Accusée d'avoir abandonné le domicile conjugal, j'ai été incarcérée trois mois dans une prison d'Iran, avant d'être renvoyée à mon mari.» Sheqina parle d'elle comme d'un colis et enchaîne : « J'ai fini par dire à mon père : "Ou tu me divorces ou je me suicide", et il a cédé.» Cauchemar suivant : « Mon père s'est mis à me battre sous prétexte que je ne savais pas m'y prendre avec les hommes. Il en faisait autant depuis des années avec ma petite sœur, l'accusant d'avoir provoqué la mort de notre mère, en couches, à sa naissance. Dix jours après, on s'est enfuies.» Deux enfants en cavale pendant treize jours sur les routes iraniennes, travaillant au noir pour se nourrir, se cachant sous des cartons pour dormir. « C'est comme ça qu'on s'est fait prendre par la police. Au commissariat, on a menti, on a dit qu'on n'avait ni adresse ni famille. Sinon ils nous auraient ramenées de force à notre père.» « Oui, c'est ainsi que ça se passe, assure Ahmad Hosseini, conseiller du ministre de l'Intérieur iranien, en charge du bureau pour les réfugiés et immigrants étrangers. En général, nous demandons aux parents de signer un papier s'engageant à mieux surveiller leurs enfants. Quand ces filles n'ont pas de papiers et refusent de coopérer, on tente une recherche dans nos fichiers. Si cela ne donne pas de résultat, la police des douanes les raccompagne à la frontière afghane sous contrôle du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR). Les cas de femmes seules et mineures sont extrêmement rares.» C'est ainsi que Sheqina se retrouve un matin dans ce pays qui est le sien mais qu'elle ne connaît que de nom, aussi seule que cet oiseau sur sa branche qu'elle dessine souvent. « Je veux rester ici pour étudier, surtout ne jamais revoir mon père, dit-elle. Avant le refuge, je n'ai jamais été heureuse.»

NAVID, 20 ANS, ÉTUDIANT EN SCIENCES POLITIQUES : « CE SONT TOUTES DES PUTES ! »

Malika Rassouli, femme de tête coiffée d'un simple foulard dans cette province où nulle n'ose trop s'aventurer sans burqa, coordinatrice du foyer financé par l'ONG féministe allemande Medica mondiale, tient ses pensionnaires autant qu'elle les plaint. « Nous tentons une médiation pour arranger les choses avec leurs familles qui tolèrent en général mal ce qu'elles ont fait. Si elles acceptent de les reprendre, une fois sûres qu'elles ne seront pas l'objet de ces crimes d'honneur encore répandus chez les Afghans, on les renvoie chez elles, explique-t-elle. On a accueilli jusqu'à 38 filles en même temps.» Âge moyen : 14 ans, selon Malika. Durée du séjour : en général entre un et trois mois. « Mais Myriam et ses deux enfants sont chez nous depuis plus d'un an, ajoute-t-elle. La promiscuité est d'autant plus terrible que les filles sont parfois violentes. Nous les tenons recluses pour les protéger des dangers, des hommes. Elles sont vulnérables, portent le poids de leur culpabilité et ont mauvaise réputation ici.» Ce n'est rien de le dire pour Navid, 20 ans, étudiant en sciences politiques, revenu il y a six mois d'un long exil iranien : « Toutes des putes sorties du droit chemin. La petite en bleu, là-bas, il me semble l'avoir vue traîner place Moghadam-Tabarssi, à Machhad, du temps où j'y vivais. Ces filles-là se vendent 5 000 tomans [4,45 euros], six fois moins cher que les plus belles.» Ni la vision au loin de ce jeune homme qui la méprise, ni les pique-niques collectifs du samedi, ni les professeurs qui viennent lui apprendre à lire ou à faire des fleurs en plastique ne peuvent rompre l'ennui qui submerge Khadidja Khari, 26 ans, l'air d'en avoir vingt de plus, dans sa nouvelle vie. Comme toutes, elle a goûté à la saveur de l'exil iranien, cette terre en paix pleine d'écoles pour filles, en apparence plus modernes, avec ses mégapoles, ses enseignes lumineuses, ses autoroutes asphaltées. Puis, un jour, la tradition, dont sa communauté peu intégrée ne s'est jamais départie, l'a rattrapée. « J'avais 10 ans quand mon père a décidé de me marier. L'affaire a été vite réglée, il a touché 170 000 tomans [151 euros], et je suis repartie au bras d'un inconnu de 20 ans, hazara comme nous. Un an plus tard, à 11 ans, j'accouchais de mon premier fils. J'en ai eu trois. La vie m'a semblé belle jusqu'au jour où mon mari, maçon, devenu triste, s'est mis à me battre. Je ne l'aimais plus, mais il me forçait à avoir des relations sexuelles en me tapant sur la tête. Plusieurs fois, je l'ai menacé de fuir.» Abandonnant ses fils, il y a quatre mois, Khadidja passe à l'acte. « Je suis restée quinze jours dans la rue sans que personne ne m'aide. Je mourais de faim… Un soir, à 23 heures, la police iranienne m'a arrêtée. Je les ai suppliés de m'envoyer en Afghanistan.» Elle évoque un viol collectif, ne dit ni qui, ni où, ni quand, juste que « c'est un secret ».

Selon l'Anglaise Rachel Wareham, responsable du programme d'assistance juridique à Medica mondiale, sur le terrain depuis deux ans et demi, « une Afghane qui dénonce ce genre de crime est sûre de finir en prison pour adultère, encourant une peine de cinq à quinze ans. Et fuir son foyer conduit quasi automatiquement à l'emprisonnement avant de passer devant la justice ». Donc Khadidja se tait, rêve de retourner en Iran où le divorce est

28 septembre 2001, Quetta, Pakistan. Quand les réfugiées afghanes acceptent d'être photographiées par Alexandra Boulat, c'est bien souvent avec l'autorisation d'un homme.

plus facile à obtenir pour une femme qu'au tribunal des affaires familiales de Kaboul. Il y a deux semaines, elle a vu débarquer au refuge sa nièce de 17 ans. La jeune fille au pantalon bleu et aux sourcils dessinés au khôl, que Navid a cru reconnaître, s'était fait arrêter par une patrouille de gardiens de la Révolution en compagnie galante d'un chauffeur de bus iranien. Problème. « Ma mère, raconte-t-elle, me frappait, m'interdisait tout. J'ai fugué. Pendant deux mois, j'ai vécu sur les routes d'Iran, allant de mosquée en lieu saint pour manger. J'ai rencontré ce garçon, il disait qu'il m'aimait. Devant le juge iranien, j'ai dit que je voulais bien l'épouser, et ma famille, malgré la honte, a accepté de me garder… » Mais le verdict sans appel est tombé : « Déportation. » Le conservatisme iranien lui paraît suave, presque un summum de liberté au vu de sa nouvelle situation d'Afghane de Herat. La ville, tombée un an avant Kaboul aux mains des talibans, détient depuis le triste record du nombre de femmes incarcérées.

Souvent, les femmes meurtries de Herat ont le même profil : elles sont passées par l'Iran, ont connu les mêmes problèmes économiques et familiaux, les mêmes violences, la fuite en avant, parfois la prostitution pour pourvoir un père, un mari, un frère en opium, la déportation… Certaines ne l'ont simplement pas supporté, devenant folles ou s'immolant. Comme Shafiqa, 15 ans, Gulh Aftab, 50 ans, ou Roghiya, 40 ans, qui hurle à tue-tête que Bush la fera entrer dans son prochain gouvernement. À la lisière de la ville, là où le tout-à-l'égout n'est pas arrivé, on les croise à l'asile, le seul de la région, reléguées à vingt dans trois chambres derrière des murets de pisé, qui les séparent d'hommes parfois enchaînés deux à deux par des fers. « Selon nos études, c'est la vie qui les a rendues folles, dit le docteur Bashid Amad, psychologue. La plupart souffrent de graves troubles de mémoire. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a : des calmants. Parfois, elles finissent par se souvenir d'une adresse, quelquefois le passé resurgit par bribes. » C'est à Herat encore qu'on recense le plus de cas de femmes qui s'immolent.

À l'hôpital de Jalalabad, dans l'est du pays, on en a vu deux, il y a cinq ans ; là, c'est plus de 40 en moins de neuf mois. « Cela fait dix ans que l'on essaie de comprendre, rapporte le docteur Sharif Sharam. Statistiquement, la plupart sont des exilées qui avouent avoir mal vécu le retour. On pense qu'elles s'inspirent du Pakistan ou de l'Iran, où elles ont vécu et où cette pratique a cours… » On repense aux deux Iraniennes adeptes des Moudjahidin du peuple qui s'immolèrent dans les rues françaises en juin 2003 quand leur « guru », Mariam Radjavi, fut arrêtée, soupçonnée d'activités terroristes. On revoit s'incendier sur grand écran l'héroïne de « Bemani », du cinéaste iranien Dariush Mehrjui. « Oui, il y a des cas d'immolation en Iran, surtout chez les femmes et dans les provinces frontalières de l'Irak, comme à Kermanchah ou à Ilam et dans le Kurdistan, raconte le docteur Seyyed Hadi Mùtamedi, directeur de centres sociaux rattachés au ministère iranien de la Santé. En tant que psychiatre, j'y vois plus une forme d'objection sociale qu'une façon de se suicider. L'immolation se pratique en général en public, même restreint, moins en Europe où les femmes ont fait leur révolution, qu'en Asie où elles n'ont pas coutume d'argumenter devant leur mari. » Pour le docteur Homayoun Azizi, 30 ans, qui dirige le service des grands brûlés de l'hôpital de Herat, « la raison la plus pragmatique, c'est que ces femmes condamnées au foyer ont toujours à portée de la main un peu de fioul domestique, des allumettes ». Le couloir est gardé par un homme armé. Rien d'autre ici n'est aseptisé que cette paire de mules en plastique passées à l'eau qu'on tend aux visiteurs. Odeurs pestilentielles, hurlements de douleur. « Celle-là, explique le docteur Azizi, a eu des problèmes avec sa famille, elle a décidé de se brûler. » « Celle-ci » s'appelle Pashtoune et a 27 ans, de grands yeux bleus, les jambes et le bas-ventre à vif. « Il y a sept ans, dit-elle, contre ma volonté, mes parents m'ont mariée à Abdel Haad. Nous n'avons pas eu d'enfants. C'est pour ça que ses parents m'insultaient et me battaient sans cesse. Je ne voulais pas me tuer, juste montrer que j'en avais assez… Je me suis aspergée d'essence, j'ai craqué l'allumette… » Étrange, ce regard arrogant, comme une fierté, qu'elles arborent toutes pour raconter… Massouma, 28 ans, quatre enfants, a fait ça devant eux à Kaboul avant de courir seule à l'hôpital, son mari ayant préféré fuir devant le désastre. « Il était chauffeur de maître, ne nous donnait que 50 afghanis [0,90 euro] par jour pour le loyer et la nourriture, gardait le reste pour sa drogue, c'était devenu insupportable. » Ziba, 30 ans, le buste enserré dans un habit de gaze où perle partout du sang, jure que c'était un accident. « On en voit beaucoup qui, comme elle, disent que c'est de la faute d'une bonbonne de gaz alors qu'elles puent l'essence à plein nez à leur arrivée, ajoute le docteur Azizi. Parfois, on se demande si leur mari ne leur a pas donné un coup de main. On sait, à leurs plaies, quand elles mentent, comme elle. Elles le font pour que le département criminel ne vienne pas s'en mêler, par peur de représailles, d'autres drames. »

QUATRE FEMMES, BRÛLÉES À 100 %, SONT MORTES EN QUARANTE-HUIT HEURES

Shahima, 25 ans, trois enfants, est arrivée la veille, brûlée de la tête aux pieds, d'un village à 25 kilomètres. Les mots se tordent dans sa bouche avant de franchir sa lèvre inférieure couverte de cloques purulentes : « J'étais malheureuse dans la famille de mon mari. Lui, il est gentil. Mais sa mère et ses sœurs ne me donnaient jamais la permission de visiter ma famille. Je devais rester là, à nettoyer pour elles. Il est professeur au chômage, il sait pourquoi j'ai fait ça, mais il dit qu'il ne peut rien changer à cause de ses problèmes économiques. » « Une chance sur deux de s'en sortir », diagnostique le docteur Azizi. « La fièvre monte, elle a un début de septicémie, je suis moins optimiste », dit la femme médecin coiffée d'un foulard panthère. « Il n'y avait rien de bien dans ma vie », souffle Shahima avant de se rendormir. « La semaine dernière, on a reçu quatre femmes brûlées à 100 %. Elles sont toutes mortes en quarante-huit heures. On voit parfois revenir deux fois, trois fois celles qui se sont ratées... Tout ça à cause d'une culture factice, d'un enchaînement d'erreurs grossières », conclut, écœuré, le jeune médecin. Le résultat est là, sous son nez, dramatique, point final à des vies entières d'abus. ■

Caroline Mangez

BERNARD-HENRI LÉVY FAIT RAYONNER « LES FILLES DU SOLEIL » YÉZIDIES, EN LUTTE CONTRE DAECH

En 2020, avec des soldates des Unités de protection du peuple (YPG), la brigade féminine des forces kurdes syriennes.

LES GUERRES OUBLIÉES

Retour forcé et plus douloureux que jamais pour Bernard-Henri Lévy en Afghanistan; témoignage sans fard à Lesbos, île de rêve devenue cauchemar pour réfugiés syriens, entre Grèce et Turquie; visite filmée aux damnés du Bangladesh; vision de fin du monde à Mogadiscio, en Somalie; plongée dans les tranchées du Donbass, en Ukraine; appel depuis un terrain miné pour rendre justice aux Kurdes ou S.O.S. lancé en faveur des chrétiens massacrés au Nigeria... Pour Paris Match, BHL, écrivain philosophe, a multiplié les reportages autour des guerres dites «oubliées», que le monde refuse de voir tandis que s'y joue notre destin. L'Afghanistan, retombé sous le joug des talibans, sonne un cruel réveil. Retrouvez ici quelques extraits choisis de ses reportages. Après Match, ils ont donné lieu à un film choc et poignant: «Une autre idée du monde».

LESBOS, SOMALIE, DONBASS... DEPUIS SARAJEVO, UN INLASSABLE COMBAT MORAL

Dans la tranchée de Grondj, sur les hauteurs de Sarajevo. Décembre 1992, « le moment le plus tragique du siège de la ville », lors de la guerre de Bosnie-Herzégovine.

En Grèce, à Lesbos, en mai 2020, dans le camp de Moria où s'entassent près de 20 000 réfugiés dans ce qui devait être un camp de transit pour 2 840 personnes. RAD, un groupe de migrants africains, se lance dans « La Bamba ».

En Somalie, seigneurs de guerre et milices islamistes shebab sèment le chaos. À Jezeera, Bernard-Henri Lévy assiste à une distribution de médicaments et de ballons pour les enfants, le 5 février 2020.

Ukraine, janvier 2020. Sur la ligne de front, face aux séparatistes prorusses, dans le sud du Donbass, à Novotroitske. Avec des soldats de la 10e brigade d'assaut de montagne et le général Viktor Ganushchak.

ÉCRIVAIN DE GRANDE NOTORIÉTÉ, BERNARD-HENRI LÉVY EST AUSSI UN PHILOSOPHE ENGAGÉ. POUR PARIS MATCH, IL A COUVERT HUIT GRANDS CONFLITS, TROP SOUVENT OUBLIÉS. EN VOICI QUELQUES EXTRAITS. POUR COMPLÉTER, À LIRE : « SUR LA ROUTE DES HOMMES SANS NOM » (ÉD. GRASSET) ; À VOIR ET À REVOIR : « UNE AUTRE IDÉE DU MONDE », DIFFUSÉ SUR CANAL+

AHMAD MASSOUD, « FORS L'HONNEUR »

De notre envoyé spécial **BERNARD-HENRI LÉVY**

Ahmad Massoud est un tireur d'élite. Il a l'art et, peut-être, le sang-froid des guerriers immémoriaux des montagnes afghanes. Sans parler du fait que ce jeune lettré que l'on exfiltra, après le meurtre de son père, vers l'Iran puis, très vite, vers Londres fut l'un des brillants cadets de la Royal Military Academy Sandhurst qui forme, depuis deux siècles, l'élite de l'armée britannique… Nous allons au mausolée de marbre où repose son père et où l'attendent d'autres commandants mais, surtout, en ce premier vendredi d'après le « Massoud Day », des délégations venues de Kandahar et de Jalalabad pour célébrer la mémoire du Lion du Panchir. Et là, face à ces centaines de paysans-soldats dont les tuniques luisent dans la lumière écrasante, puis au milieu des carcasses de tanks qui rappellent un des coups de main les plus audacieux de la guerre des moudjahidine contre les Soviétiques, je m'avise d'un autre visage encore de ce prodigieux jeune homme. Éloquent. Orateur inspiré et lyrique. Parlant, non plus au nom de ses frères panchiris, mais de la nation afghane tout entière. Et saluant la France qui, au plus profond de la nuit, n'a jamais abandonné ce peuple de potiers, de caravaniers, de bergers et de poètes. « Vingt ans se sont écoulés, dis-je, lorsqu'il me passe la parole. Je reviens, le cœur serré, dans ces montagnes toujours en deuil d'un commandant dont le lâche assassinat, non loin d'ici, ouvrit le nouveau siècle comme un prologue funèbre. Mais je découvre que les braises de la liberté brûlent toujours dans cette vallée. Je comprends que, grâce à ses compagnons d'hier, à ses fils d'aujourd'hui et à ce fils, par le sang et l'esprit, qui me fait l'honneur de m'accueillir ici, près de lui, le souvenir du commandant continue d'habiter ces montagnes. Merci à Ahmad Massoud, le bien nommé, de tenir les promesses de son père. Merci d'être la même sentinelle veillant au cœur de cette terre dont le nom restera gravé dans le livre du courage et de la grandeur des hommes. Demain, quelle que soit l'issue du face-à-face avec les talibans, quels que soient les fruits amers du compromis avec les fous de Dieu et quelque désespérante que vous paraisse la traîtrise de vos alliés qui ont choisi de perdre cette guerre et de vous sacrifier, je témoignerai qu'ici, au bas de ces montagnes, le combat pour la liberté a repris et qu'il n'avait en réalité jamais cessé. Un nouveau Lion du Panchir est né. Et c'est une belle nouvelle, en ces temps sombres, pour les hommes de bonne volonté. » [...]

Et puis nous revenons à sa maison d'enfant où nous prenons un dernier thé sur les longs sofas grenat, face au torrent où méditait son père. « Je n'aime que trois choses au monde, commence-t-il. Les livres. Les jardins. Et puis l'astronomie que j'ai apprise, avant Sandhurst, au King's College de Londres et qui m'a donné le goût, chaque soir, de regarder le ciel et ses constellations. Cela signifie que je n'étais, contrairement à ce que vous avez dit tout à l'heure, au mausolée, pas taillé pour l'action politique. Mais quelqu'un devait reprendre le flambeau. Il ne fallait pas que s'éteigne l'espoir qu'incarne la gloire de mon père. Alors oui, pour cette raison, et cette raison seule, je suis prêt à la relève… »

Je lui pose, avant de m'en aller, trois questions. Si, dans la charte du mouvement qu'il a créé, il est prêt à inscrire qu'être le fils de son père ne suffit pas et que sa couronne n'est pas à lui mais au peuple des moudjahidine. S'il est disposé à annoncer qu'il ne sollicite les suffrages de la nation afghane que pour lancer les réformes dont les grands féodaux du pays, pour l'heure, ne veulent pas et qu'il retournera, ensuite, déchiffrer le marc des étoiles. Et s'il y a des principes – à commencer par les droits des femmes – sur lesquels aucun faiseur de paix ne pourra, lui vivant, transiger. À ces questions, il répond oui. Chaque fois oui. Il le fait de la même voix claire, bien timbrée, qu'eut son père, il y a vingt-deux ans, lorsqu'il accepta, malgré les combats qui se rapprochaient, mon invitation à venir à Paris. En sommes-nous là ? Massoud le Second serait-il un nouveau Cavalier décidé à mettre en échec des seigneurs de la guerre qui ne sont plus, face au péril taliban, que les épaves d'eux-mêmes? Se pourrait-il que, dans ce dernier affrontement où se joue notre destin, il y ait là un protagoniste, au moins un, pour dire non à l'obscurantisme, à la loi des massacres et à l'esprit de démission ? Je l'espère. ■

À 2 000 mètres d'altitude, dans l'irréductible vallée du Panchir, près de Jangalak, son village natal dans la montagne, Ahmad Massoud entouré des commandants de son armée. Le 11 septembre 2020.

Paru dans Paris Match n° 3725 du 24 septembre 2020

FIN DU MONDE À MOGADISCIO

LE PROBLÈME, QUAND ON ARRIVE À MOGADISCIO, C'EST OÙ DORMIR. L'hôtel Afrik : il a été pulvérisé par un attentat à la voiture piégée. Le SYL : il en était, fin décembre, à sa troisième attaque. Le Sahafi International, qui figure dans les guides du temps d'avant les shebab : il y a eu un carnage et deux Français pris en otage. Le Central : c'est la réceptionniste elle-même qui a actionné sa ceinture piégée. Et quant au Wehliye et au Siyad, dans la zone verte, près de la présidence, c'est à peine mieux : deux bombes humaines ont franchi le dispositif de herses et de chicanes et s'y sont fait péter. La vérité, c'est que les hôtels sont systématiquement ciblés. Car c'est là que, dans ce Grozny africain, est bunkérisé tout ce qui s'apparente à un ministre, un gradé ou un fonctionnaire international. Et la meilleure solution, c'est encore ce camp, collé à l'aéroport, plus rustique, mais en retrait de la zone de tir […]. C'est l'heure du petit déjeuner et les officiers de notre compound, habitués à la « Mogadiscio Music », n'ont pas l'air plus surpris que ça par le bruit de la déflagration. D'après la radio militaire, c'est une voiture suicide, la troisième en un mois dans la zone du « Kilomètre 4 », ce carrefour géant qui est, près du marché de Bakaara, le cœur de la ville. Et c'est une Somalienne de la diaspora qui, d'après un cousin, était au volant, rentrée au pays après des études à Londres et dont on a lavé le cerveau à coups de films bollywoodiens lui décrivant le paradis où l'attendent ses chers disparus. Le temps d'arriver, une heure à peine, tout a été nettoyé. De la carcasse de la voiture déchiquetée, il ne reste pas un débris. Dans cette ville où il faut être haut placé pour qu'on vous envoie une ambulance, on s'est arrangé pour évacuer les corps des victimes (cinq ? six ? davantage ? personne ne sait…). Et à peine distingue-t-on, en se faufilant entre les voitures et les tuk-tuks qui ont repris leur ronde sans fin et leur absurde concert de klaxons, des traces noires, mal lavées, de sang séché sur le macadam. La vie a repris ses droits. La ville, cannibale, mangeuse de morts et de vivants, est rendue, comme si de rien n'était, à son halètement comateux. Il ne s'est rien passé à Mogadiscio.

Paris Match du 19 mars 2020

RENDONS JUSTICE AUX KURDES

C'EST UNE SCÈNE DU « DÉSERT DES TARTARES » OU DU « RIVAGE DES SYRTES ». Nous sommes à trois heures de route d'Erbil, vers l'est, tout près de la frontière iranienne. C'est ici que le troisième Kurdistan, que l'on appelle le Rojhelat, a des combattants en exil qui servent sous uniforme peshmerga. Et il y a là, dispersés dans un paysage de roches sauvages et menaçantes, postés dans des abris de pierre inlassablement fortifiés et équipés d'armes que l'on fourbit avec une patience digne de Sisyphe, une poignée d'hommes en état d'alerte perpétuelle qui prient depuis quarante ans que tombe le régime des mollahs. L'enjeu est immense. Ces guérilleros de l'arrière, qui n'en finissent pas de se préparer à un assaut qui ne vient pas, sont parmi les plus endurcis des peshmergas. Mais cette vie d'attente et d'héroïsme retenu, ce pressentiment d'un affrontement constamment différé, cette succession de jours où les armes s'endorment et où l'on peut finir par mourir d'avoir crié « qui vive » face à un invisible ennemi, ces nuits sans horizon où les guetteurs s'aveuglent et semblent, à force, des ermites sur leur colonne, ce temps immobile où ne tombent que la neige en hiver, le soleil tous les soirs et le vent qui, dans ses bons jours, porte, à travers la montagne, l'illusion d'une voix qui pourrait être celle des six millions de frères iraniens sous la botte – tout cela désespère. Et puis, tout à coup, ce n'est plus le désert des Tartares. Et les pasdarans, de l'autre côté, exaspérés par ces infatigables résistants et leurs incursions clandestines, décident de frapper et lancent, comme l'an passé, une salve de trois missiles qui s'abattent, ici, à Koya, sur le QG du PDKI dont ils sont le bras armé. Nous sommes dans la petite pièce où le bureau exécutif du parti qui siégeait, ce jour-là, au complet s'est réfugié après le premier tir et a été fauché, quelques secondes après, par le deuxième et le troisième. Khalid Azizi, son secrétaire général, parce qu'il s'était attardé pour porter secours à un blessé, a été miraculeusement épargné. Mais le reste du bureau a été exterminé. Et il me montre, aux murs du mémorial qu'est devenue cette chambre de la mort, les portraits des disparus et, pieusement disposés dans des vitrines le long des murs, des cartes d'identité, des sandales, des portables, des paires de lunettes, un peigne, une montre, une plaquette de médicaments, une arme de poing, un turban taché de sang, une médaille. Les Kurdes sont un peuple oublié. Mais ces Kurdes-ci, ces riverains des nouvelles Syrtes qui ont mis un point d'honneur à reconstruire à l'identique cette amirauté fantôme sont, comme leurs frères que l'on pend, torture ou emprisonne entre Mahabad et Marivan, les plus oubliés des oubliés.

Paris Match du 9 janvier 2020

S.O.S. CHRÉTIENS DU NIGERIA

C'EST UN CHRÉTIEN PENTECÔTISTE NIGÉRIAN QUI M'A ALERTÉ. Il est directeur d'une association prêchant le rapprochement entre les deux communautés, chrétienne et musulmane, qui se partagent le pays – il a 36 ans, souhaite rester anonyme pour des raisons de sécurité – et a, dans l'allure, quelque chose de l'élégance ironique et souple d'un Barack Obama.

« Connaissez-vous les Fulanis ? m'a-t-il demandé, dans cet anglais parfait, un peu chantant, propre à l'élite nigériane, lors de notre première rencontre. Officiellement, ce sont des bergers peuls, de haute lignée sahélienne, qui fuient le réchauffement climatique et descendent vers le sud, avec leurs troupeaux, en quête de verts pâturages. En réalité, ce sont des islamistes d'un genre nouveau, plus ou moins liés à Boko Haram. Le Global Terrorism Index les met au quatrième rang mondial, derrière Daech, les talibans et, justement, Boko Haram, des mouvements djihadistes les plus meurtriers. Et ils tuent les chrétiens avec un acharnement et sur une échelle que même les chrétiens d'Orient n'ont pas connus. Si vous ne me croyez pas, venez. Je vous en conjure, jugez par vous-même, venez. »

Alors, comme j'ai entendu parler, oui, bien sûr, de Boko Haram, cette secte de fous de Dieu qui s'est retranchée dans le nord-est du pays, dans les montagnes et les forêts de l'État de Borno, mais, en effet, pas des Fulanis, je suis parti pour le Nigeria. […]

À Abuja, capitale fédérale, ce sont dix-sept chefs de communauté chrétiens qui sont descendus me rencontrer, dans un compound discret de la périphérie de la ville. Certains ont voyagé plusieurs jours, dans des taxis-brousse ou des autobus bondés. Quelques-uns sont en retard car ils ont dû ruser avec les checkpoints de l'état d'urgence dans les États de Yobé et Adamawa, rouler de nuit et, une fois aux abords d'Abuja, se fondre dans la foule de cette ville où, pour certains, ils n'ont jamais mis les pieds. Mais ils ont fini par arriver, chacun avec une ou deux victimes. Ils sont là, épuisés et ardents, assemblée d'une quarantaine de femmes et d'hommes pénétrés de la gravité du moment, pleins d'attente, et venus, l'un avec une clef USB, l'autre avec un rapport manuscrit, le troisième avec un dossier de photos légendées, datées, qu'ils vont remettre, comme autant de bouteilles à la mer, à un inconnu dont ils ne savent rien mais qui sera peut-être le messager de leur souffrance. Je prends ces enregistrements. Je parcours ces documents. Je suis écrasé, moi-même, par le poids de cette espérance et de la tâche qu'ils me confient. Et s'il y avait, dans ces paquets de mots, ces feuilles volantes et ces mauvaises photos, l'amorce du mémorial où il faudra bien que soient consignées, un jour, les horreurs qu'ils ont subies ?

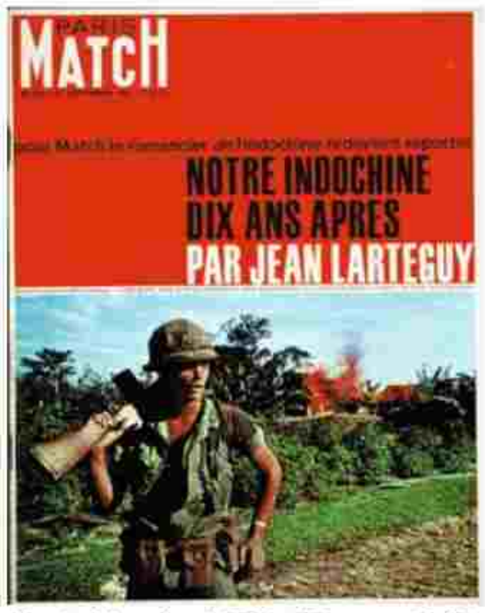
Paris Match du 4 décembre 2019

Suppléments à Paris Match n° 2350, 9 juin 1994, n° 2362, 1er sept. 1994, et n° 2398, 11 mai 1995.

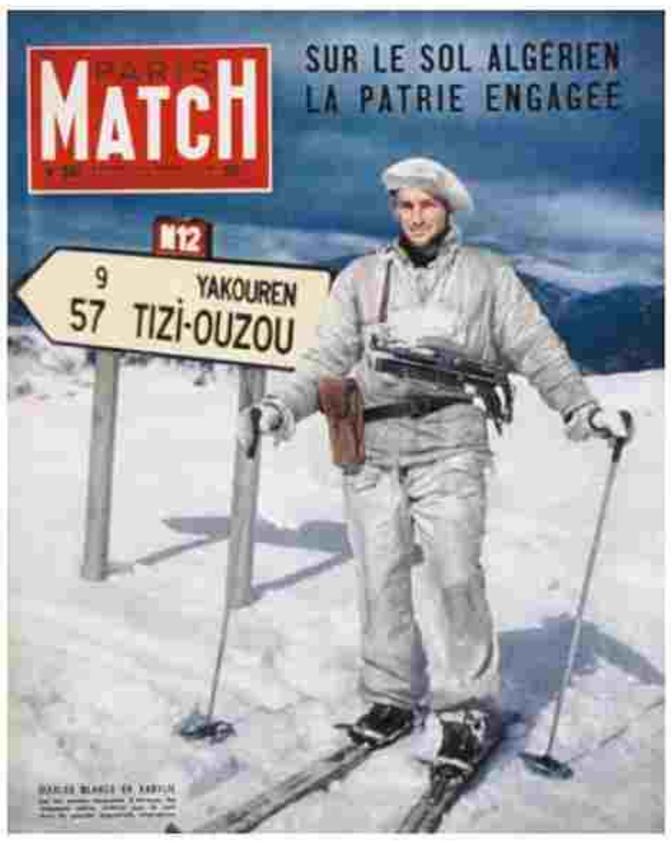
Paris Match n° 1797, 4 nov. 1983.

Monument d'honneur

Par **PATRICK MAHÉ**



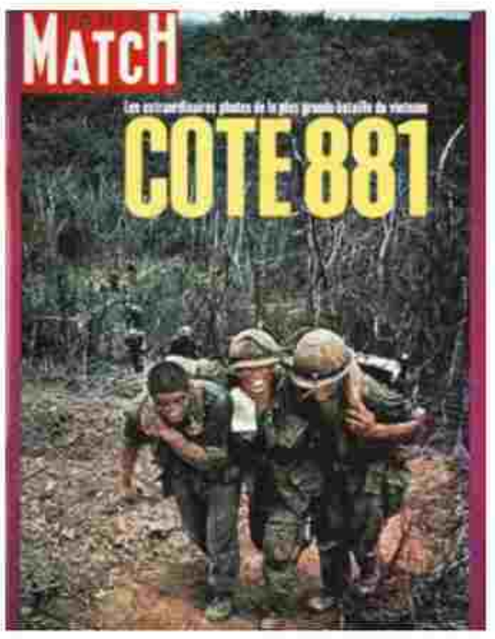
Paris Match n° 859, 25 sept. 1965.



Paris Match n° 361, 10 mars 1956.

Paris Match n° 2175, 31 janv. 1991.

Cinquante ans après le « jour J », Paris Match consacrait trois numéros au Débarquement (1944) et à la Libération (1945) : « Ils débarquent » (le fameux « Sie kommen ! » des Allemands en Normandie), « La France libérée », « 8 Mai 1945, la victoire ». Ces magazines s'affichent sur fond tricolore, flatteur à l'œil. Ils sont aujourd'hui quasi introuvables. À l'époque, ils paraissaient en tant que suppléments de Match et n'étaient pas vendus séparément, ce qui, malgré leur immense succès, les rend assez durs à dénicher, sauf sur les sites spécialisés, si des vendeurs malins les ont stockés. Pourquoi ce succès ? Cinquante ans après, donc, on croyait tout savoir de l'épopée du Débarquement. Mais non. Paris Match, onze mois durant, déploya sa propre opération « jour J », en mobilisant sa rédaction et son réseau de correspondants, de Bonn à Washington, de Sydney à Ottawa, afin de réaliser « l'enquête la plus longue », en référence au « Jour le plus long », film de Darryl F. Zanuck (1962) adapté du roman de Cornelius Ryan.



Paris Match n° 944, 13 mai 1967.

Après la Libération, l'Indochine mobilise le pays. Le corps expéditionnaire, composé d'engagés (paras, légion, « marsouins », régiments d'Afrique), y chasse l'envahisseur japonais, allié d'Hitler au sein de l'Axe. Chose faite, le Viêt-minh lança son offensive indépendantiste, sous la bannière communiste. En pleine guerre froide, Paris, défenseur de sa lointaine colonie, y défiait Moscou, voire Pékin, et se faisait le porte-drapeau du « monde libre ». Et ce, jusqu'au grand requiem de Diên Biên Phu, « naufrage » d'état-major et calvaire pour la troupe ! Sur cette épopée tragique, Match publia 11 couvertures en quatre ans, dont trois consacrées à Geneviève de Galard, l'infirmière héroïque. Deux numéros sont à dénicher : le n° 173, où le romancier britannique Graham Greene, notre envoyé spécial, pointe déjà l'ambiguïté des Américains et de la CIA dans ce conflit, et le n° 230 où, sur seize pages, Match dénonce la mauvaise foi (anti-française) de « Life ».

La guerre d'Algérie et ses 3 millions d'appelés concerne tous les Français. Ils servent pour une période de vingt-quatre à vingt-huit mois en moyenne. Le 13 mai 1958 annonce le retour du général de Gaulle : le numéro de Match atteint 2 003 151 exemplaires ! Le baroud des barricades avec Lagaillarde (1960), le putsch des généraux (1961), la tragédie de la rue d'Isly (des dizaines de pieds-noirs tués), l'exode cauchemar des rapatriés (1 million, soit le 1/10 de la population) en juillet 1962 ponctuent la fin de l'Algérie française. Tous ces événements, vécus par nos envoyés spéciaux, font de ces numéros historiques d'autres collectors.

Paris Match n° 2810, 27 mars 2003.

La guerre américaine au Vietnam, avec son cortège de douleur (17 couvertures, dont celle sur la côte 881), l'explosion du Drakkar, caserne des paras au Liban (le logo de Match paraît en noir, en signe de deuil), les victimes de l'embuscade d'Uzbin en Afghanistan (10 morts) secouent l'opinion. En tout, 89 soldats français – mandatés par l'Onu – tomberont sous les balles des talibans entre 2001 et 2012. L'image de Cédric de Pierrepont et d'Alain Bertoncello, commandos marine d'élite tués en libérant des otages en Afrique (2019) fait de la une un monument d'honneur. ■

PARIS MATCH

PLUS DE 70 ANS D'ARCHIVES

OFFREZ-VOUS **LES ANCIENS NUMÉROS** DE PARIS MATCH* D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.

COMMANDEZ LE Nº DE **VOTRE NAISSANCE.**

*Sélection de Unes parmi plus de 3700 numéros !

POUR TOUTE COMMANDE OU RENSEIGNEMENTS

parismatch.com/anciens-numeros

flongeville@lagarderenews.com

Tél : (33)1 87 15 54 88

VENTE EN LIGNE

(uniquement possible pour les hors-séries, hors étranger)

www.parismatchabo.com

HORS-SÉRIES COLLECTION «À LA UNE»

Palais de la Légion d'honneur

GRANDE CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR

TRANSMETTEZ L'HISTOIRE UNIQUE DES MILLIONS DE DÉCORÉS QUI FONT RAYONNER LA FRANCE DEPUIS 200 ANS

LA GRANDE CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR A BESOIN DE VOTRE GÉNÉROSITÉ

pour restaurer, numériser et rendre accessibles, sur internet et dans un bâtiment spécialement aménagé, les archives de plus de deux millions de femmes et d'hommes décorés des plus hautes disctinctions françaises - la Légion d'honneur, la Médaille militaire et l'ordre national du mérite - pour avoir œuvré au service de la Nation.

Faites un don sur : legiondhonneur.fr